La légende des légendes

Voyage à travers le Canada sur le dos d'oies sauvages

Jean-Claude Castex

Les Éditions du Phare-Ouest



La légende des légendes

Voyage à travers le Canada sur le dos d'oies sauvages

Jean-Claude Castex

Les Éditions du Phare-Ouest

Castex, Jean-Claude, 1941-
La Légende des légendes. Voyage à travers le Canada sur le dos d'oies sauvages/ Jean-Claude Castex. — White Rock, B.C.: Éditions P-O (Phare-Ouest), 2013.
ISBN 978-2-921668-22-4

Couverture : Valérie et Jacques survolant le château Frontenac à Québec. Dessin de Vincent Boulanger, illustrateur-graphiste.

Adresser toutes commandes à Marie-France Hautberg, Directrice.
Les Éditions du Phare-Ouest, Vancouver,
Courriels mfphareouest@gmail.com

ISBN 978-2-921668-22-4

Dépôt légal : 1e trimestre 2013
Bibliothèque Nationale du Québec, Montréal.
Bibliothèque Nationale, Ottawa.

À mes chers enfants,
Caroline, Jacques et Valérie
qui m'ont inspiré ce voyage de rêve.

1

Il était une fois à Terre-Neuve

J’ai longtemps hésité à raconter ce voyage extraordinaire tellement j’étais persuadée que personne ne me croirait et que je passerais peut-être pour une mythomane. Mais l’insistance de mon entourage a réussi à me convaincre de faire profiter mes amis de cette expérience peu commune.

Quoi qu’il en soit, cher lecteur, je te remercie de m’accompagner dans ce voyage fantastique. Mais d’abord je me présente. Je m’appelle Caroline. Oui, c’est ainsi que m’ont nommée mes chers parents pour plaire à une vieille grand-mère. Je suis née il y a très longtemps à Montmagny, une coquette petite ville, gracieusement nichée au bord du Saint-Laurent et aux pieds des Monts Notre-Dame. Mes parents étaient des enseignants à l’école secondaire de la ville, la polyvalente Louis-Jacques Casault.

J’étais l’aînée de mon frère Jacques et de ma petite sœur Valérie. Nous avons passé une enfance très heureuse avec des parents qui nous aimaient beaucoup. Et cela nous a donné une grande force intérieure et un bon équilibre qui nous permettent à notre tour de donner à nos enfants ce que nous avons de meilleur en nous... ou du moins d’essayer, car ce n’est pas toujours facile.

Le soir, après avoir fini nos devoirs et avant de nous endormir, ma mère nous faisait remercier Dieu pour tout ce que nous avions; on lui demandait aussi de venir en aide à tous ceux qui souffrent dans le monde; ainsi on se sentait un peu moins coupables d’avoir plus que le nécessaire, alors que tant d’enfants n’avaient rien. Après la prière, mon père avait l’habitude de nous raconter de longues et passionnantes histoires dont il identifiait les personnages à chacun de nous trois. Et nous nous endormions ensuite sur les ailes de ces rêves extraordinaires. C’est ainsi

qu’un jour il a commencé à nous lire : “Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède.” Quel souvenir merveilleux ! On redoutait toujours que la sonnerie du téléphone ne vienne briser le cristal de ces moments de rêve et interrompre le vol d’Akka de Kennekaïse ou les démêlés de Nils avec le renard Smirre. Ah ! ce fameux renard ! Je le croyais méchant, alors qu’il ne faisait que ce que la Nature le forçait à faire : se battre pour manger. S’il avait eu la chance, lui aussi, de trouver chaque jour devant sa niche un bol plein de croquettes, je suppose qu’il aurait été plus gentil.

Au Canada, nous n’avons pas la chance d’abriter dans nos maisons de tomtes de Suède, ces génies domestiques qui peuvent transformer la vie et le corps des gens pour leur permettre de voyager sur le dos d’oies sauvages. Aussi devais-je me contenter de rêver de ces chevauchées fantastiques.

Quelques années après ma naissance, mes parents sont allés enseigner dans une école d’Immersion francophone de Saint-Jean de Terre-Neuve. Quant à moi, j’ai continué de rêver que, comme Nils Holgersson, j’écumais les vagues du ciel bleu et je sillonnais les nuages et les courants d’air pour voir du pays.

❀

2

Le vieil ermite

Un jour d'été, nous avons décidé d'aller camper dans la charmante région de l'Anse-aux-Meadows, qui avait été dans des temps lointains, le premier établissement Viking en terre nord-américaine. J'étais très heureuse de penser que l'un des ancêtres de Nils Holgersson avait vécu en ces lieux. Ils avaient construit le village que les Français ont par la suite appelé *L'Anse-aux-Méduses*. C'était un ensemble de grandes huttes à demi enterrées et recouvertes d'herbe, pour bien protéger les villageois contre le froid vif du Labrador canadien. Et puis l'Anse-aux-Meadows est devenue un village fantôme.

Avec mon frère Jacques et ma sœur Valérie, j'aimais bien explorer les quelques forêts voisines de l'Anse-aux-Meadows. Mes parents redoutaient de nous laisser partir ainsi à l'aventure. Mais ils comprenaient que la vie sans le moindre risque est peu digne d'être vécue, et ils autorisaient des promenades d'une heure ou deux. C'est au cours de l'une de ces petites expéditions exploratoires, dans les bois qui entourent L'Anse-aux-Meadows, que j'ai rencontré un vieil Indien béotuk tout ridé. Il s'appelait Jean Pied-Agile, bien que sa jeunesse fort lointaine ait rendu son pied hésitant. Il vivait dans un tipi durant l'été. J'ai été surprise lorsqu'il m'a dit qu'il était amérindien car je croyais qu'il n'y avait plus d'autochtones béotuk dans l'île de Terre-Neuve. Les colons européens installés par Georges 1er et les suivants les avaient chassés de l'île pour s'approprier leurs terres. Ce vieil indien m'a confié en français qu'il était né au Québec sur la Côte-Nord et qu'il était allé à l'école à Natashquan avec Gilles Vigneault. Il avait voulu, lui-aussi, réaliser son rêve de revenir sur la terre de ses ancêtres. Il vivait en ermite dans l'épaisse forêt, car, disait-il, il préférait la

compagnie des animaux à celle des hommes. Jamais il n’avait été déçu par les animaux. Tandis que les êtres humains le rendaient nerveux et méfiant.

Un jour, après m’avoir confié toutes ses peines, le vieil ermite a ajouté :

— Tu m’écoutes avec beaucoup de patience, Caroline ! Tu es une gentille fille. C’est pourquoi j’aimerais t’offrir un cadeau. Dis moi ! Qu’est-ce qui ferait de toi la fille la plus heureuse au monde ?

J’ai réfléchi un instant, car je n’aime pas répondre trop vite à une question aussi importante.

— Tu ne réponds rien. Dois-je conclure que tu es une personne parfaitement comblée et que tu n’as aucun désir à réaliser ?

— C’est vrai que je suis heureuse, gentil ermite. Mais j’ai quand même des rêves nombreux... des rêves plutôt... irréalisables.

— Irréalisables ? Tu crois donc que je suis incapable de tenir ma promesse. Je suis un vrai sorcier, tu sais, Caroline !

— En fait, je ne veux pas abuser de votre générosité. Certains de mes rêves coûtent très cher. D’autres, moins. Et parce que je vous soupçonne d’avoir un esprit et un cœur très riches en qualités morales, intellectuelles et humaines, je suppose que votre portefeuille ne doit pas peser lourd. C’est pourquoi, je voudrais trouver un cadeau qui ne vous coûte rien...

— C’est tout à ton honneur, Caroline, aussi je te demande de me dire quel est ton rêve le plus coûteux et celui qui est le moins dispendieux.

— Mon rêve le plus coûteux serait de donner la santé et une soupe quotidienne à tous les pauvres, de leur construire une maison bien chauffée avec un grand garde-manger plein de nourriture.

— C’est certainement la preuve que tu es très bonne. Mais ce que tu me dis prouve que tu n’as pas assez pensé aux conséquences de ta générosité.

— Que voulez-vous dire, Jean Pied-Agile ? Vous trouvez que ce n'est pas bien ?

— Ce serait bien en théorie. Mais les Canadiens seraient plus heureux si tu leur donnais du travail pour qu'ils gagnent leur vie.

— Vous voulez les obliger à travailler fort pour gagner tout cela ?

— Exactement, Caro !... tu me permets de t'appeler Caro ?

— Oui bien sûr.

— Certains sages chinois disent qu'il vaut mieux apprendre à quelqu'un à pêcher plutôt que de lui donner le poisson tout cuit dans une assiette. De sorte que quand le généreux donateur n'est plus là, l'autre peut continuer de gagner sa vie. Si tu donnes à quelqu'un tout ce qu'il peut désirer, sans effort et sans travail, il va devenir oisif et se mépriser lui-même de vivre ainsi du travail des autres.

— Mais il y a tant de monde dans notre pays qui, sans raison apparente, vivent du travail des autres ?

— Par faiblesse, on s'habitue au pire car il n'y a, malheureusement, que le premier pas qui coûte.

— Je comprends, cher ermite.

— Mais quel est alors ton rêve le moins coûteux ?

— Je vais y réfléchir avant de m'endormir. Au revoir, cher ermite.

❀

3

Le Grand Livre du Savoir

Le lendemain matin, je me précipitai chez l'ermite pour lui parler de mes rêves les plus fous.

— Et alors, Caroline, as-tu réfléchi a ton rêve ?

— Oui, mais il est un peu bizarre, et j'ai honte de te l'avouer

— Il ne faut pas te gêner. Dis toujours...

— Je voudrais que, avec mon frère et ma sœur, nous devenions des tomtes.

— Des quoi ?

— Des tomtes. Ce sont de minuscules génies de la taille d'une longueur de main.

— Tu as raison, c'est une idée bizarre.

— Oui, je t'avais prévenu.

— Mais si vous devenez aussi petits que des soldats de plomb, vous aurez des problèmes d'adaptation à notre société. La vie en ce bas monde n'est pas faite pour les gens trop grands ou trop petits. Vous ne pourrez plus ouvrir les portes, conduire des voitures, aller à l'école et étudier à l'université...

— Comment cela ? Voulez-vous dire que nous serons moins intelligents si notre corps est minuscule et moins robuste ?

— Certainement pas. Ce serait d'ailleurs tout le contraire, car vous seriez obligés de résoudre continuellement les problèmes occasionnés par votre taille inhabituelle, et cela développerait votre intelligence plus vite que celle des autres enfants de votre âge. Mais pour en revenir à ton désir d'être transformée en tomte, tu risques de le regretter, à la longue.

— Oui, je sais. C'est pourquoi je voudrais que le charme ne dure que cinq semaines.

— Ah oui, c'est plus sage. Mais pourquoi un tomte et non pas un simple mini Tom Pouce.

— Parce que les tomtes sont plus petits et ont des pouvoirs spéciaux. Par exemple, ils peuvent parler le langage de tous les animaux.

— Ah je comprends, Caroline ! Mais as-tu la permission de tes parents ?

— Pas encore ! Mais, de toute façon, je pense que personne ne peut nous transformer en tomte excepté un tomte. Il faudrait que j'aille en Suède et que je réussisse à convaincre un de ces génies domestiques.

— Moi, j'en ai le pouvoir ! a répondu le sorcier un peu vexé. *Je t'assure. Les sorciers béotuks savaient beaucoup de choses, et j'ai dans la tête le Grand Livre du Savoir qui contient toutes les formules magiques et tous les grimoires du monde.*

— Comment peux-tu le consulter ?

— C'est facile, je me concentre en silence sur le problème à résoudre, je m'endors, et lorsque je me réveille, les premiers mots que je dis sont les formules nécessaires.

— C'est formidable de pouvoir travailler en dormant. Tu es un sorcier épatant, Jean Pied-Fragile.

— Pied-Agile ! a corrigé le sorcier piqué au vif. *J'ai l'air fragile, mais je suis encore vigoureux en dépit de mon âge avancé.*

— Oh, je m'excuse !

— En tout cas, Caro, si tu obtiens la permission de tes parents, je vous transformerai demain.

❀

4

Ah ! La fameuse permission

Ce soir-là, j'ai rassemblé mon frère et ma sœur qui étaient restés dehors à contempler les fleurs multicolores. Je leur ai révélé mon incroyable secret. Ils ont d'abord été très surpris et même un peu effrayés de devenir des tomtes. «*Que vont dire papa et maman ?*» a demandé Jacques. «*Ils ne vont pas être contents. C'est certain !*» a ajouté Valérie. J'ai donc décidé de convaincre mes parents. J'ai été très surprise de voir qu'ils acceptaient l'idée avec une facilité déconcertante. Mon père semblait s'amuser à cette idée en me répondant :

— *Tu vois, Caro. Ça tombe bien. Il se trouve que nous devons déménager durant l'été, car nous avons trouvé des emplois d'enseignants dans une école francophone de Surrey en Colombie-Britannique. L'école porte le nom d'une écrivaine de l'Ouest : Gabrielle Roy. Donc, pour notre part, nous partirons par la route, et vous, vous voyagerez à dos d'oies sauvages. Ça me paraît tout simple ! Vous n'aurez qu'à suivre la Transcanadienne. Vous ne pouvez pas vous perdre.*

Je n'en croyais pas mes oreilles. Maman regardait Papa avec un demi-sourire. J'ai même été un peu vexée qu'ils acceptent si facilement une aventure aussi périlleuse. J'ai su plus tard que, en allant se coucher, Papa avait murmuré à Maman :

— *Chérie, ces enfants ont une brillante imagination. Gardons-nous de les décourager. Je me souviens que quand j'étais enfant, je rêvais moi aussi de voyager sur un tapis volant !*

Le lendemain de bonne heure, nous nous sommes glissés hors de la tente pour retourner voir Pied-Agile qui dormait dans son tipi au milieu du bois. J'avais chargé mes bras de bonbons, de céréales, et de

mille menus cadeaux. Quand je les ai offerts au sorcier béotuk, celui-ci m'a dit en levant la main :

— Je te remercie pour tout cela, Caroline. Tu as vraiment bon cœur. Mais je te demande de tout remporter chez toi. Je ne suis pas un commerçant mais un sorcier. As-tu demandé à tes parents la permission d'être transformée en tomte ?

— Oui, ils n'ont fait aucune difficulté. Curieusement, ils ont accepté !

— Bon, dans ce cas je vais préparer la potion. J'ai consulté cette nuit le grand livre des recettes et j'ai commencé à faire mijoter le bouillon magique.

Un moment après, nous avons bu un plein bol de cette fameuse potion. Elle avait le goût d'un bon potage au poulet. Mais... rien ne changeait.

— Pied Agile, ton breuvage est délicieux mais ne semble pas fonctionner. Nous restons aussi grands qu'auparavant.

— Vous êtes donc bien pressés. Il faut vingt quatre heures pour que la potion fasse son effet. Retournez chez vous et demain matin vous aurez changé d'aspect.

Un peu déçus et même à la limite du découragement, nous sommes rentrés au campement. Ce soi-disant sorcier n'était peut-être qu'un charlatan. On verrait bien. Malgré ce doute, nous avons passé une partie de l'après-midi à observer les oies sauvages dans un sanctuaire ornithologique tout proche.

❀

5

Les tomtes !

La journée s'est écoulée sans événement notable. Nous avons dormi tout habillés dans notre sac de couchage étalé sur le matelas pneumatique. J'avais pensé que, dans le cas peu probable où le potage... je veux dire la potion, porterait fruit, nos vêtements ne garderaient la taille de notre corps que s'ils étaient sur nous. Cette nuit-là, notre matelas ne s'est pas dégonflé. Chacune des nuits précédentes, on devait se lever deux ou trois fois pour le regonfler en sommeillant, car on finissait par toucher les durs cailloux du sol.

Le jour n'avait pas encore complètement envahi notre terrain de camping, quand une énorme mouche, de la taille de ma main, est venue bourdonner près de mon visage. J'ai ouvert les yeux pour voir face à moi deux gros disques à multiples facettes qui m'observaient avec attention et curiosité. Soudain je me suis rendu compte que j'étais perdue dans les plis d'un immense sac de couchage, et j'ai bondi sur mes pieds :

— *Oh, c'est incroyable ! Nous sommes des tomtes.*

Heureusement, nos parents étaient partis faire une marche de santé. Jacques et Valérie se sont réveillés et ils ont tour à tour poussé des cris d'effroi en se voyant si minuscules :

— *Allons faire un tour au sanctuaire d'oiseaux avant le retour de Papa et de Maman. J'ai bien peur qu'ils changent d'idée.*

Nous avons immédiatement sauté hors de notre vaste sac de couchage, pris deux flocons de céréales en guise de déjeuner, et couru en direction de la réserve faunique. Les cailloux étaient devenus de véritables rochers que nous devions contourner, et les flaques

semblaient des étangs. Le gazon nous arrivait à mi-taille comme du blé mûr et les maisons se dressaient aussi hautes que des cathédrales. Bientôt, nous avons entendu le piaillement de milliers d'oiseaux.

— *Écoutez ! On comprends ce qu'ils disent*, s'est écrié Jacques.

— *C'est merveilleux,* a ajouté Valérie après avoir tendu l'oreille.

Partout on entendait des : «*Ne vous éloignez pas trop, les enfants* !» de parents oiseaux inquiets; des : « *Je vais chercher quelque chose pour le souper !* » de mères ou de pères qui s'envolaient à tire d'ailes. Un peu plus loin une mésange à tête noire demandait à sa voisine de garder un œil sur ses petits, pendant qu'elle s'absentait pour aller cueillir un dessert de fruits sauvages.

— *Ne vous en faites pas,* a répondu la voisine. *Je les surveille comme les miens propres !*

Une petite maman mésange essayait de remplir de vers de terre le gros bec toujours vide d'un énorme coucou qu'elle prenait pour son fils.

— *On devrait peut-être lui dire que ce n'est pas son véritable enfant... qu'une maman coucou est venue pondre dans son nid...C'est dommage qu'elle s'épuise à nourrir un oiseau plus gros qu'elle, alors qu'elle n'est même pas sa mère.*

— *Tu aurais tort de le lui dire,* ai-je répondu à Valérie. *Les parents ne sont pas nécessairement ceux qui mettent au monde, mais plutôt ceux qui nourrissent et qui élèvent leur petit avec amour. Une maman, c'est celle qui nous aime et qui prend soin de nous.*

— *Alors tu veux dire que sa vraie maman, c'est la minuscule mésange ?* a demandé Jacques

— *Tu as parfaitement compris mon idée ! C'est bien ça*.

❀

6

Filou et Nigaud

Un peu plus loin, une dispute avait éclaté entre une pie-grièche très agressive, et un groupe d'oiseaux mécontents, parmi lesquels on voyait une gélinotte, deux étourneaux, quelques bruants et un chardonneret. Grâce à notre nature de tomtes, on pouvait comprendre leur langage et même le parler. C'était surprenant de saisir le sens de tous ces piaillements d'oiseaux, alors que jusqu'à présent, on avait l'impression d'une banale suite de cris plus ou moins perçants. Devant ce vacarme étourdissant, nous nous sommes arrêtés, et l'un des bruants nous a expliqué la cause de la dispute. Impossible de savoir qui avait commencé. Comme toujours en pareil cas, l'altercation avait été déclenchée par un mot de trop ou un regard de travers, et tout le monde se sentait agressé. Apparemment, la gélinotte avait ramassé un ver de vase pour nourrir sa nichée, et la pie-grièche l'avait menacée de son bec en lui faisant remarquer que c'était son territoire et que les vers lui appartenaient. Toutes les guerres du monde commencent ainsi. Deux nations ou deux personnes veulent s'approprier ce qui ne leur appartient pas, et elles se battent à mort. C'est terrible. La pie-grièche cherchait à s'emparer du ver de terre en criant que tout le monde la détestait et ne cherchait qu'à lui faire du mal. De minute en minute, elle se faisait beaucoup d'ennemis par sa rapacité. Alors, se voyant menacée, elle a poussé des cris désespérés : *«Nigaud ! Nigaud ! Viens vite ! Des méchants veulent me faire du mal !»*. C'était un appel au secours déchirant, et, à la surprise de tous, un grand butor est venu se poser devant la pie-grièche pour la protéger; un oiseau énorme, aussi grand qu'une cigogne, avec un bec long et pointu

comme une épée de mousquetaire et des griffes acérées comme des dagues de pirates.

— Qu'avez-vous tous, bandes de lâches, à vouloir faire du mal à mon cher ami. Ounk-eu-lunk ! Qui t'importune ? Qui te tourmente, Filou ? Dis-le à ton ami qui t'aime !

— Tous ! Tous sans exception ! Schak ! Schak ! a répondu Filou, la pie-grièche. *Je ne sais pas ce qu'ils ont après moi ! Le monde est donc si méchant ! Schak ! Schak !*

Quand j'ai vu que le grand butor allait se jeter sur la gélinotte, les deux étourneaux, les bruants et le chardonneret, et probablement les déchirer à grands coups de bec et de griffes, je me suis précipitée, oubliant ma taille miniature, pour expliquer à Nigaud que j'avais été témoin de l'affaire, que c'était son ami Filou qui avait cherché noise aux autres oiseaux, et qu'il devait au contraire faire entendre raison à la pie-grièche. Le butor s'est immédiatement arrêté en reconnaissant un humain; il est demeuré aussi immobile qu'une branche d'arbre, comme quand il reste en arrêt pour chasser ses proies. Voyant son ami intimidé, la pie-grièche est intervenue sans attendre :

— Mais... Mais qui es-tu, toi, insignifiant humain ? Tu es si petit et si méprisable que, d'un seul coup de bec, Nigaud est assez fort pour t'envoyer au sommet d'un sapin.

— Je m'appelle Caroline, et j'ai été témoin de la dispute. Je sais que c'est Filou qui a commencé en cherchant à dérober le ver de terre de la gélinotte huppée, ai-je répondu en regardant Nigaud dans les yeux.

C'est alors que la pie-grièche a répété ma phrase en imitant ma voix et en ricanant avec mépris : *«Je m'appelle Caroline, et j'ai été témoin de la dispute dès le début. C'est Filou qui a commencé !»* J'étais très surprise car je ne savais pas encore qu'une pie-grièche pouvait imiter n'importe quel cri animal pour

tromper ses ennemis... ou pour se moquer. J'ai alors essayé d'éveiller son sentiment de solidarité féminine.

— Filou, je m'adresse à toi en tant que fille. Tu es toi-même une pie-grièche, donc une femelle, et j'aimerais que tu m'aides à apaiser cette futile dispute. S'il te plaît, pas de violence !

Mon commentaire a déclenché une tempête de cancanements sarcastiques dans un groupe de bernaches prudentes qui écoutaient silencieusement. La pie-grièche s'est jointe aux oies pour ricaner :

— Ah ! Ah ! Ah ! Schak ! Schak ! Écoutez-la tous. Elle me prend pour une femelle parce que je suis UNE *pie. Puis-je t'apprendre, Caroline, que je suis une pie mâle.*

— Oh, je m'excuse, Filou ! Mais je suis sûre qu'il y a un moyen d'entente avec toi.

— Il n'y a aucune entente possible avec toi, Caroline, ni avec aucun être humain; ils sont responsables de la pollution qui nous rend la vie dure. Nigaud, montre à cette fillette, à son frère et à sa sœur, que tu es assez fort pour les mettre sur orbite lunaire d'un seul coup de bec.

Nigaud le butor s'est alors approché de nous trois, lentement, très lentement pour nous effrayer plus encore, suivi de Filou la pie-grièche qui se préparait à nous déchirer de son bec acéré dès que le butor nous aurait immobilisés. Que faire ? Il était inutile de fuir; ils couraient plus vite que nous. J'ai crié : *«En garde pour le judo !»* et nous avons pris tous les trois la position d'attaque pour faire un *«O soto gari»* aux deux oiseaux. Mais cela n'a pas empêché les deux méchants de s'approcher de nous en se réjouissant déjà du mal qu'ils allaient nous faire. Nous avons vu notre dernière heure venue.

❀

7

Des Magnimontois à la rescousse !

Face à ces deux fripouilles, nous allions mourir en combattant comme des héros, car il n'était pas question de nous sauver sans nous défendre. Et dire que je croyais jusque-là que la Nature était bonne et que c'était nous, les humains, qui étions les mauvais ! Je devais déchanter devant les ricanements ironiques, le bec et les griffes mortelles des deux oiseaux. Filou et Nigaud étaient sur le point de nous transpercer et de nous déchirer, quand, soudain, comme par miracle, ils se sont arrêtés d'un air intimidé et ont commencé à reculer. Que se passait-il ? Avaient-ils vraiment peur de nos petites mains, si menues qu'elles auraient eu du mal à couvrir les gros yeux du butor ? Je me suis retournée, et... miracle ! Derrière nous se tenait une puissante ligne de douze grosses oies sauvages, toutes blanches comme neige, avec le bout des ailes noir. Elles s'étaient rangées en bataille, leur gros bec jaune menaçant, tendu comme des baïonnettes par dessus nos petites têtes d'enfants tomtes. Elles avaient l'air aussi redoutables qu'une rangée de fantassins des Compagnies franches de la Marine de Trois-Rivières. Celle qui paraissait leur chef et qui se tenait au milieu de la ligne a ordonné avec autorité :

— *Passez derrière nous, les enfants ! Ça va saigner avant longtemps !*

Dès que nous avons été à l'abri derrière elles, les oies se sont mises en marche d'un pas décidé sur un ordre bref de la cheftaine, en faisant entendre des sifflements menaçants. Alors la pie-grièche et le butor, terrorisés, se sont sauvés à tire d'ailes. Mais, du haut des airs, la pie s'est penchée pour crier :

— Schak ! Schak ! Soyez certains, misérables humains, que tôt ou tard on vous retrouvera ! Et vous paierez très cher cette humiliation !

L'oie qui paraissait la cheftaine s'est alors retournée pour nous rassurer :

— Ne vous en faites pas, les enfants. Ils ne vous feront aucun mal. Ils sont trop lâches. Ils sont comme toutes les brutes; ils se sentent courageux pour intimider les faibles, mais ils fuient lâchement devant les forts.

C'était merveilleux. Ces oies, si peureuses prises séparément, devenaient redoutables quand elles décidaient de se regrouper. Si toutes les gazelles du monde s'unissaient pour faire front, les lions ne pourraient rien contre elles.

— Merci beaucoup pour votre aide, avons-nous dit. *Sans vous, nous étions morts.*

— C'était un plaisir. Un bienfait n'est jamais perdu. Les humains nous rendent service, eux aussi, en organisant nos sanctuaires fauniques et en nous protégeant contre les chasseurs. C'est bien normal qu'on leur rende la pareille. Pour nous aussi, les humains sont une espèce protégée... et en voie d'extinction justement parce qu'ils deviennent trop nombreux sur terre.

— Tu as un bon sens de l'humour. Mais, au fait, je voudrais te présenter mon frère Jacques et ma petite sœur Valérie.

— Enchantée. Je m'appelle Tania de Montmagny !

— ...de Montmagny ? Mais nous sommes, nous-mêmes, natifs de la région de Montmagny !

— Quelle bonne surprise... et quel plaisir ! J'avais remarqué que vous aviez un léger accent qui m'était familier, mais je ne savais pas de quelle région du Québec vous veniez.

— Ça, c'est tout de même extraordinaire. Est-ce pour cela que vous êtes venues à notre aide ?

— Disons que cela a été une raison supplémentaire. Mais nous aidons toujours les plus faibles contre les brutes.

— C'est tout à votre honneur. Et dire que les oies ont la réputation d'être bonasses; surtout les oies blanches.

— Une preuve supplémentaire, s'il en faut, qu'on ne doit jamais porter de jugements généraux sur tout un groupe, surtout quand ils sont négatifs, a ajouté Tania de Montmagny.

— Vous êtes donc des oies sauvages ? a demandé Valérie.

— Tout à fait sauvages ! Nous ne sommes pas des oies domestiques. Nous ne servons personne que nous-mêmes. Nous sommes des oiseaux migrateurs, des Tsiganes du ciel, des gens du voyage. Nous chevauchons les nuages et les courants d'air pour visiter les pays lointains.

— C'est ce que je ferai moi-même plus tard. Je veux être pilote de ligne ! Mais j'aimerais bien que tu nous présentes tes amies.

— Tu as raison, je manque à toutes les règles du savoir-vivre. Voici Roussette de l'Île-aux-Oies, Violette de Berthier, Iris de Grosse-Isle, Geneviève de Cap-St-Ignace, Lise de Bras d'Apic, Tina de Mont-Joly, Francette de l'Île-aux-Grues, Blanche de Lac-Frontière, Annie de l'Islet, Mariette du Lac Mistassini et enfin le jars Félix de l'Île d'Orléans

— Mais vous êtes presque toutes de la région de Montmagny ?

— C'est exact. Nous nous sommes rencontrés dans cette ville sur les battures de la Rivière du Sud, non loin du moulin à eau.

— Quelle chance extraordinaire ! J'adore cette ville !

— Moi aussi,... moi aussi ! ont murmuré Jacques et Valérie.

— Mais que faites-vous à Terre-Neuve, avec une taille si réduite ?

— Nous voulons voyager vers l'Ouest, jusqu'aux rives du Pacifique, avec des oiseaux migrateurs. C'est pourquoi nous avons demandé à un sorcier béotuk de nous transformer en tomtes.

— Je vois, je vois... Mais... corrigez-moi si je me trompe,... les migrations se font généralement vers le sud en automne ou vers le nord au printemps, et non pas vers l'Ouest.

— Oui, en général, ai-je répondu. *Mais on espérait trouver des excentriques qui ne suivraient pas les... sentiers battus, si l'on peut dire.*

— À mon humble avis, vous aurez du mal. Nous, les oiseaux, nous sommes des conservateurs invétérés.

— C'est pourquoi vous aimez le bleu... du ciel ? a commenté Jacques.

— Je ne vois pas le rapport, a répondu Félix. *Mais on pourrait peut-être, pour une fois, changer de direction et voler vers l'Ouest au lieu du Nord.*

— Pourquoi pas... pourquoi pas... ont dit les autres oies. *Ce serait amusant !*

— D'ailleurs nous sommes déjà assez originales puisque ce printemps, nous sommes passées par Terre-Neuve au lieu de faire escale à Cap-Tourmente et à Baie-du-Febvre, comme tout le monde.

— Mais où allez-vous d'habitude ? a demandé Valérie.

— Au Nouveau-Québec et en Jamésie, puis dans la Terre-de-Baffin, dans le Nunavut lointain. Là-bas, près du Pôle Nord, la saison estivale est beaucoup moins chaude que dans le sud.

❀

8

Des oies blanches super sympa !

Les oies ont tenu un conseil spécial en cercle et ont décidé à l'unanimité de changer leur itinéraire migratoire. C'était un fait exceptionnel, car jamais les oies ne changent leurs migrations : un événement extraordinaire tout à fait historique qui aurait mérité d'être noté dans tous les journaux et même dans les encyclopédies. Mais malheureusement, à ce moment-là, l'actualité était monopolisée par une guerre. Une grande nation avait envahi un petit pays pour s'emparer de ses richesses; aussi, notre événement historique —l'incroyable changement d'itinéraire des oies sauvages— est passé totalement inaperçu.

À la demande de Tania, les oies ont continué de brouter l'herbe fraîche une partie de l'après-midi pour accumuler une bonne réserve d'énergie avant le départ. De temps en temps, elles battaient bruyamment de leur ailes pour en vérifier le bon fonctionnement.

Il n'était pas plus de 13h00 quand Tania nous a donné le signal du départ. Étant l*'oie-guide*, c'est à dire celle qui allait voler le plus souvent à la pointe du Grand V, sa responsabilité était de vérifier si chacune des oies était en état de tenir le rythme du vol. Elle a donc passé sa petite troupe en revue, comme un guide de montagne avant l'escalade. Elle a fait lisser quelques plumes récalcitrantes qui refusaient de disparaître dans le plumage. Les plumes mal peignées ne glissent pas bien dans l'air. Après quoi, elle a fait installer Jacques sur le dos de Geneviève de Cap-St-Ignace et Valérie sur Mariette du Lac Mistassini, des oies très robustes. Comme j'étais la plus âgée et la plus lourde des trois enfants, elle m'a réservée pour elle. J'ai tout de suite apprécié Tania qui ne profitait pas de son rôle de chef pour moins se fatiguer, tout en s'octroyant des privilèges, comme font la plupart des

dirigeants chez les humains. Elle nous a montré la position que nous devions prendre et conserver en l'air, et à quelles solides plumes il fallait s'agripper fermement, pour être sûrs qu'elles ne s'arracheraient pas, et que nous ne serions pas précipités dans l'espace vers une mort tragique, avec une poignée de duvet entre les doigts.

— *Mettez vos petites mains sous le plumage et tenez vous solidement à la hampe des grandes plumes tout près de la peau. Là, les barbes du duvet sont douces et vous tiendront chaud aux doigts. Loin de la peau, les barbes deviennent trop rigides et elles blessent les mains fragiles.*

J'étais très nerveuse, mais je tâchais de garder mon calme pour ne pas effrayer mon frère et ma petite sœur. Je me sentais vraiment responsable.



Filou la pie-grièche et Nigaud le butor

9

Le grand départ

Après avoir répété plusieurs fois les consignes de sécurité, Tania a fait placer les oies en position d'envol sur un terrain assez plat. Les onze oies formaient un grand V derrière elle. Puis elle a crié : *«En avant !»* La troupe s'est mise à courir en battant des ailes. J'avoue que j'étais morte de peur. Je fermais les yeux en serrant désespérément dans mes mains moites les grandes plumes du dos, mes bras étant trop courts pour faire le tour du puissant cou de Tania de Montmagny. Puis, soudain, les secousses de la course se sont effacées; le décollage avait réussi. J'ai écarté un peu les paupières. Le sol s'éloignait de nous. C'était merveilleux et effrayant à la fois. Je transpirais de peur et d'exaltation, mais le vent qui me caressait les joues a vite séché ma transpiration en me rafraîchissant. Quel bonheur ! On s'élevait petit à petit dans le ciel bleu de Terre-Neuve; un ciel sans nuage. Ah non ! Là-bas, très haut en altitude, les filaments blancs d'un cirrus semblaient nous souhaiter bon voyage.

— *Est-ce que ça va ?* a crié Tania de Montmagny, en tournant à demi la tête.

— *Oui ! Tout va bien !*

Les oies battaient puissamment des ailes. Je sentais contre ma poitrine — car Tania nous avait fait coucher sur le ventre pour présenter moins de résistance à l'air— les muscles de l'oie-guide qui actionnaient les ailes. Son corps était une prodigieuse machine. Quand les ailes pointaient vers le bas, je pouvais percevoir contre moi une masse musculaire, une véritable bosse dorsale qui vibrait comme un arc. Elle transformait deux ou trois cents grammes d'herbe en énergie, et pouvait ainsi parcourir sans s'arrêter 600 kilomètres et plus. Les premiers coups d'aile avaient été très bruyants. Avec grand fracas, les longues

plumes noires du bout fouettaient l'air qui claquait sous le choc, et on montait irrésistiblement en altitude. Les ailes s'appuyaient sur les couches d'air comme les nageoires des poissons sur l'eau. Je me retournais vers mon frère et ma sœur, loin sur les côtés arrière; ils semblaient subjugués par le panorama. On pouvait voir défiler le paysage comme à la télévision. À ma droite s'étendait à perte de vue le vaste golfe du Saint-Laurent, aussi grand que la Grande-Bretagne. Au loin, derrière nous, au-delà du Détroit de Belle-Isle, on devinait la côte de la belle province de Québec, grande comme la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche, la Belgique et les Pays-Bas réunis.

Au fur et à mesure que nous montions, l'horizon fuyait plus loin encore, comme s'il refusait de se laisser capturer par notre œil. Petit à petit, Tania a mis le cap au sud et nous avons suivi la côte française de Terre-Neuve. Ici, s'étaient réfugiés de nombreux Acadiens exilés de leurs pays.

— *Regardez le grand iceberg, là-bas, au large. Et le groupe de baleines. C'est si beau*, a crié Jacques en se retournant pour attirer notre attention.

Effectivement, tout près de l'immense iceberg, deux baleines plongeaient en caressant les vagues du plat de leur queue géante. Plus loin, des bébés dauphins, qui venaient de naître, jouaient autour de leur mère très vigilante. Au bord de l'eau, des phoques virevoltaient au pied des falaises, et au-dessous de nous, 300 mètres plus bas, deux orignaux se pourchassaient à perdre haleine. La journée s'est passée en cris d'admiration.

❀

10

600 km par jour !

Tous les paysages nous surprenaient, alors que les oies étaient plutôt blasées :

— *Tania de Montmagny, regarde là-bas, c'est si magnifique. Comment pouvez-vous quitter ce pays en hiver ? Comment êtes-vous capable de vous passer de ces beaux paysages pour aller vers le Golfe du Mexique ?*

Ici, la côte était fendue de nombreux lacs glaciaires qui s'ouvraient parfois en fjords sur la mer. L'un de ces fjords était particulièrement splendide, et Tania de Montmagny, qui avait déjà survolé la région, nous a appris que c'était la Bonne-Baie au bord de laquelle se dressait le Gos-Morne, une montagne qui se dressait fièrement à 800 mètres dans le ciel. Le sommet de son crane aplati par l'érosion se couvrait de lichens et de quelques rares buissons.

— *Vous, les oies, comment faites-vous pour reconnaître votre chemin quand vous migrez au printemps et à l'automne ?* ai-je demandé.

— *Nous le mémorisons en le survolant et nous nous en rappelons toute notre vie.*

— *Ce doit être très difficile.*

— *Pas plus que d'apprendre à lire et à écrire pour vous, les humains. Tu sais, Caroline, c'est notre instinct qui nous pousse vers le Sud, sans que l'on sache pourquoi... Nos parents nous ont guidés la première fois, et nous avons enregistré les paysages. Voilà.*

— *Descendons un peu pour demander le nom de cette belle baie.*

— *Veux-tu que je te remplace à la pointe du V ?* a demandé le jars à Tania de Montmagny.

— *Non ! Aujourd'hui je volerai toujours en tête. L'étape n'est pas longue.*

— Pourquoi ne restes-tu pas tout le temps à la pointe ? a ajouté Jacques.

— Parce que c'est très fatiguant. En battant des ailes, on produit deux courants d'air qui soulèvent les autres oies derrière nous. C'est pourquoi nous volons en V. Ainsi nous allons beaucoup plus loin. En nous remplaçant à la pointe, nous pouvons facilement parcourir 600 km, et même plus encore, en une seule journée. Il m'est arrivé de faire des étapes épuisantes de 1200 km.

— C'est comme les coureurs cyclistes qui se suivent, ai-je ajouté.

— C'est ça ! Si l'une de nous se met à bouder, elle ne sort jamais de la ligne, car elle sent aussitôt la résistance de l'air. Et elle se fatigue si vite qu'elle ne peut plus suivre le groupe. L'union fait la force.

— Quand la première est fatiguée, que faites-vous ?

— On sent quand l'oie de tête commence à perdre son énergie. Au début, on essaie de l'encourager par des «Allez ! Vas-y ! »Tous ces cris la soutiennent, mais quand elle s'obstine à ralentir, on lui demande de passer derrière en lui criant : «Décroche ! Décroche !». Alors, elle quitte la pointe et passe en queue. L'une des deux suivantes prend sa place.

— C'est vraiment de la solidarité.

— Absolument. Quand l'une de nous est malade, nous nous arrêtons pour l'aider et la protéger.

❀

11

La Baie-des-Îles

Un peu plus loin, les oies sont descendues un peu et Tania de Montmagny a demandé à un geai bleu dont le bec pinçait une brindille :

— *Où sommes-nous, beau geai bleu ? Comment s'appelle cette baie pleine d'îles ?*

— *C'est la Baie-des-Îles, oie sauvage ! C'est la Baie-des-Îles !* a crié l'oiseau.

—*...Un nom très romantique,* a répondu Annie de l'Islet, l'avant-dernière de la file.

Les oies étaient fatiguées de voler et Tania de Montmagny a ordonné, en lançant un coup d'œil vers l'arrière :

— *Le soleil commence à frôler l'horizon et la nuit ne va donc pas tarder à tomber. Nous allons profiter des dernières lueurs de la journée pour choisir un îlot désert, dans cette grande baie, et puis nous mangerons avant de dormir. Nous en avons bien besoin, et les enfants plus que nous encore, car ils ne sont pas habitués à voyager de cette façon.*

Tania de Montmagny a choisi de se poser dans un tout petit îlot de la baie, *l'île Verte*. Jacques, Valérie et moi-même avons immédiatement sauté dans l'herbe et fait quelques mouvements pour détendre nos membres engourdis. Sans perdre de temps, les oies se sont mises à brouter avec entrain, afin de réapprovisionner leur organisme en énergie.

Ce soir-là, comme à chaque étape ou presque, nous avons lavé nos sous-vêtements. Notre linge lavé a ensuite été placé sous l'aile d'une oie. La nuit a graduellement effacé les si beaux paysages de Terre-Neuve, comme un peintre perfectionniste qui veut tenter de mieux faire le lendemain; et chacun de nous a dormi sous l'aile confortable de son oie. Jacques avait

d'abord essayé de dormir dans le nid d'un passereau, mais l'oiselle l'en a chassé.

Avant de m'endormir sous l'aile de Tania de Montmagny, j'ai voulu savoir comment nos amies les oies sauvages allaient passer la nuit. J'ai remarqué avec intérêt qu'elles dorment de différentes façons, un peu comme tous les animaux et nous-même. Les unes flottaient sur l'eau, la tête retournée sur leur dos. D'autres gardaient la tête sous leur aile. Mariette et Geneviève ont dormi à terre, les pattes repliées sous leur corps. Roussette et Lise ont passé la nuit debout, l'une sur une seule patte et l'autre sur les deux; la tête sous l'aile. Iris de Grosse-Isle a monté la garde une partie de la nuit pour veiller sur le sommeil des autres. Elle m'a dit, le lendemain, qu'elle a été relevée au milieu de la nuit par Félix qui a pris la suite jusqu'au petit matin.

Dans le ciel, la pleine lune était couronnée d'un petit nuage; ça lui donnait la forme d'un cœur. J'ai pensé à mes parents, déjà si loin.

❀

12

Port-au-Basque

L'aube nous a réveillés à contrecœur, tant nous étions fatigués par une alarme nocturne. Au beau milieu de la nuit, un loup gris est venu rôder autour de notre troupeau. La nuit, tous les loups sont gris, comme les chats. Mais Tania savait que ces bêtes ne s'enferment pas dans des îlots où elles pourraient mourir de faim. Peut-être ce fameux loup n'était-il en fait que les deux oiseaux de mauvais augure qui nous avaient si méchamment menacés de représailles à L'Anse-aux-Meadows. Un macareux moine nous a annoncé en secouant son gros bec rouge que nous avions dormi à quelques centimètres d'une plante carnivore, une sarracène pourpre; la fleur officielle de Terre-Neuve. Nous en avons frémi d'horreur.

Le soleil se levait lentement derrière les Monts Long-Range, colonne vertébrale de la péninsule de Terre Neuve. L'horizon était tout rose, comme notre avenir. C'était d'une beauté surprenante. Nous nous sommes rapidement préparés car Tania avait hâte de décoller. Le Grand V s'est élevé dans le ciel bleu. Une centaine de kilomètres plus au sud, j'ai remarqué qu'on allait arriver à l'extrémité méridionale de l'île de Terre-Neuve. Au delà, ce serait la mer. À l'horizon plus loin encore, on voyait une autre terre. Valérie a demandé à un moineau domestique qui passait un peu au-dessous :

— *Comment s'appelle cette ville nichée dans la verdure au bout du grand chemin ?*

— *C'est Port-au-Basque !* a répondu le moineau.

— *Pourquoi y a-t-il ces grands quais de bois ?*

— *Pour les traversiers qui franchissent le Détroit de Cabot !* a gaiement répondu l'oiseau. *Ce grand chemin est la Route transcanadienne qui unit tous les Canadiens d'un océan à l'autre*. *La plus longue route au monde avec près de 8 000 kilomètres, de St-Johns à Victoria*.

Jacques a aperçu avant les autres un traversier blanc qui croisait au milieu du détroit. À droite, vers l'ouest, à l'horizon, une longue traînée verte dans le bleu du Golfe Saint-Laurent : l'archipel des Îles de la Madeleine. C'était comme si le Créateur de l'Univers avait essuyé là son pinceau de peinture verte après avoir colorié les forêts verdoyantes de l'Île du Cap-Breton que nous avons bientôt survolées.

❀

13

Le vagabond

Le soir, nous avons campé dans un vallon frais et verdoyant. C'était un grand contraste avec la végétation plus rare de Terre-Neuve. Nous étions heureux de faire la pause. Dans la soirée, Jacques s'est fait mal au pied et un vagabond sans domicile fixe est venu aider Valérie qui est notre infirmière habituelle. Pendant que ma sœur bandait le pied de son frère avec un fragment de tissu trouvé dans un chariot de supermarché abandonné là, le pauvre homme nous a conté une histoire surprenante qui lui était arrivée trois ans plus tôt alors qu'il était hospitalisé.

— Moi aussi. Il y a quelques années, j'ai été gravement blessé. Deux autres clochards de la région m'avaient traîtreusement attaqué. Ils voulaient me dérober le peu que j'avais.

— C'est terrible !

— Oui, c'est triste... Donc je continue... J'étais gravement malade, la colonne vertébrale fortement endommagée et je devais garder le lit. En fait, j'ai été hospitalisé trois longs mois. Impossible de bouger ou de me déplacer seul. Je devais faire appel aux infirmières pour…

— Les besoins les plus élémentaires ? a complété la petite Valérie.

— Oui ! Et avec ça, mon corps baignait jour et nuit dans une souffrance épouvantable. Je me plaignais tout le temps. Un autre malade occupait le lit voisin. Heureusement, il pouvait s'asseoir dans son lit pendant une heure chaque après-midi afin d'évacuer les sécrétions de ses poumons. Son lit était à côté de la seule fenêtre de la chambre. Moi, je devais passer mes journées couché sur le dos. Compagnons d'infortune, nous parlions pendant des heures de notre vie passée, de nos épouses, de nos enfants, de la famille; on se

décrivait les belles maisons qu'on avait habitées, le travail passionnant, la riche vie sociale, les stations balnéaires où nous allions en vacances, avant de nous laisser aller à l'alcoolisme et à la drogue qui avaient ravagé nos vies et nous avaient conduits à devenir des clochards. Chaque après-midi, quand mon compagnon de chambre pouvait s'asseoir, il se trouvait au niveau de la fenêtre et passait son temps à me décrire tout ce qu'il voyait dehors. J'adorais ces moments privilégiés. De la chambre, la vue donnait sur un parc avec un beau lac où jouaient des canards et des cygnes, tandis que des enfants venaient faire naviguer leurs petits voiliers. Les amoureux marchaient bras dessus, bras dessous, parmi les fleurs multicolores. De grands arbres décoraient le paysage comme des chandeliers de verdure et on pouvait sentir au loin palpiter la ville. Pendant que mon ami décrivait tous ces détails, je fermais les yeux et imaginais la scène pittoresque comme un peintre devant son chevalet. Un bel après-midi d'été, mon compagnon m'a décrit une parade qui passait par-là. Certes, je ne pouvais entendre la fanfare mais au moins je voyais la scène avec les yeux de mon imagination, tellement mon voisin la dépeignait de façon vivante.

— Tu avais beaucoup de chance d'avoir ce compagnon d'infortune.

— Beaucoup, tu as raison. Mais lui n'avait pas vraiment de chance de m'avoir à ses côtés... Les jours et les semaines passaient; je ne cessais de remercier la providence de m'avoir donné un voisin aussi gentil. Je lui ai demandé un jour pourquoi il faisait cela et il m'a répondu que c'était pour aider un frère humain dans la souffrance et que cela lui apportait à lui l'oubli de son propre cancer et de sa douleur personnelle.

— C'est bien vrai, ça !

— C'est la meilleure façon d'oublier mes problèmes. Un matin, à l'heure du bain, a continué le vagabond*, l'infirmière a trouvé le corps sans vie de mon*

compagnon de chambre. Il avait paisiblement quitté dans son sommeil la souffrance et l'horreur de sa maladie. Comme le cancer ne voulait pas le lâcher, il avait tout simplement abandonné son corps douloureux comme on abandonne une vieille veste aux crocs d'un chien méchant, pour se réfugier sur un arbre. Attristée, l'infirmière a appelé les préposés pour enlever le corps et l'enterrer. Le lendemain, j'ai demandé à être placé à côté de la fenêtre. L'infirmière, heureuse de m'accorder cette petite faveur, s'est assurée de mon confort, puis elle m'a laissé seul. Comme j'étais malade de la colonne vertébrale, j'avais un lit médicalisé à télécommande. J'ai donc appuyé sur le bouton pour soulever le matelas au maximum et je me suis trouvé au niveau de la fenêtre. Enfin, j'allais ressentir la joie de voir par moi-même ce que mon ami m'avait décrit. Or, tout ce que j'ai vu, c'était... un mur; le mur d'un grand bâtiment de l'hôpital ! À dix mètres à peine de ma fenêtre ! J'ai demandé à l'infirmière pourquoi mon compagnon de chambre décédé m'avait dépeint une toute autre réalité. L'infirmière m'a répondu :

— De toute façon, l'homme était aveugle et ne pouvait même pas voir le mur.

Cette histoire surprenante nous a laissés si bouleversés, mon frère, ma sœur et moi-même, que nous avons eu beaucoup de mal à ne pas y penser toute la soirée. Existe-t-il des gens aussi extraordinaires que... ce vagabond ? Je ne le crois pas.

Avant de nous coucher, ce soir-là, à la demande de cet homme, nous avons ramassé le papier d'aluminium qui contenait les guimauves grillées au feu de camp, car les animaux sauvages mangent les résidus de nourriture qui restent collés au papier,... et ils meurent dans de grandes souffrances avec l'aluminium dans l'estomac.

❀

14

La première attaque

[Les enfants et les oies se sont arrêtés dans le Parc National de Grand-Pré en Acadie, au bord du Bassin des Mines.]

Vers minuit, je me suis réveillée. J'avais soif, aussi me suis-je libérée de l'aile confortable de Tania. Dehors, c'était la pleine lune sur le Parc historique de Grand-Pré. Il faisait une fraîcheur assez vive. Tout autour, la clarté qui tombait du ciel noir créait de grande ombres menaçantes. Je ne me sentais pas tranquille.

— *Où vas-tu, Caroline ?* a murmuré Geneviève qui avait pris le premier tour de garde.

— *J'ai soif,... Je vais boire quelques gorgées d'eau.*

— *Sois bien prudente. N'oublie pas que la nuit est pleine de dangers mortels, car, l'occasion faisant le larron, certains être, honnêtes le jour, se laissent tenter la nuit en croyant que personne ne le saura.*

— *Oui, Geneviève. Sois sans crainte ! Merci de tes conseils qui sont aussi judicieux que ceux de mes chers parents.*

Je me suis éloignée dans l'ombre. Cette Geneviève m'étonnait par son raisonnement surprenant. Ces animaux, on les croit bêtes — et c'est normal, ils sont des bêtes— mais certains réfléchissent mieux que beaucoup d'êtres humains. Et mes parents ? Que devenaient-ils ? Ils devaient être si inquiets pour leurs trois enfants disparus. On ne pouvait pas téléphoner car il aurait fallu une pièce de 25¢, aussi grosse que notre tête. Et le combiné téléphonique, n'en parlons pas, il était plus grand que nous. Ce que j'ignorais c'est que, en ce moment-même, la population entière de l'Anse-aux-Meadows nous cherchait dans la forêt. Le bon ermite béotuk avait été arrêté pour rapt d'enfants. Personne ne croyait à son histoire de mystérieux tomtes et

d'impossible voyage à travers le Canada. En fait, ce pauvre ermite sera inquiété jusqu'à notre coup de téléphone de Montréal.

J'avais peur dans l'obscurité, mais la soif était plus forte. Les eaux noires et menaçantes du Bassin des Mines miroitaient. J'imaginais les vaisseaux du roi venus pour emporter si loin les Acadiens et la pauvre Évangéline. Je pensais à tous ceux dans le monde qui souffrent parce qu'ils subissent l'injustice, le racisme et la discrimination, simplement parce qu'ils sont différents. Cette nuit-là, j'ai pris la résolution de me battre toute ma vie pour défendre les opprimés.

En dépit de la peur qui me faisait dresser l'oreille au moindre bruit, je me suis glissée vers la plage. J'ai fait un cornet avec mes main fermées et j'ai bu :

— *Pouah !»*

J'ai recraché l'eau :

— *L'eau du Bassin des Mines est salée !... Bien sûr ! C'est l'Océan Atlantique. J'aurais dû m'en douter.*

Je ne m'en étais pas rendu compte en me lavant dans la soirée. Il fallait absolument que je trouve de l'eau douce pour étancher ma soif. Je devais me désaltérer. Je me suis remise à marcher vers la lumière d'une maison, sans doute celle d'un gardien du parc. Mais à peine avais-je fait quelques pas, que j'ai vu deux gros yeux phosphorescents briller dans la nuit et j'ai entendu un cri bizarre qui pouvait ressembler à un hurlement de loup. Je me suis mise à courir en hurlant :

— *Au secours ! Au secours !*

À ces cris, Geneviève a donné l'alarme en s'envolant, et toutes les oies, saisies de panique, ont aussi pris leur envol. Inutile de dire que Jacques et Valérie qui dormaient paisiblement sous leur aile, ont eu un réveil brutal en atterrissant dans l'herbe du parc historique. Tout le monde poussait des cris terribles et

apeurés. C'est à ce moment que *"les yeux phosphorescents"* se sont jetés sur moi, et je me suis rendu compte que c'était... Nigaud le butor. J'étais coincée dans son long bec et il courrait pour décoller. Mais sous l'effet de l'émotion et de la peur, il a trébuché sur une branche et je suis tombée dans l'herbe. J'ai alors pris un gros clou rouillé qui traînait et j'ai essayé de me défendre. Mais son long bec était bien trop puissant pour que je puisse me protéger efficacement. Et tout le temps, j'entendais les cris de Filou la pie-grièche qui n'essayait plus d'imiter un loup; elle avait repris sa voix normale pour hurler :

— Dépêche-toi Nigaud ! Décolle ! Schak ! Schak ! Reprend Caroline et décolle immédiatement ! Prends de l'altitude et laisse-la tomber sur le sol. Schak ! Schak ! Ainsi nous serons vengés.

Encouragé par les cris de la pie-grièche qui se cachait dans l'obscurité, Nigaud s'est jeté sur moi aux cris de *Ounk-eu-lunk ! Ounk-eu-lunk !* pour me saisir; mais en tenant mon clou rouillé par le milieu, j'ai réussi à le placer verticalement dans son grand bec ouvert; et quand il l'a refermé pour m'attraper, il a poussé un cri de douleur car le clou lui avait blessé le palais. Le bec plein de sang, il se préparait à fuir quand la voix de Filou est venue le galvaniser :

— Imbécile ! Lâche ! Ne fuis pas ! Tu es bien plus fort que Caroline. Transperce-la à coups de bec ! Allez, mon ami, courage ! Schak ! Schak !

Quand on a un corps trop faible, comme le mien, on doit utiliser sa tête, son cerveau. Je lui ai dit :

— Pourquoi es-tu si méchant, Nigaud ? Pourquoi écoutes-tu Filou qui ne cherche qu'à te faire mal agir ? Il n'a même pas le courage de faire ses mauvais coups lui-même. Ne l'écoute plus ! ..

J'essayais de m'adresser aux bons sentiments qu'il y a chez tout le monde car un être n'est jamais aussi mauvais qu'on le croit. Mais la voix de Filou arrivait plus agressive, plus vindicative encore :

— Ne l'écoute pas, Nigaud. Schak ! Schak ! Ferme-lui la bouche d'un coup de bec bien placé. Ne la laisse pas parler. Elle ne dit que des mensonges !

Très soumis à la volonté de son ami, Nigaud essayait de se débarrasser du clou qui l'empêchait de répondre ou d'attaquer. Chez la plupart des animaux comme chez les humains, la bouche est une arme redoutable, un dangereux poignard. Heureusement, à ce moment-là, les douze oies et les deux enfants qui les chevauchaient —car entre temps Geneviève et Mariette étaient redescendues pour prendre Jacques et Valérie en croupe— ont assailli en piqué le butor Nigaud dans une attaque générale. Les claquements secs des ailes, les violents et agressifs sifflements des douze gosiers et les cris perçants des enfants créaient un tumulte si confus, un tapage si assourdissant que le butor s'est sauvé comme s'il avait le diable aux trousses. Il a disparu dans la nuit pour ne plus revenir cette nuit-là. Et Tania a pu m'embarquer sur son dos, sous la protection des autres oies qui formaient un rempart infranchissable tout autour.

Nous sommes allés dormir à quelques centaines de mètres, à l'autre bout du parc historique.

❀

15

La petite Acadienne !

Notre sommeil interrompu a été insuffisant car le soleil sans pitié n'avait pas ralenti sa course pour nous permettre de faire la grasse matinée. Au petit matin, tout le monde était de mauvaise humeur. Tania, qui avait beaucoup d'expérience dans le domaine du travail en équipe, a demandé à tous de faire un effort particulier pour ne pas s'énerver :

— *Vous avez mal dormi et votre patience est sans doute très fragile. Des détails qui d'habitude vous paraissent insignifiants, vont aujourd'hui vous exaspérer.*

Notre oie guide a résolument pris le cap plein nord, altitude 350m, en espérant que nos ennemis qui semblaient nous pourchasser, perdraient définitivement nos traces. Nous le souhaitions sans trop oser l'espérer. La météo était excellente : ensoleillé avec, par-ci par-là, quelques rares cumulus blancs, ronds comme des choux fleurs, qui rompaient la monotonie du bleu céleste et annonçaient le beau temps. On échangeait en plein ciel des commentaires amusés sur les événements de la nuit. Nous étions tous si fiers d'avoir mis en fuite ces redoutables oiseaux.

— *En tout cas, j'en profite pour vous remercier de votre aide*, ai-je dit. *Sans vous, je serais en ce moment morte sous un arbre.*

— *Ou plutôt dans son estomac,* a corrigé Félix.

— *Non, quand même pas ! Nigaud n'est pas carnivore. Il voulait me tuer pour passer un bon moment*

— *Pour obéir à Filou qui nous déteste sans raison*, a corrigé Valérie.

Dessous, le paysage était des plus beaux. C'était encore la Bassin des Mines, et, de l'autre côté, un petit port dont les bateaux n'arrivaient même pas à la hauteur des quais :

— *Mais pourquoi y a-t-il si peu d'eau dans le Bassin des Mines,* a demandé Caroline à un cormoran à aigrettes qui se promenait avec une mésange à tête noire. *Hier soir il était plein, aujourd'hui il est presque vide ? Est-ce qu'il y a eu un accident quelque part ?*

— *Parce qu'il fait partie de la Baie de Fundy qui a les plus grandes marées du monde !* a répondu le cormoran. *Pour cette raison, les pêcheurs doivent mettre de longues amarres, sinon à marée basse les bateaux resteraient suspendus aux quais d'amarrage.*

— *C'est curieux*, a ajouté Valérie.

— *C'est toi qui es très curieuse,* a commenté Tina de Mont-Joly. *Tu veux tout savoir*.

La bande d'oies a survolé l'isthme de Chignectou, qui relie la Nouvelle-Écosse au reste du Canada, puis a longé une côte très découpée, faite de nombreux caps et baies ponctuées de villages de pêcheurs. On voyait souvent des ponts couverts; c'était comme si une longue maison traversait une rivière. Un goéland argenté qui venait du Québec voisin nous a renseignés à ce sujet.

— *Il y a des centaines de ponts couverts au Nouveau-Brunswick et au Québec.*

— *Cette toiture les tient libres de la neige en hiver, je suppose ?* ai-je demandé.

— *Pas du tout, au contraire, les gens doivent étendre de la neige sous le pont pour permettre le passage des traîneaux. La toiture empêche simplement le bois de pourrir sous les pluies d'automne et les giboulées de printemps.*

Tania est montée à 2000 m d'altitude. Il faisait plus frais. J'avais remarqué que la température descendait de 1° par 150 mètres d'altitude environ. Il faisait donc 13 ou 14° de moins à 2000 m. On aurait bien supporté un chandail supplémentaire, surtout avec le "facteur vent".

— *Il ne fait pas chaud,* a murmuré Jacques en boutonnant son gilet jusqu'au cou.

À l'étape, les oies se sont posées non loin de la dernière maison du village. Valérie a aperçu une fillette et s'est adressée à elle :

— *Bonjour, petite fille. Comment t'appelles-tu ?*

Surprise par le son de cette voix aigüe, la gamine a regardé les oies pour demander :

— *Qui parle ?*

— *C'est moi,* a répondu Valérie en agitant les bras pour faire remarquer sa présence sur le dos de Tania de Montmagny.

La fillette a été fort surprise d'apercevoir un être aussi minuscule.

— *Tu es si petite que je ne te voyais pas. Mon nom est Lucille Le Blanc et j'ai 10 ans. Je suis acadienne et j'habite cette jolie maison rouge. Et vous ?*

— *Valérie, et voici ma sœur Caroline.*

— *Bonjour, d'où venez-vous ?*

— *De Terre-Neuve. Nous allons vers la Côte-Ouest. Voilà mon frère Jacques qui revient; nous devons repartir au plus vite si nous voulons faire un peu de chemin aujourd'hui.*

— *Au revoir,* s'est écriée Lucille. *Moi aussi, quand je serai grande, j'irai vivre sur la Côte-Ouest.*

— *Au revoir, au revoir,* ont répondu les oies.

Mais Lucille n'a pas compris ce qu'elles disaient car nous seuls pouvions parler le langage des animaux. Le voyage a donc continué vers le nord-ouest. Partout s'étendaient d'épaisses forêts où se mêlaient les conifères et les feuillus, ou même des champs cultivés. Tout au long de la côte, des villages de pêcheurs se nichaient à l'abri de petites anses rocheuses. Des bateaux de pêche multicolores s'alignaient le longs de quais sur lesquels s'entassaient des centaines de casiers à homards tout noirs.

❀

16

Le fantôme de Gaspésie

Bientôt, est apparu une petite ville à l'embouchure d'un vaste golfe. Caroline s'est penchée dangereusement pour demander à une hirondelle curieuse qui s'était approchée pour voir passer les oies blanches, comment s'appelaient cette ville et le golfe profond :

— *C'est la ville de Bathurst que les Acadiens avaient autrefois appelée Saint-Pierre; et le golfe est la Baie des Chaleurs.*

— *La Baie des Chaleurs ? Curieux nom dans un pays froid !*

La Gaspésie était si belle ! De loin en loin, des phares tendaient leur cou aussi haut que possible pour avertir les navigateurs de ne pas se laisser attirer par la beauté des côtes. De petites maisons aux couleurs vives ajoutaient une note gaie dans les criques. Tania a décidé de s'arrêter sur le Rocher Percé, tout près de l'île Bonaventure, dans une région enchanteresse. Le nom de l'île Bonaventure était de bon augure pour la poursuite de notre merveilleux voyage transcanadien avec les oies sauvages.

Le Rocher Percé était un immense roc sculpté par la mer. Son sommet, très plat, se couvrait de verdure. Un trou dans son flanc, comme une grotte ouverte à chaque bout, lui avait donné son nom.

— *Regardez, il y a de la neige à certains endroits de l'île*, a dit Valérie.

Mais en s'approchant on s'est rendu compte que cette "neige" était faite de dizaines de milliers de fous de Bassan, gros oiseaux blancs à tête jaune pâle dont le bout des ailes était noir. Tous ces oiseaux piaillaient dans un tumulte assourdissant. Certains fous de Bassan plongeaient et ressortaient avec le bec débordant de poissons.

— *Ah ! Je comprends à quoi leur sert leur grand bec noir.*

En savourant un petit œuf d'oiseau avec mon frère et ma sœur, j'ai aperçu, assise sur une roche, une belle dame vêtue d'une robe de mariée toute blanche.

— *Regardez, Jacques et Valérie ! Regardez, là-bas, cette mariée. On voit à travers son corps. Elle doit être un fantôme. J'ai peur...*

— *Mais non ! N'aie pas peur, Valérie,* a répondu Jacques. *Il n'y a aucun danger. Si cette dame est un fantôme, c'est qu'elle est morte depuis longtemps...*

— *...et si elle est morte, c'est qu'elle n'est pas dangereuse. Les morts sont moins dangereux que les vivants. C'est prouvé !* ai-je complété. *D'ailleurs, je vais lui parler, à cette dame.*

Après avoir dit ces mots, je me suis avancée dans la direction de la mariée. Je lui ai parlé. La belle dame s'est levée, face à l'est. Je me suis retournée vers mon frère et ma sœur restés à l'écart pour leur faire signe d'approcher. Ils sont arrivés en hésitant, les yeux fixés sur la forme imprécise. Ah ! Qu'elle était belle ! Elle s'est mise à parler français, et nous la comprenions car nous avions la chance de parler les deux langues officielles du Canada.

— *Bonjour les enfants.*

— *Bonjour Madame !* ai-je répondu. *Êtes-vous un spectre ?*

— *Oui. Je dirais plutôt un fantôme. C'est plus sympathique. Je suis ici du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au matin, même quand je ne suis pas visible. J'ai vu que vous êtes venus sur le dos d'oies sauvages. D'où venez-vous donc ?*

— *Nous venons de Terre-Neuve et nous allons jusqu'à l'île de Vancouver car nous voulons visiter notre beau et grand pays, qui est, dit-on, le pays du monde où la vie est la plus agréable.*

— *Vous avez mille fois raison. Étant un fantôme, j'ai l'occasion d'apparaître dans tous les pays de la planète, et je peux vous affirmer que le nôtre est*

le meilleur, car nous avons la paix et nous nous respectons les uns les autres.

— Pourquoi êtes-vous un fantôme ?

— Oh, c'est une longue histoire. Pour résumer ma terrible aventure, je m'appelle Blanche de Beaumont. Je suis venue de France par bateau, en 1740. Mon père avait promis ma main à un officier nommé Raymond de Nérac, gentilhomme gascon qui demeurait à Montréal. Or, au large des Îles de la Madeleine, un vaisseau pirate nous a attaqués et a capturé notre bâtiment. Les hommes ont été passés au fil de l'épée, et mon sort, quoique moins implacable, n'a pas été des plus souhaitables. J'ai été tirée au sort comme un simple objet de convoitise par d'horribles pirates, et c'est le capitaine qui m'a gagnée...

— Peut-être a-t-il triché ! a murmuré Jacques.

— Je n'en serais pas surprise !... Je n'y avais pas songé !... En tout cas, avec sa jambe de bois, son bandeau sur l'œil gauche, son foulard déchiré autour de la tête, son crochet rouillé en guise de main et son odeur absolument indescriptible, il avait l'air si terrible que, lorsqu'il m'a demandée en mariage, j'ai immédiatement refusé.

— Mais comment donc s'était-il mutilé ?

— Il m'a expliqué qu'il avait perdu la jambe et sa main durant un terrible combat contre les Français.

— Et son œil ?

— Un jour qu'il avait une poussière dans l'œil et qu'il avait oublié son crochet.

— Pauvre homme. Il sentait donc si mauvais.

— Aussi mauvais que cet îlot recouvert de fiente de fous de Bassan... Je ne me voyais pas mariée à cet individu, aurait-il été contre-amiral !

— Je vous comprends, ai-je ajouté, *en évitant de respirer trop fort.*

— J'ignore si c'est par fidélité pour l'officier que je devais épouser et que j'aimais déjà pour l'avoir vu en peinture, ou par dégoût pour l'odeur du pirate

borgne, en tout cas j'ai refusé de l'épouser. Finalement, contrainte et forcée, j'ai fini par accepter. Mais le jour du mariage, célébré sur leur vaisseau, je me suis jetée à la mer, et la brume épaisse a empêché les pirates furieux de me retrouver en dépit des recherches. Lorsque la brume s'est enfin levée, ils ont aperçu mon spectre, et, d'un geste, j'ai transformé leur vaisseau en Rocher Percé. L'équipage tout entier a péri. Et moi je suis ici sur cet îlot désert.

— Même si vous ne pouviez pas sentir le capitaine borgne, a plaisanté Jacques, *vous continuez de sentir son odeur ici !*

— C'est exact. Mais même selon les normes sans doute plus indulgentes, de l'époque, ce pirate aurait sans doute fait un bien piètre mari, ai-je ajouté.

❀

17

L'huitre qui souffrait tant

Notre conversation a duré assez longtemps, puis, avec le soir et l'humidité de la mer qui remontaient, nous avons déménagé au Parc Forillon, quarante kilomètres un peu plus au nord, tout près de Gaspé. Quel charme ! Un vrai paradis terrestre. Mais tout a une fin, et lorsque la lune s'est allumée comme une veilleuse nocturne pour remplacer le soleil qui rejoignait ses quartiers de repos, nous sommes tous allés nous installer non loin d'un terrain de camping. Ainsi, le danger était moins grand d'être attaqués par un animal sauvage. Il faisait frais. Jacques, le poète de la famille, nous a fait remarquer que le ciel avait mis son écharpe d'étoiles, la Voie Lactée. Pour ma part, j'ai fait un petit feu entre quatre cailloux, en prenant soin de ne pas mettre en danger la forêt voisine.

— *Les forêts purifient notre air en respirant*, a dit Valérie.

Mariette qui avait entendu Valérie murmurer ces dernières paroles, lui a demandé comment des arbres peuvent respirer et purifier l'air.

— *Mais bien sûr, Mariette, les feuilles vertes se nourrissent d'oxyde de carbone et elles rejettent de l'oxygène. Elle font le contraire des humains et des animaux. Donc, cela purifie notre air.*

— *Tu es intelligente, Valérie ! a dit* Mariette.

— *Quand on est faible et petit, on peut se grandir en remplissant son esprit de connaissances et de sagesse. Vous voyez cette femme là-bas, dans son fauteuil roulant. Elle lit sous sa lampe de camping. Je suis sûre qu'elle a des pensées plus profondes que la plupart des humains qui ont été gâtés par la vie.*

— *Je serais curieuse d'aller le lui demander,* ai-je dit.

Nous nous sommes approchés de la dame qui lisait sous sa lampe-tempête. Lorsque je lui ai parlé, elle a sursauté et s'est étonnée de me voir là, si chétive et si bavarde.

— *Je suis psychologue à Ottawa,* a-t-elle dit. *Je m'occupe de stress chez les fonctionnaires.*

— *Stress chez les fonctionnaires ?* a fait remarquer Jacques étonné. *Comment est-ce possible ?*

— *Quand j'étais adolescente,* a-t-elle continué en ignorant la question, *j'étais découragée de devoir traverser la vie avec un corps si frêle et si délicat. C'était comme vouloir traverser le lac Saint-Jean dans un canot percé. Grâce à ce corps qui me forçait en partie à l'inaction physique, j'ai pu développer mon esprit. C'était une bonne compensation. Tandis que mes camarades développaient leur musculature et apprenaient à danser, j'ai enrichi mon esprit et appris à penser. Connaissez-vous l'histoire de l'huître ?*

— *Non !... Non !...* avons-nous répondu avec des yeux brillants de curiosité. *Nous adorons les histoires.*

— *Hé bien, je vais vous la raconter. C'était une huître à peine plus grande qu'une huître de naissain*[1]*. Elle s'était retrouvée, par un hasard extraordinaire, au milieu de grosses huîtres canadiennes. Cette huître menait donc une tranquille existence car les pêcheurs la trouvaient trop petite et la laissaient vivre en paix...*

— *C'est parfois un avantage d'être différent.*

— *Oui. Cette petite huître menait donc une vie tout à fait paisible et agréable, même si elle s'ennuyait beaucoup. Comme elle était différente, les autres huîtres la méprisaient d'être si petite et de ne jamais être choisie par les cueilleurs qui venaient de temps en temps remplir leurs paniers. «Personne ne veut de toi !» lui disait-on avec mépris. Elle, qui ne savait pas pourquoi on ne choisissait que les plus belles, aurait*

---

[1] Naissain [nom masculin] : Ensemble de très jeunes huîtres ou moules.

bien voulu être cueillie. Un jour qu'elle pestait contre ce qu'elle croyait être de la malchance, elle a ouvert ses valves avec un peu trop d'énergie, et un malencontreux grain de sable a été aspiré dans sa coquille; il est venu se loger dans sa chair. Le problème semble mineur à première vue. Mais si on y réfléchit, on se rend compte que le grain de sable n'était pas lisse, et son contact blessait durement la chair fragile et délicate de l'huître. C'était aussi douloureux que quand du sable se loge dans notre œil, sous notre paupière...

— Oh là ! là ! C'est si douloureux !

— À partir de ce jour, sa vie est devenue très déplaisante. Elle souffrait fort et regrettait le temps où elle s'ennuyait de ne pas être choisie par les pêcheurs.

— Pauvre huitre ?

— Oui ! Inutile de se plaindre aux voisines; c'était le dernier de leurs soucis. Elles étaient totalement indifférentes à sa souffrance. Alors, la petite huître a décidé de faire quelque chose. Chaque jour elle travaillait fort à ajouter une minuscule couche de nacre autour du grain de sable. Jour après jour, elle s'est rendu compte que sa souffrance devenait plus tolérable. Et un jour, au lieu du terrible grain de sable qui la faisait tant souffrir, elle a eu la satisfaction de voir que son horrible handicap, le sable, était devenu une magnifique perle, douce comme le velours et belle comme le jour.

La femme en chaise roulante s'est arrêtée et nous a regardés avec un sourire.

— C'est une belle histoire, ai-je dit.

— Elle donne de l'espoir à tous ceux qui ont un problème grave, a ajouté Jacques.

— Et pour vous, Madame, votre perle a été vos diplômes qui ont contribué à embellir votre vie, a continué Valérie.

— C'est bien cela, a simplement conclu la dame.

❀

18

Mont-Joly me paraissait plus grand autrefois

La soirée a été très agréable. Comme d'habitude nous avons grillé nos guimauves en regardant danser les flammes du feu de camp. Au loin, un air d'harmonica berçait la nuit tiède de Gaspésie et nos paisibles pensées. Sur une table à pique-nique, des touristes avaient abandonné un sac de poivre. Bonne aubaine. J'adorais ce condiment. Le sac était certes trop gros pour mes petits vêtements, mais j'ai rempli mes poches de poivre finement moulu en poudre.

Ce soir-là, nous étions si bien sous l'aile de nos oies que nous nous sommes endormis en quelques minutes, après avoir écarté trois ou quatre plumes pour prendre une dernière gorgée de cet air pur du Golfe Saint-Laurent.

La nuit paisible au Parc Forillon nous a vraiment libérés de toute fatigue. Le lendemain à l'aube, nos oies se sont envolées en claquant des ailes dans le ciel presque dépourvu de nuages de la Gaspésie. Seuls quelques stratus inoffensifs,. étalés vers l'ouest en couches uniformes, striaient le ciel à 800 m d'altitude. Nous avons suivi la rive nord de la Baie des Chaleurs appelée Côte de Bonaventure jusqu'à la Rivière Matapédia. À notre gauche, de nombreux bateaux de pêche et de plaisance sillonnaient la calme Baie des Chaleurs. À perte de vue à l'ouest s'étendaient les Monts Notre-Dame, vagues géantes et figées des Appalaches, que les oies blanches connaissaient fort bien puisqu'elles n'avaient qu'à suivre leurs alignements de roches anciennes jusqu'en Alabama. Ces montagnes avaient alors revêtu leur impénétrable manteau forestier.

Enfin on a survolé Mont-Joly. Le Grand V s'est posé sur la batture prolongée d'une prairie où Tina

était née. Mais l'oie blanche paraissait un peu déçue. Elle a fini par avouer :

— *C'est bizarre, la ville est aussi jolie que dans mes souvenirs, mais je croyais que la prairie de ma naissance était beaucoup plus grande. Et puis tout a changé; personne ne me reconnaît comme si j'étais une étrangère. J'aimerais partir, Tania de Montmagny. C'est trop triste; la réalité ne correspond pas à mes merveilleux souvenirs d'enfance.*

— *C'est toujours ainsi,* a répondu Tania.

Les oies sauvages ont lentement remonté dans le ciel qui colorait d'azur le vaste estuaire du Saint-Laurent, large d'au-moins 70 km à cet endroit. L'oie-guide a mis le cap au sud-ouest et les oies blanches ont docilement emboîté le pas. Au large, cinq ou six marsouins accompagnaient un bateau porte-conteneurs lourdement chargé de parallélépipèdes multicolores dont les inscriptions invitaient au voyage. C'était l'heure du déjeuner et le cuisinier avait probablement jeté à la mer quelques restes appétissants.

Peu avant Rimouski, j'ai remarqué une grande bouée qui se balançait au large.

— *À quoi sert cette bouée ?* ai-je crié à un enfant qui jouait près d'un tronc d'arbre déposé par la marée sur les battures herbeuses.

— *À baliser l'épave de l'Empress of Ireland qui a fait naufrage ici en faisant plus de 1000 noyés !* a répondu l'enfant.

— *Quand ?*

— *Il y a très très longtemps. Ma grand-mère était petite.*

Un peu plus loin nous avons survolé Rivière-du-Loup. On s'enfonçait de plus en plus dans la région appelée *la Côte-du-Sud*, d'où étaient originaires la plupart des oies de notre bande. À chaque village côtier qui défilait au-dessous de nous, les oies sauvages égrenaient en cœur des noms familiers à leur oreilles. Des noms qui avaient bercé leur enfance : *Notre-*

Dame-du-Portage,... Saint-Denis-de-Kamouraska,... Rivière-Ouelle,... Sainte-Anne-de-La-Pocatière. Sans s'en rendre compte, nos oies volaient de plus en plus vite... *Saint-Roch,... Saint-Jean-Port-Joli,... L'Islet...* Alors, sans en avoir reçu la permission, Annie a plongé vers les battures de L'Islet où s'amusaient des cousines et des amies qu'elle reconnaissait à peine.

— *Goûtez donc cette herbe savoureuse,* répétait inlassablement Annie enthousiasmée. *Vous m'en direz des nouvelles...*

Et chacune des oies mâchonnait quelques brins, pour la forme, et s'exclamait par amitié pour Annie qui nageait dans le bonheur : *«Quel délice !... Quel parfum délicat ! Quel goût suave ! Quelle chance tu as eue de passer tes premières années ici...»* Elle était célébrée comme une reine par le groupe qui tenait à lui montrer à quel point elle était importante pour tous. N'est-ce pas cela l'amour ?

Puis ce fut au tour de Geneviève d'être acclamée comme l'impératrice du *Cap-Saint-Ignace*, non loin de l'ancien quai en ruine. Au *Lac-Frontière*, Blanche a eu son heure de gloire; et au *Bras-d'Apic*, l'intelligente Lise s'est fait taquiner. On lui a gentiment demandé dans quel bosquet se cachait l'*Université du Bras-d'Apic*.

À l'*Île d'Orléans*, Félix a montré la maison d'un grand poète qui faisait chanter sa guitare et qui portait le même nom que lui, le jars. Il a essayé de siffler l'une de ses chansons et les oies l'ont acclamé en dépit de ses fausses notes. Puis Tania a donné l'ordre de rebrousser chemin vers Montmagny et vers l'*Archipel de l'Isle-aux-Grues* pour y passer la nuit. En passant au-dessus de *Grosse-Isle*, Iris a versé quelques larmes en expliquant à ses compagnes que des milliers d'Irlandais étaient morts du choléra dans cette île qui était autrefois un centre de quarantaine pour les immigrants.

❀

19

Enfin Montmagny !

En revoyant Montmagny, notre ville de naissance, j'étais transportée de joie. J'ai pris Tania par le cou pour l'embrasser en la serrant très fort dans mes bras. Le Grand V a survolé d'abord le *Mont Magnifique* où j'avais pris mes premiers cours de ski. J'ai guidé mon oie vers la petite avenue du Ruisseau, où nous avions passé notre enfance, dans la maison que mes parents avaient fait construire quand j'étais enfant. Au bas de la rue, à droite, devant un immeuble multifamilial, une jeune fille en robe blanche marchait vers le petit pont des Mercier. J'ai reconnu mon amie Marielle. J'ai crié par deux ou trois fois : *«Marielle !... Marielle !... C'est moi Caroline !»* La jeune fille a levé la tête, regardé les oies qui s'approchaient et s'est arrêtée, surprise. Tania s'est posée à quelques mètres de Marielle qui a pu me voir et entendre ma petite voix :

— *Marielle, c'est moi Caroline ! Ton amie ! Tu ne me reconnais pas car je suis devenue toute petite, mais c'est bien moi.*

Marielle est restée silencieuse, comme pétrifiée de peur, puis soudain elle s'est sauvée à toutes jambes vers sa maison. En voyant que j'allais pleurer, Tania a immédiatement décollé pour diriger sa troupe vers le petit port. Les battures de la Rivière du Sud étaient littéralement couvertes d'oies qui caquetaient joyeusement :

— *Bienvenue à Montmagny,* a lancé un palmipède qui paraissait avoir une certaine autorité. *Je suppose que vous venez vous aussi au Festival annuel de l'Oie blanche ?*

— *Euh !... Pas vraiment, non... En fait, nous sommes de passage. Nous venons de Terre-Neuve et nous allons vers la Côte-Ouest*, a répondu Tania après quelque hésitation.

— Je vous invite fermement à modifier votre décision car le Festival de l'Oie Blanche est la plus grande fête de la Côte du Sud avec le Festival de l'Accordéon... mais quel est cet animal à forme humaine, là, sur votre dos.

— C'est un humain tout à fait inoffensif. C'est notre amie Caroline qui visite le pays avec nous.

La présence des enfants a tout de suite fait grand bruit dans la communauté ornithologique magnimontoise. Des groupes d'oies furieuses ont commencé à apostropher Tania :

— Tu es une oie sauvage. Comment peux-tu te comporter comme une vulgaire oie domestique en servant de monture à ces humains insignifiants ?

Deux ou trois jars se sont mis à nous siffler des menaces en pointant leur grand bec jaune vers nous trois, les enfants. Impossible de se cacher sous les plumes dorsales de nos oies !

— Suivez-moi ! On décolle, s'est écriée Tania.

L'une après l'autre, les douze oies se sont élevées lourdement, avec des claquements secs de leur longues ailes dans l'air printanier des battures de Montmagny. Violette, Lise, Félix et Mariette ont même perdu quelques plumes, arrachées par des becs trop vifs.

— Eh bien ! Nous ne sommes pas les bienvenues. Nul n'est prophète en son pays, a simplement dit Tania de Montmagny.

— Les oies blanches sont habituellement plus tolérantes, a ajouté Valérie en secouant la tête. *Je ne serais pas surprise que Filou soit derrière cette agression et ces méchancetés tout à fait incompréhensibles.*

Quelques minutes plus tard, nous nous sommes posées dans l'Île-aux-Oies, trois kilomètres plus au large.

— Francette, si tu veux revoir l'Île-aux-Grues, tu iras seule. Nous sommes trop fatiguées pour t'accompagner ! ont dit quelques voix.

Dans l'Île-aux-Oies, quelques rares maisons. Une partie seulement de cette île de 6 ou 7 km de long, forme un sanctuaire réservé aux oies. Le reste est peuplé d'humains, d'anciens pêcheurs et de cultivateurs devenus hôteliers après avoir transformé leur maison en gîte rural. Là, notre nuit allait être paisible.

— *On a visité toutes vos villes de naissance. Moi, je voudrais aller revoir l'île Sainte-Marie de Mistassini,* a pleurniché Mariette.

— *Mais tu sais que c'est très loin,* a dit Tania.

— *Je sais mais... c'est pas juste.*

— *Si tu te prends pour une victime, Mariette, tu ne feras jamais rien de bon dans la vie*, ai-je coupé.

— *Mais* JE SUIS *une victime. Je vole très souvent en serre-file, en queue de peloton et je n'ai pas le droit de changer très souvent parce que je n'ai pas la force de tenir la tête.*

— *Tu devrais plutôt penser que tu as plus de chance que les autres oies du monde. Tu es entourée de personnes qui t'aiment et qui se relaient pour te couper le vent et faciliter ton vol. Tu es en bonne santé, tu fais un voyage merveilleux, tu manges à ta faim, tu dors bien... pourquoi te plaindre de ton destin. Pense plutôt à toutes les oies qu'on engraisse pour l'Halloween, pour Noël ou pour l'Action de Grâce, et qui vont mourir dans l'assiette des humains dans peu de temps...*

— *C'est vrai, je n'y avais pas pensé,* a dit Mariette en retrouvant son sourire.

— *Le bonheur est dans notre tête. Quand on se sent une victime de tout, il faut se forcer à penser à ceux qui ont moins de chance que nous. On doit se prendre en main et faire son possible.*

— *Maintenant je me sens parfaitement heureuse, Caroline. Mais... est-ce qu'on peut aller au Lac Mistassini ? Je serai encore plus heureuse.*

— *Je vais en parler à Tania, si tu veux.*

— *Youpi !* s'est écriée Mariette.

20

L'étrange "cigogne"

En fin d'après-midi, alors que, haut dans le ciel, le soleil colorait joliment de rose les balayures d'un nimbus, j'admirais les teintes de l'azur qui hésitaient entre le bleu, le violet, l'incarnat et le mauve,... soudain j'ai vu une chose incroyable, impensable, extraordinaire... une chose qui va te laisser, cher lecteur, totalement incrédule lorsque je te l'aurai révélée. J'ai aperçu... non ne ris pas... j'ai cru rêver en apercevant... une cigogne qui passait en tenant dans son bec un grand foulard rouge dans lequel bougeait un être vivant, sans doute un petit bébé. Après avoir montré la cigogne à Jacques et à Valérie, je me suis précipitée auprès de Tania de Montmagny pour lui demander de m'emmener voir cela de plus près.

— *Je croyais que les adultes disaient ça pour plaire aux enfants. Tania ! Veux-tu me faire monter auprès de cette cigogne ? J'aimerais aller voir ce bébé... qui n'est pas encore né.*

Tania a fait quelques difficultés pour décoller; elle aurait préféré manger tranquillement et se reposer. Peu importe cette cigogne ! Que les bébés humains soient livrés par ces volatiles ou dans des choux lui indifférait complètement ! J'ai vraiment eu du mal à convaincre l'oie-guide. Finalement, en désespoir de cause, elle m'a fait monter à califourchon et a décollé en claquant ses ailes avec irritation dans l'air calme du soir. Tout là-haut, la cigogne s'éloignait vers le sud, en direction de Montmagny.

— *On dirait qu'elle accélère son vol depuis qu'on a décollé. C'est bizarre,* a dit Tania en battant l'air plus vite encore.

Nous avons certainement mis une bonne dizaine de minutes pour rattraper l'étrange cigogne. Nous étions loin de l'Île-aux-Oies. En arrivant au-dessus du

quartier de La Normandie au sud-ouest de Montmagny, la cigogne a carrément fait demi-tour pour faire face à Tania. J'ai commencé à lui crier :

— À qui portez vous ce bébé, belle cigogne ?

— À toi, belle niaiseuse ! à répondu la "cigogne" en lâchant le foulard qui retenait le "*bébé*".

Et ce qui est tombé du foulard était loin d'être un bébé. C'était Filou la pie-grièche en personne, qui s'est mise à battre furieusement des ailes pour se précipiter dans notre direction. La "*cigogne*", quant à elle, s'est jetée dans le sillage de Filou, et j'ai vu qu'elle cessait de voler horizontalement comme une cigogne mais qu'elle prenait la forme du grand butor Nigaud. C'était un terrible cauchemar. Le grand héron avait dû se tremper dans la farine car il était tout blanc. Mais, de près, on voyait que la farine s'envolait comme de la poussière sous des coups de plumeau.

— Fais demi-tour, Tania. Ils vont nous tuer ! Vite ! Vite !

Je dois dire que je n'ai jamais vu mon oie sauvage voler aussi vite. D'un coup, elle s'est mise à fuir à une vitesse folle et j'avais l'impression de chevaucher une licorne. Nous étions un chevalier de l'Apocalypse. Elle a crié :

— Tiens toi bien, Caroline ! Agrippe-toi à mon cou; c'est plus sûr. Sinon les plumes vont s'arracher.

Je ne pouvais pas répondre car dès que j'ouvrais la bouche, elle se remplissait d'air au point de m'étouffer, et mes lèvres se mettaient à onduler dans le vent, comme quand on passe la tête par la fenêtre d'une voiture. Tania volait si vite que ses ailes devenaient floues. L'air claquait comme sous les pales d'une éolienne. J'avais du mal à me tenir au cou de mon oie sauvage car mes bras étaient trop courts pour que je puisse joindre mes mains de l'autre côté. Je devais donc tendre tous mes muscles et je me sentais de plus en plus épuisée. Je me suis retournée pour surveiller nos ennemis. Ils se rapprochaient irrésistiblement.

Nous survolions maintenant le quartier industriel. Les deux furieux gagnaient du terrain. J'ai crié « *au secours !* » et je voyais des gens, devant l'église Saint-Thomas, lever la tête car nous n'étions qu'à une trentaine de mètres d'altitude; à peine plus haut que la flèche de l'église. Je transpirais abondamment. Le bec en hameçon de Filou et la longue "épée" de Nigaud touchaient presque les palmes de Tania allongées vers l'arrière. Il fallait faire quelque chose. Si seulement j'avais un bâton ou un objet à jeter. Mais oui, j'avais une arme; le poivre ! Mes poches étaient pleines de poivre ! Je criai *«Youpi !»*, tellement j'étais heureuse. Les deux oiseaux agressifs ont été si surpris de mon cri qu'ils ont perdu plus d'un mètre; juste le temps de me tenir d'une main à une poignée de grosses plumes, pour, de l'autre, prendre du poivre. J'ai rempli ma petite main de ce précieux condiment et je l'ai lâché juste devant le bec de Nigaud. Quelques poussières sont sans doute allées se loger dans ses yeux ou dans son nez car d'un coup il s'est laissé distancer sous les injures de Filou :

— *Continue d'attaquer, stupide Nigaud. Ne m'abandonne pas, lâche !*

Ces brutes ne respectent même pas leurs amis.

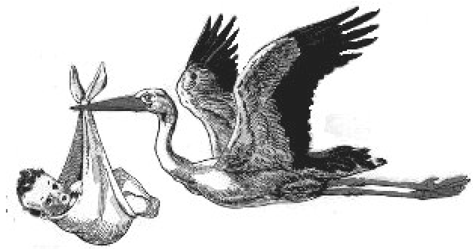
— *Attends, on va voir si toi-même tu continues d'être courageux avec du poivre dans les narines et dans les yeux.*

En disant ces mots, j'ai replongé ma main dans la poche et je lui ai jeté de la poudre dans ses yeux méchants. Dès la première poignée, Filou a abandonné la poursuite pour faire demi-tour. Il n'était pas plus courageux que Nigaud.

Nous sommes retournées à l'Île-aux-Oies, complètement épuisées. Jacques, Valérie et les autres ont vraiment tremblé quand je leur ai raconté cette aventure hallucinante.

— *Ça t'apprendra de toujours vouloir tout savoir, toi Caroline*, m'a simplement dit Tania.

Ce soir-là, j'étais si énervée que je n'ai pu dormir, pour la plus grande joie des oies que j'ai remplacées toute la nuit dans leur garde nocturne. Le malheur des uns fait souvent le bonheur des autres.



21

Le fameux château Frontenac

Cette fâcheuse nuit à l'Île-aux-Oies a probablement été l'une des rares de ma vie entièrement blanches. Le matin, j'étais de mauvaise humeur par manque de sommeil mais il faut trouver un bon côté aux inconvénients : d'abord j'ai évité un tour de garde à deux oies et puis, deuxième avantage : j'ai pu voir un coucher de soleil puis un lever, moins de six heures après, car les nuits d'été sont très courtes.

— *En route, on décolle !* a ordonné Tania dès que tout le monde a été prêt.

Le Grand V s'est rapidement mis en formation, cap au sud-ouest car Tania voulait aller admirer Québec, le magnifique site de la Vieille Capitale, la plus belle ville d'Amérique, classée au Patrimoine mondial de l'UNESCO; une ville qui a été tour à tour capitale de la Nouvelle-France, de l'Amérique du Nord britannique, du Canada, puis du Bas-Canada et enfin de la Province de Québec. Les oies ont fait un large détour au-dessus du fier Château-Frontenac, du nom d'un énergique gouverneur de Nouvelle-France.

— *Pourquoi les toits des maisons sont-ils verts ?* a demandé Iris de Grosse-Isle.

— *Parce qu'ils sont en cuivre et ils se couvrent de vert-de-gris,* ai-je répondu.

Un pigeon biset de la Haute-Ville nous a expliqué en faisant claquer ses ailes gris-bleu dans l'air frais matinal, que, en 1717, les religieuses Ursulines de la ville avaient allumé une veilleuse dans leur chapelle, et qu'elle n'a jamais été éteinte à ce jour, trois siècles après. Les oies poussaient des cris de surprise. Le pigeon a ajouté que les Registres de naissances de la ville, qui est la seule cité fortifiée d'Amérique du Nord, couvrent quatre siècles.

— *Incroyable !* se sont exclamés Jacques et Valérie.

Sur la colline parlementaire on pouvait voir des personnes qui brandissaient des pancartes. Un peu plus haut, en amont, se dressaient les ponts de Québec, le plus grand cantilever du monde et le pont suspendu Pierre-Laporte. Dès que le Grand V a eu accompli le tour de la ville et des deux ponts, Tania a mis le cap au nord. Je m'en suis immédiatement rendu compte. J'en ai fait la remarque, et cela a jeté le bonheur dans le cœur de Mariette. Elle allait revoir son Lac Mistassini, le plus grand lac du Québec, province qui en compte, dit-on, un million.

Nous avons quitté l'étroite plaine du Saint-Laurent pour survoler le massif des Laurentides qui est une vieille montagne usée par des milliers de siècles d'érosion. Tout est recouvert d'un beau et épais manteau de forêt boréale, aux mille tons verts en été. Parfois dans une clairière on pouvait apercevoir un ours à l'apparence amicale, une ourse qui surveillait ses oursons, une meute de loups en vadrouille accompagnés de leurs louveteaux ou un orignal empanaché en quête de compagne.

— *On dirait que tous les êtres vivants veulent avoir une famille pour aimer et être aimé*, a dit Tina de Mont-Joly en regardant passer l'orignal qui arborait fièrement sa grande couronne.

— *Eh oui, ma belle Tina ! L'amour est la chose la plus importante au monde. Un jour, vous me quitterez toutes, quand un jars vous prendra le cœur.*

— *Ou quand une oie me prendra le cœur*, a ajouté le jars Félix.

❀

22

Le Pays de Maria Chapdeleine

Tout en caquetant, les oies du grand V avaient fait beaucoup de chemin. Elles étaient sorties du parc provincial des Laurentides et avaient atteint les rives du Lac Saint-Jean. Nous avons dépassé deux jolies canes pilets, qui cancanaient tranquillement en plein ciel en hochant leur tête, brune comme du chocolat. L'une était bizarrement blanche.

— *Pardon mesdames les canes, pouvez-vous nous dire les noms de tous ces villages au bord du lac ?*

— *Mais avec plaisir... Vous êtes au-dessus de Desbiens. À votre droite, au loin c'est la grande agglomération de Saguenay, autrefois Chicoutimi. À gauche vous voyez Chambord et Roberval. Devant vous, sur l'autre rive, là-bas, Taillon et Honfleur. Et tout là-bas à main gauche, Péribonka où vécut Maria Chapdelaine et son père Louis Hémon.*

— *Mais vous avez l'air de bien connaître la région et son histoire, s'est étonné Jacques.*

— *Je suis guide touristique bilingue en été lorsque des touristes ailés viennent visiter la région. Ils viennent de France, de Belgique, de Suisse ou du Luxembourg.*

— *Bilingue ? Vous voulez dire que vous parlez aussi anglais ?*

— *Non, je suis bilingue «langage des oiseaux et français». J'étudie l'anglais à l'université pour devenir trilingue.*

— *Vous allez à l'université ?*

— *Oui, mais comme auditrice libre. En fait, je me cache derrière la vitre et comme j'ai l'ouïe fine, j'arrive à apprendre.*

— C'est quand même incroyable ce pays du lac Saint-Jean. Moi qui croyais que cette région ne produisait que des bleuets savoureux...

— Je ne vous le fais pas dire, a répondu l'autre cane avec un sourire.

— Vous aussi vous êtes guide touristique, je suppose ? a demandé Tania de Montmagny à la cane curieusement blanche.

— Non, moi je guide les oiseaux aveugles.

— Ah bon, les oiseaux aveugles utilisent des canes blanches ?

— Cela vous étonne ?

— Plus rien ne m'étonne, madame, dans ce pays surprenant.

Le Grand V d'oies sauvages s'est séparé enfin des deux canes après de chaleureuses salutations. Plus loin, Tania de Montmagny nous a exceptionnellement autorisées à nous poser dans un vaste champ de myrtilles, afin de nous sucrer le bec.

— *C'est savoureux, j'adore les bleuets,* répétait Violette de Berthier en dévorant à pleine bouche des centaines de myrtilles. Elle avait le bec rouge-violet jusqu'aux yeux.

Soudain, alors qu'elles étaient occupées à se gaver de gourmandises sauvages, nous avons entendu la voix d'un homme furieux. Armé d'un fusil de chasse, il s'est précipité dans son champ de myrtilles en hurlant des mots incompréhensibles.

— xcrzba d'stwer de nmqab d'treowpc d'qewtrngm ! Allez propager vos maladies aviaires ailleurs, oies sauvages !

J'ai sauté sur le dos de Tania et nous nous sommes envolées en rasant le sol.

— *Volez vers la maison, et on montera en altitude quand on l'aura dépassée*, ai-je crié.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il n'osera pas tirer de coup de fusil sur nous de peur de blesser sa famille, ai-je répondu

en riant.

Les oies se sont bientôt retrouvées saines et sauves à plusieurs kilomètres du fermier en colère. Francette m'a alors demandé :

— *Qu'est ce qu'il disait ?*

— *Il parlait français, mais je ne répèterai pas ses premières paroles. Il a dit ensuite d'aller propager ailleurs nos maladies aviaires. On dit que ce sont les oiseaux migrateurs qui propagent les épidémies...*

Revigorées par les myrtilles, les oies volaient à un train d'enfer; Tania de Montmagny en tête. Les rivières coulaient encore vers le sud, vers le Saint-Laurent. Les forêts devenaient de plus en plus clairsemées et la température fraîchissait rapidement.

— *Pourquoi commence-t-il à faire froid, a demandé Blanche.*

— *Parce que nous montons vers le pôle nord, ai-je répondu.*

— *Et à quoi sert ce monument de pierres empilées qui ressemble à un homme ?*

— *C'est un inouksouk, un point de repère, a répondu un tétras qui passait par là et qui avait entendu notre conversation. Celui-là est couronné d'un panache de caribou. Ça veut dire qu'il y a de la nourriture cachée sous une roche.*

❀

23

L'inouit de Jamésie

Une heure après, les oies sauvages atterrissaient dans la petite île Sainte-Marie, au nord du Lac Mistassini, le plus grand lac du Québec qui en compte un million.

Mariette était folle de joie de revoir son lieu de naissance. Mais elle aussi a trouvé son île plus petite que dans ses souvenirs d'enfance. De plus, il faisait froid et les oies se sont empressées de compléter leur repas pour prendre un repos bien gagné car l'étape avait été particulièrement fatigante depuis Montmagny, presque 600 km. J'ignorais encore que nous allions battre ce record en Saskatchewan et en Alberta.

L'île était un havre de sécurité en été; pourtant, ce soir-là, elle n'était pas totalement déserte. À notre grande surprise, nous y avons trouvé deux Inouits, l'un d'Ivujivik et l'autre de Chisasibi[2]. Ils s'étaient connus grâce à l'internet. Ils étaient en expédition de chasse en dépit de leur grande différence d'âges. Ils avaient parcouru de nombreux kilomètres en hydravion-taxi et devaient être recueillis le lendemain matin par leur pilote de brousse. Nous avons passé une excellente soirée avec eux devant un feu de camp. Le vieil homme au visage froissé par l'âge et par les difficultés de la vie, parlait avec son jeune compagnon :

«*Un jour, tu mourras, mon ami, et alors tes joies et tes peines, tes souvenir et tes espoirs disparaîtront avec toi. Tes richesses et tes dettes, tes jalousies et tes projets cesseront d'exister. Tout ce qui, aujourd'hui, t'enrage ou t'enthousiasme, tes amours et*

---

[2]**Ivujivik** [**53**° 39' 59" Nord 78° 19' 59" Ouest] est située dans le Nunavik. C'est la municipalité la plus septentrionale du Québec. **Chisasibi** [53° 39' 59" Nord 78° 19' 59" Ouest], autrefois Fort-George, est une ville côtière de la Jamésie (ou région de la Baie de James).

tes haines; tout cela partira avec toi. Ce qui comptera, ce sera ta compassion, ton honnêteté qui auront encouragé les autres par ton exemple. Ce n'est pas le nombre d'amis que tu auras eus, mais le nombre de personnes qui auront trouvé en toi la force de faire le bien, le courage de rester humain au milieu des cruautés, la force de rester honnête quand ton entourage est corrompu. N'oublie pas qu'après ta mort ton souvenir, positif ou négatif continuera de vivre dans le cœur de ceux qui t'ont aimé ou détesté; et tu n'auras plus alors la possibilité de modifier ces souvenirs, de les améliorer. Car tu seras mort...»

— *Vous êtes un sage, Monsieur*, lui a simplement dit Jacques. *Je suis sûr que votre ami sera inspiré par vos subtils conseils. D'ailleurs, nous le serons nous-mêmes.*

Dans le ciel, une sterne arctique déchirait la fraîcheur du soir en criant *«trieg ! trieg ! trieg !»* J'ai pensé avant de m'endormir, que tout le monde devrait écouter la sagesse de l'Inouit.

La nuit a été très courte, car nous étions assez proches du cercle polaire. Francette, qui a gardé notre sommeil jusqu'à minuit, m'a réveillée au moment de la relève pour me montrer, vers le nord, une aurore boréale. C'était très beau; un rideau de lumière brillante semblait tomber du ciel en vibrant et en ondulant comme une tenture vénitienne dans la brise nocturne, tandis que, fantôme blanc dans la nuit, chantait un harfang des neiges, oiseau symbole du Québec.

❀

24

La chasse-galerie

Lorsque nous nous sommes réveillés, le calme était brisé par de longs hurlements de loups affamés provenant de la côte Est du lac Mistassini. Les deux Inouits étaient déjà partis. Ils avaient embarqué dans leur kayak pour rejoindre leur hydravion. Tania de Montmagny a immédiatement mis le cap au sud en suivant le lac Mistassini. Tout au sud de la nappe d'eau miroitante, s'attroupaient quelques maisons surmontées par le fleurdelisé au centre d'une presqu'île. Renseignements pris, c'était Mistassini, le petit village. Nous avons ensuite survolé une chaîne de lacs plus petits, notamment le lac Chibougamau qui semblait très pollué par une mine de cuivre toute proche. À partir de ce dernier lac, une voie ferrée et un chemin carrossable permettaient d'évacuer le minerai. On se sentait alors moins perdus dans la nature sauvage. Nous nous sommes renseignés auprès d'une tourterelle rousse. Elle venait de l'ouest vers où se dirigeait ce chemin de fer. Très serviable, elle nous a répondu :

— Cette voie ferrée va vers l'Abitibi !

— Et si on va vers le sud-est par cette route, qu'allons-nous trouver ? a demandé Jacques.

— Vous ne pouvez pas manquer de voir La Tuque et Trois-Rivières.

Un gros cumulus blanc, tout seul, présageait le beau temps dans le ciel bleu-azur de la Belle Province. Au niveau de la Réserve indienne de Pointe Bleue, Tania a pris le cap plein sud, vers La Tuque. Une route serpentait dans une épaisse forêt d'épinettes noires. Dix minutes plus tard, nous avons atterri dans un îlot verdoyant du lac Wayagamac, non loin de La Tuque.

La lueur de notre feu de camp a attiré un trappeur barbu qui habitait dans une hutte. Il est venu véri-

fier s'il n'y avait pas danger d'incendie, mais il a vu que j'avais bien entouré notre feu de camp de pierres protectrices. Il allait repartir pour nous laisser en paix quand je l'ai arrêté par ces mots :

— Monsieur. Je sais que les vieilles personnes comme vous connaissent beaucoup d'histoires intéressantes. Voulez vous nous en conter une ?

L'homme s'est mis à rire en s'asseyant dans l'herbe devant le feu de camp :

— Vous me trouvez vieux parce que je porte la barbe et les cheveux longs, mais je n'ai que 39 ans. Je suis très jeune.

— Oh, je m'excuse, Monsieur. Je ne pensais pas vous insulter. La vieillesse n'est pas un défaut.

— Tu as parfaitement raison. Mais il n'y a rien d'amusant à vieillir. C'est pourquoi on préfère oublier notre âge. C'est normal. Et puis, de toute façon, on est toujours vieux par rapport au plus jeune, et jeune par rapport au plus vieux. Merci de m'inviter à me joindre à vous. Je connais effectivement une anecdote qui ne manquera pas de piquer votre intérêt. C'est arrivé dans cette région de La Tuque il y a fort longtemps. En ce qui vous concerne, avec vos amies les oies, vous n'auriez pas besoin du canot de la chasse-galerie, si vous étiez prises ici, loin de tout, au moment de Noël ou du Jour de l'An.

— Le canot de la chasse-galerie ?

— Oui, la chasse-galerie, c'est un canot volant qui permettait de se déplacer rapidement par la voie des airs, au temps où l'avion n'existait pas. C'était vraiment l'idéal pour notre pays avant que soit construit notre réseau routier...

— Vous voulez dire,... comme le tapis volant des contes des "Mille et Une Nuits" ? a demandé Valérie.

— C'est bien cela. La différence était que ceux qui voulaient utiliser ce canot volant devaient vendre leur âme au diable...

— Que voulez-vous dire ?

— Cela signifie que certaines personnes avaient signé un contrat avec le diable : celui-ci leur donnait des avantages sur terre –la richesse, le bonheur, une chasse-galerie...– mais, à leur mort, l'âme de ces personnes devenait la propriété pleine et entière du diable...

— Boouu ! C'est effrayant ! Est-ce que c'est vrai ? a demandé Valérie.

— Non, ce n'est qu'une légende, inventée pour pousser les gens à bien se comporter sur terre.

— Ah bon ! Heureusement !

— Je continue donc : En ce temps-là, les bûcherons restaient tout l'hiver dans les immenses forêts du Nord de notre province. Ils quittaient leur famille en canot au début de l'automne et restaient absents jusqu'au printemps; au total sept ou huit interminables mois. C'était très long et le moral volait bas car ils n'avaient pas leur femme à chérir et leurs enfants à aimer.

— C'était horrible pour ces pauvres pères de familles, ai-je commenté.

— Et sans doute pour les mères aussi, a complété le vieux trappeur. *Au moment de Noël et du Premier de l'An, le moral tombait carrément au-dessous de zéro...*

— Comme le thermomètre ?

— Comme le thermomètre !... Les hommes pensaient à leurs proches qui célébraient ces fêtes ensemble, et ils souffraient beaucoup d'être seuls et sans amour. Tous ces bûcherons solitaires essayaient de se distraire en jouant de l'harmonica, de l'accordéon diatonique, du violon, des cuillers et des claquettes... Un soir de Jour de l'An, le cuisinier du camp forestier proposa aux bûcherons déprimés d'aller passer la veillée à Montréal dans les familles.

— Et comment voyager si vite ? ont demandé les hommes.

— *En chasse-galerie !*

— Mais c'est de la magie, et on ne veut pas perdre notre âme pour une seule soirée de bonheur !

— *Ne vous en faites pas*, a répondu le cuisinier. *Il nous suffira de ne pas nous enivrer et de revenir avant le lever du jour. Et tout ira bien !*

Prêts à tout pour voir leur famille, les bûcherons n'ont pas posé trop de questions. Ils se sont installés dans le canot volant. Le cuisinier a crié la formule magique : «*Ah ! Braille ! Ah ! Brille ! Emmène-nous dans nos familles !*»

Le canot a décollé comme un jumbo-jet. Bientôt il survolait la ville de Montréal, toute parée de guirlandes de Noël comme une jeune fille qui veut plaire à son nouvel amour. Après la première angoisse en les voyant paraître — éternelle crainte qu'ils aient perdu leur emploi— les épouses se sont montrées très heureuses de voir leur mari. Ah ! La merveilleuse soirée pour les pauvres bûcherons qui se sont amusés jusqu'au petit matin !

Juste avant le lever du jour, tous se sont arrachés aux bras aimants de leur famille pour se précipiter dans le canot volant. Tous,... sauf... l'imprudent cuisinier qui avait un peu trop forcé sur le... caribou. Les voyageurs l'ont embarqué de force, ivre comme un... bûcheron. En fait, tous avaient un peu abusé de boisson et le canot zigzaguait dangereusement entre les milliers de collines et de monts qui peuplent nos belles Laurentides. Finalement le véhicule volant s'est écrasé contre un arbre à proximité immédiate du camp forestier. Dieu merci, tout le monde s'est mis à courir pour arriver à bon port juste au moment où le soleil jetait un coup d'œil curieux par-dessus l'horizon pour vérifier s'ils étaient de retour. Il paraît même que la lune complice se serait un peu attardée dans le ciel de Noël pour que le soleil ne se lève pas trop tôt.

— *Ouf ! Ils ont vraiment eu de la chance d'arriver dans les temps,* s'est écrié Jacques.

— Oui ! Tu as raison mon garçon... Bon ! Eh bien maintenant, il est temps pour moi d'aller dormir, a dit le trappeur barbu en se levant.

— Et il est parti. Quant à nous trois, nous nous sommes glissés dans le confortable duvet de nos gentils anatidés.

❀

25

Le piège à loup

Au matin, nous nous sommes rendus compte qu'il avait gelé durant la nuit. Afin de trouver quelque nourriture à se mettre sous la dent, nous avons demandé à nos oies respectives, Tania de Montmagny, Geneviève et Mariette, de nous transporter sur la rive du lac. Jacques voulait traverser sur un tronc d'arbre flottant. Impossible d'en trouver !

Sur le rivage, des baies sauvages se sont offertes pour notre déjeuner. Il suffisait de quelques mûres pour rassasier notre minuscule estomac, aussi cherchions-nous la meilleure nourriture possible. Valérie nous conseillait sur les qualités nutritives de la plupart des fruits, des champignons qui peuvent être mortels, et des poissons dont la chair nous permettrait de récupérer très rapidement notre énergie physique et notre clarté d'esprit.

— La chair du poisson est riche en phosphore, nous avait dit la gamine en levant son minuscule doigt vers le ciel, et notre cerveau a besoin de cet élément pour se maintenir en bon état.

Son institutrice lui avait appris cela en classe. Nous marchions entre les herbes vertes en les écartant de nos mains, comme dans la forêt vierge amazonienne. Par chance, le climat plus frais de la Jamésie québécoise ne favorisait pas autant le développement de maladies et de virus. Mais en dépit d'un climat moins accablant, de nombreux insectes infestaient la forêt boréale. Et pour nous, si petits, c'était un vrai danger. Même si Jacques était naturellement fort, et si Valérie et moi-même avions fait du judo et du taekwan-do, les dangers restaient menaçants.

Mon frère était donc en avant. Il marchait d'un bon pas comme à son habitude. De ses mains, ils sai-

sissait les brins d'herbes et les écartait de son passage. Le sol était recouvert de fragments de feuilles d'arbre de la saison passée et d'aiguilles de pins brunies par la mort. Soudain, mon frère a repéré une espèce de tumulus recouvert de feuilles mortes qui barrait le passage. Il s'est arrêté et a soulevé quelques feuilles; c'était un piège à loup. Avec des branches, nous avons dégagé les feuilles qui cachaient le piège dissimulé par un trappeur : un gros piège à mâchoires d'acier au ressort tendu comme une arbalète. Un danger mortel pour tout être vivant gros ou petit. Nous savions que ce genre de piège était interdit par les lois canadiennes et internationales. D'ailleurs le loup lui-même était protégé par nos lois fédérales.

— *Autrefois, le gouvernement donnait une prime aux trappeurs pour les oreilles de loup,* ai-je dit. *Ils voulaient les tuer tous. Mais aujourd'hui on les protège, car les loups ne sont pas aussi méchants qu'on voulait bien le laisser croire. De plus, ils font partie de la chaîne alimentaire.*

— *Sans compter que les loups pris au piège souffrent beaucoup avant de mourir, la patte coincée dans ces mâchoires d'acier,* a ajouté Jacques. *D'ailleurs, je vais immédiatement refermer ce piège dangereux.*

Il a prit une branche d'arbre et l'a jetée sur le déclencheur très sensible. Les mâchoires d'acier de la bête immonde se sont refermées avec un terrible clac ! qui nous a donné un grand frisson dans le dos.

— *En voilà un qui ne fera de mal à personne*, a murmuré mon frère.

L'appât était un demi poulet que le trappeur venait sans doute de placer car il était en parfait état de conservation. Nous avons pris un petit morceau de blanc que nous avons fait cuire entre des pierres. Après quoi, rassasiés, nous sommes retournés sur la rive du lac pour appeler les oies. C'est à ce moment qu'une mouffette a sauté sur nous.

— *Attention !* a crié Valérie.

Mais malgré son cri, elle n'a pu éviter l'attaque. La mouffette l'a attrapée par la jambe et l'a mordue cruellement. Ma sœur poussait des hurlements déchirants. Voyant que nous l'attaquions à l'aide de bâtons, la mouffette a reculé en traînant toujours Valérie par la jambe, peut-être pour plonger dans le lac et la noyer, et ensuite la dévorer, car elle est omnivore. J'ai crié :

— *Plaçons-nous entre le lac et la mouffette pour l'empêcher d'emporter Valérie au fond de l'eau.*

— *Frappons les yeux avec les bâtons, ce sont ses points vulnérables. Elle est plus forte que nous,* a ajouté Jacques.

❀

26

Attaque de la mouffette

Encouragée par une voix qui venait des broussailles — une voix de rossignol calliope— , la mouffette ne voulait pas lâcher sa proie ; ses dents étaient profondément plantées dans la jambe de la pauvre Valérie. Bouche verrouillée, la méchante bête n'était donc plus dangereuse pour nous. Mais elle était trop forte pour qu'on puisse l'empêcher de fuir. Soudain, elle a ébouriffé sa fourrure et cambré le dos vers l'avant, par-dessus sa tête. Nous regardions ses acrobaties avec surprise. Elle a baissé sa queue qui retombait maintenant comme une houppelande au-dessus de sa tête pour dégager son derrière qui apparaissait au fond de sa fourrure hérissée. La voyant dans cette position bizarre, je me suis lancée sur elle avec Jacques pour la frapper avec un bâton. Mais un engoulevent bois-pourri qui virevoltait dans son vol erratique, a soudain crié :

— *Attention ! Elle va t'arroser !*

À peine avait-il crié cela, que deux jets d'un liquide verdâtre et puant m'ont frappé au visage. Nous somme tombés à la renverse et la mouffette a alors lâché la jambe de Valérie pour se précipiter sur moi et me prendre moi aussi dans sa gueule écumante. C'est à ce moment que j'ai senti que ce liquide m'avait rendu complètement aveugle. C'était fini, je ne reverrais jamais mes parents qui nous aimaient tant. J'ai vu toute mon enfance comme un film rapide et je me suis préparée à mourir. Soudain, nos douze oies ont attaqué en piqué, l'une après l'autre, en poussant des cris stridents. En même temps, elles bombardaient la mouffette de pierres et de leurs excréments. Certaines oies avaient même l'audace en passant de lui arracher quelques-uns de ses poils hérissés de frayeur. C'en

était trop pour la mouffette qui, sans demander son reste, a plongé dans le lac avec un grand plouff de soulagement pour tout le monde. Tania de Montmagny, Geneviève et Mariette se sont approchées du sol et n'ont même pas pris le temps d'atterrir. Chacune a attrapé dans son bec son protégé, aveugle ou évanoui, par une jambe ou un bras, et l'a déposé dans la petit île où nous nous sentions en sécurité.

Quelques instants après, je retrouvais la vision et Valérie sortait de son évanouissement.

— *Tu sens mauvais... mauvais... je crois que je vais m'évanouir de nouveau,* a dit la pauvre Valérie en faisant une grimace de douleur qui voulait ressembler à un sourire.

— *Avez-vous entendu la voix du rossignol calliope qui venait des broussailles et qui encourageait la mouffette à nous faire du mal ?* a dit Jacques. *Je suis sûr que c'était Filou !*

— *En tout cas, ce n'était pas la voix de la pie-grièche,* ai-je répondu.

— *Vous oubliez que les pies grièches peuvent imiter la voix d'autres animaux pour s'en moquer ou pour les duper,* a insisté Jacques. *Je suis certain que c'était Filou qui imitait le rossignol. La preuve c'est qu'il n'y a pas de rossignol calliope au Québec.*

Valérie souffrait beaucoup. Son oie l'a donc couchée sur une feuille d'érable toute fraîche qu'elle était allée cueillir, et chacun s'est appliqué à la soigner de son mieux. La blessure exigeait de s'arrêter dans une ferme et de demander du miel, car ce produit cicatrise très bien les plaies. En attendant, afin de tuer les microbes dangereux, nous avons étendu sur ses blessures sa propre salive.

❀

27

La fermière de Grand-Mère

Le soleil était presque au zénith quand le Grand V a enfin décollé. En montant dans l'air, nous avons aperçu la mouffette dissimulée dans des broussailles.

— *Je comprends pourquoi cet animal a des traces blanches sur le dos et sent si mauvais*, ai-je dit en riant, en pensant aux projectiles avec lesquels les oies l'avaient bombardée.

Nous avons suivi la rivière Saint-Maurice. Partout des troncs d'arbres, des grumes, encombraient les cours d'eau. Des draveurs munis de perches et en équilibre instable sur les bois flottants tâchaient de dégager les embâcles. Un immense rocher, sur le bord, ressemblait à une vieille femme. Je scrutais chaque ferme entrevue et j'ai enfin lancé le signal d'atterrir :

— *Là, en bas, la première maison du village a cinq ruches dans l'arrière-cour. Ces fermiers produisent du miel. Descendons !*

Les ruches étaient entourées d'une palissade destinée à les protéger contre les ours gourmands. Les oies ont atterri et grande a été la surprise d'une petite fille en voyant approcher les oies blanches et surtout en entendant une voix fine lui dire :

— *Dis, on a besoin d'un peu de miel pour soigner ma sœur qui est blessée. Pourrais-tu en demander à ta maman ?*

La gamine a regardé les oies sans comprendre. Elle n'avait pas encore remarqué les êtres minuscules perchés sur le dos des volatiles. Puis elle m'a vue et a ouvert tout grands les yeux et la bouche. Aucun mot n'a pu sortir de sa bouche béante.

— N'aie pas peur. Nous sommes gentils. Nous avons besoin de miel.

Finalement la fillette est allée annoncer la nouvelle à sa mère. Elles ont couché Valérie dans un lit de poupée. La mère a passé un liquide désinfectant sur les plaies puis a appliqué un emplâtre de miel sur la jambe blessée. Pendant que la maman soignait Valérie, la gamine répondait à nos questions.

— Comment s'appelle ce village où tu habites avec ta mère ?

— Grand'Mère.

— Alors comment s'appelle ce village où tu habites avec ta grand-mère ?

— Non, c'est ma mère et non pas ma grand-mère. C'est le village qui s'appelle Grand-Mère.

— Ah ! Est-ce que c'est à cause du rocher qui ressemble à une tête de vieille dame ?

— Oui, c'est ça. Vous l'avez-vu ?

— Oui. Et comment s'appelle la région ?

— La Mauricie, a dit la mère.

Tout en parlant, la fermière nous a fait manger en nous donnant quelques cuillerées de lait, pendant que les oies paissaient en cacardant doucement dans le champ arrière. Après mille remerciements, le Grand V est reparti, en suivant la rivière Saint-Maurice. Les oies ont survolé l'agglomération de Trois-Rivières perchée comme un aigle sur ses falaises. Un grand pont, très haut, franchissait le Saint-Laurent.

❀

28

Montréal

— Cap au sud-ouest ! On va survoler Montréal ! ai-je crié sans plus attendre.

Une heure après, nous avons survolé la vaste agglomération de Montréal qui compte la moitié de la population de la Belle Province. Au milieu de la ville se dressait une montagne surmontée d'une croix. Une mésange qui nous suivait avec obstination nous a indiqué que c'était le Mont Royal. Elle a ajouté :

— En 1642, Maisonneuve, fondateur de Montréal craignait que le Saint-Laurent déborde au printemps suivant et que les glaces de la débâcle démolissent la ville. Il a alors fait le vœu de transporter sur son épaule une lourde croix de bois jusqu'au sommet du mont, si le niveau baissait sans mal.

La vieille ville était très belle et la mésange nous a montré une maison dans laquelle avait vécu Louis Cyr, un policier de Montréal qui, à son époque, était l'homme le plus fort du monde :

— Il pouvait soulever un plateau de bois avec quatre chevaux dessus, placer un baril de ciment sur son épaule d'une seule main ou tirer 250 kg d'un seul doigt.

C'était stupéfiant. Un peu plus loin, elle nous a montré du bout d'une aile, un grand bâtiment triste :

— Vous voyez cette grande maison avec un dôme, c'est la prison de Bordeaux. Autrefois, un drapeau noir était hissé sur la coupole chaque fois qu'une exécution capitale avait lieu.

On en avait froid dans le dos. Nous aurions bien voulu nous attarder à écouter plus longtemps la bavarde mésange à tête brune, mais Blanche de Lac-Frontière s'était froissé un muscle de l'humérus et elle avait beaucoup de mal à voler. On devait atterrir au

plus vite pour la laisser reposer. Nous avons donc ouvert l'œil pour chercher un endroit propice.

❀

29

Chez les Otvos de Deux-Montagnes

La recherche d'un terrain de repos a bien duré une bonne heure. Nous survolions la ville de Deux-Montagnes, quand, n'en pouvant plus, Blanche s'est laissée aller en vol plané jusque devant une jolie maison située dans un quartier résidentiel. Il n'était pas question d'aller plus loin. Que faire ? Ces gens étaient-ils gentils ? Tout le monde se posait la question avec appréhension. Tout à coup la porte s'est ouverte et un jeune homme s'est écrié :

— *Papa, un troupeau d'oies sauvages s'est posé devant chez nous. J'ai l'impression qu'il y a un problème.*

Un homme portant barbichette et lunettes est sorti et s'est approché de Blanche qui s'était couchée dans l'herbe en tremblant.

— *Une des oies est malade, Patrick. Elle a l'épaule tout enflée. Il faut appeler la SPCA.*

C'est alors que l'homme a sursauté en entendant une voix fine lui dire :

— *Nous sommes désolés de vous déranger, Monsieur le Montréalais. Peut-être pouvez-vous rentrer l'oie malade chez vous. Avec tous les chats et les chiens qui rôdent, j'ai peur qu'il nous arrive un malheur.*

L'homme cherchait d'où pouvait venir cette voix irréelle. Il regardait les oies les unes après les autres. Il a soudain sursauté d'étonnement en se rendant compte que ce n'était pas les oies qui lui parlaient mais de petits humains à peine aussi longs que sa main.

— *Qui... qui êtes vous ?* a demandé l'inconnu fort surpris.

— *Nous sommes des tomtes, des génies. Je m'appelle Caroline, et voici mon frère Jacques, ma*

sœur Valérie, notre oie-guide Tania, et nos compagnes de voyage avec le jars Félix de l'Île d'Orléans.

— Félix de l'Île d'Orléans ? Il me semble avoir entendu ce nom quelque part, a dit l'homme en se grattant la tempe.

— Ça m'étonnerait beaucoup, Monsieur le Montréalais, a répondu Jacques. *Félix est un jars très discret et plutôt timide. Mais quel est votre nom ?*

— Lawrence. Voici mon fils Patrick. Ma femme est Conseillère en Investissement dans une banque. Elle s'appelle Suzanne. Elle travaille aujourd'hui pour la Guignolée. Elle viendra plus tard. Nous avons aussi un fils, Stephen, qui est vicaire à la cathédrale, et une fille Sylvia qui occupe une haute fonction administrative à l'Université McGill. Quant à moi je donne des cours de peinture aux artistes...

Les oies se sont installées au sous-sol qui servait de chambre à Patrick, et d'atelier de peinture à l'artiste. De magnifiques tableaux tapissaient les murs. L'homme était très doué. Finalement le camion de la SPCA est arrivé. Un homme et une femme, pleins de douceur se sont occupés de la pauvre Blanche qui souffrait beaucoup. Elle s'était déboîté l'articulation de l'humérus. Ils ont pu lui replacer en tirant fort sur l'aile, ce qui a augmenté ses souffrances. Avant de partir, ils ont conseillé à Lawrence de garder l'oie au repos au moins deux jours. Le maître de maison est allé chercher deux gros sacs de poubelles bourrés d'herbe fraîche coupée l'après-midi même. Il en a rempli deux grands cartons et les oies ont pu se délecter sans prendre de risques inutiles.

Vers la fin de l'après-midi est arrivée la mère, Suzanne, aussi hospitalière que son mari. Elle avait œuvré toute la journée à recueillir des dons pour la Guignolée, de l'argent, de la nourriture ou des vêtements pour les pauvres. C'était une coutume québécoise. La famille s'est aussitôt attablée autour d'un bon repas préparé par le mari. Ils nous ont fait asseoir sur

la table même et nous ont servi dans des assiettes jouets. Nous étions si heureux de goûter à la vie de famille. Nos parents nous manquaient tellement ! Suzanne a généreusement proposé de téléphoner à Terre-Neuve pour leur donner de nos nouvelles. Nous étions tous très émus. Tout le monde pleurait de joie et d'attendrissement. Mon père m'a reproché d'être partie sans les avertir et j'ai eu du mal à lui faire admettre que c'était lui-même qui nous avait suggéré de déménager en Colombie-Britannique à dos d'oies. Il ma répondu qu'il plaisantait et qu'il croyait que ce n'était qu'un rêve d'enfant.

L'ermite indien était en prison pour rapt d'enfants. Ils allaient essayer de le faire libérer dès le lendemain mais ils pensaient que la Police Montée allait les prendre pour des fous. Ils nous ont aussi annoncé que le déménagement était presque terminé et qu'ils auraient achevé leur installation quand nous arriverions dans une ville de la grande banlieue vancouvéroise appelée White Rock. Ma mère nous a confirmé qu'elle avait obtenu un poste dans une certaine école Gabrielle-Roy à Surrey, et mon père à l'école Riverdale. Ils avaient déjà acheté par internet une maison à White-Rock dont ils nous ont donné l'adresse.

❀

30

La mystérieuse cabane à sucre

La soirée s'est très bien passée. Lawrence, fort surpris de voir que nous pouvions parler aux palmipèdes, en a profité pour faire une aquarelle représentant les douze oies blanches couchées dans le sous-sol. Suzanne les avait installées sur des sacs de poubelles afin de ne pas salir son tapis durant la nuit. Puis, pour nous faire patienter, elle a proposé de nous conter une légende de Beauce. Nous avons accueilli cette initiative avec grande joie.

— *Ce conte s'intitule Le fantôme de la cabane à sucre,* nous a-t-elle dit. *Vous savez comment on prépare le sucre d'érable et le sirop, n'est-ce pas ?*

— *Oui, on fait bouillir la sève jusqu'à ce que l'eau s'évapore,* ai-je répondu.

— *C'est bien cela. Et si on continue de chauffer, tout le liquide s'en va et il ne reste que le sucre d'érable.*

Donc, autrefois, le bouilleur s'enfermait six ou sept semaines dans sa cabane, nuit et jour; car il fallait alimenter le feu vingt-quatre heures sur vingt-quatre et surveiller la consistance du sirop. Or, une nuit, un certain bouilleur nommé Jean-Baptiste Riverin a entendu un cri par la cheminée de la cabane à sucre : «*Ooouuu ! Ooooouuuuu ! Ooooooouuuuuuu !*» Jean-Baptiste a essayé de se convaincre que c'était le vent et s'est contenté de rester bien enfermé dans sa cabane, à double tour de clé et à double barre. Il commençait à se rassurer, lorsque, une heure plus tard, le bruit a recommencé : «*Ooooooooouuuuuuu ! Oooooouuuu ! Ooooooouuuuuuu !*» Armé de courage, Jean-Baptiste a ouvert la porte. Rien ! Aucune trace dans la neige autour de la cabane à sucre. Il s'est remis au travail, l'oreille aux aguets. Mais soudain, un grattement si-

nistre est venu de la cheminée, suivi du même cri : «Oooooooooouuuuuuuuu ! Ooooooooooooouuuuuuuu ! Ooooooouuuuuuu !»...

— *Il devait avoir si peur !* a dit Valérie.

— *... Oui, j'en suis convaincue !....*

Donc, pris de panique, il s'est précipité dehors et a couru à perdre haleine vers le village voisin. Six longs kilomètres dans la neige épaisse. Il est arrivé épuisé mais soulagé d'être au milieu des humains. Toute la nuit, il n'a pu s'empêcher de penser avec appréhension au fait qu'il allait devoir revenir dans cette cabane de cauchemar. «*Quel fantôme le harcelait ? Quel revenant le pourchassait ?*» Soudain, l'évidence l'a frappé comme un coup de poing en pleine figure. C'était Philémon Gamache qui voulait son argent. Mais oui ! L'évidence même !

Il faut dire, mes chers enfants, que Jean-Baptiste Riverin devait une grosse somme d'argent à Philémon. Or, alors qu'il se préparait à le rembourser, Philémon était mort dans un banal accident. Un arbre abattu était tombé du mauvais côté. Et Jean-Baptiste n'avait pu s'empêcher de garder le silence au sujet de sa dette. Il semblait que la femme de Philémon n'était pas au courant. Non, non. N'allez pas croire qu'il était malhonnête et qu'il avait décidé de ne jamais payer sa dette. Ce n'était pas aussi clair que cela. Mais il remettait à plus tard; encore plus tard... toujours plus tard... en espérant bien... qu'il ne finirait pas par oublier sa dette. Personne ne veut s'avouer malhonnête. On cherche toujours à se mentir à soi-même. En tout cas, Jean-Baptiste Riverin n'avait pas la conscience tranquille. En y réfléchissant bien, d'ailleurs, il était désormais certain que c'était la voix de Philémon qui hurlait ces affreux «*Ooouuu !*»

Dès le lever du jour, donc, il s'est rendu chez la femme de Philémon Gamache qui s'occupait laborieusement de ses six enfants, et lui a remis la somme. Ainsi, il pourrait fabriquer en paix son sucre d'érable.

La veuve est tombée des nues. Elle ignorait totalement l'existence de cette dette et a longuement remercié Jean-Baptiste en louant son honnêteté. Elle avait un urgent besoin de cet argent pour nourrir sa nombreuse famille ! Libéré de sa dette, quoique un peu penaud, le bouilleur s'est précipité vers sa cabane à sucre et a relancé l'ébullition du bac de sève, heureux de penser que le fantôme de Philémon ne le tracasserait plus. Effectivement, le fantôme a cessé ses grattements et ses cris de reproches. Quand les sucres ont été terminés, Jean-Baptiste s'est mis, comme à chaque fin de printemps, au grand nettoyage de sa cabane à sucre, et lorsqu'il a démonté la cheminée, il y a trouvé... un hibou mort !

Hors de lui, il a donné au pauvre oiseau un furieux coup de pied, et le cadavre a atterri dans un buisson.

— *En tout cas, il a été honnête, c'est ça l'important !* ai-je dit.

L'histoire terminée, nous sommes allés nous coucher. Vers une heure du matin, Patrick qui ne pouvait plus dormir à cause de l'odeur dégagée par nos douze gentilles compagnes, s'est discrètement levé pour aller se coucher dans la chambre d'amis au-dessus.

❀

31

Le gendarme

L'articulation de Blanche avait à peine commencé de désenfler le matin suivant. Les oies sauvages ont dû obéir au vétérinaire qui avait ordonné de prendre une ou, peut-être, deux journées de repos. Je ne me souviens plus exactement. Ça n'a donc été que le surlendemain ou trois jours plus tard, au matin, que l'oie-guide a donné le signal du départ après avoir soigneusement examiné Blanche et discuté longuement avec nous.

Nos "*au revoir*" ont été très émouvants, puis le Grand V a mis le cap à l'Ouest en longeant la grande et belle rivière des Outaouais que suivaient jadis Lemoyne d'Iberville et les coureurs de bois pour aller guerroyer sur les rives de la Baie d'Hudson ou chercher des pelleteries dans les Pays d'en Haut. Perchés à 6 500 m approximativement, quelques cirro-cumulus avaient décidé de faire contraste au bleu-azur uniforme du ciel. À tout moment, on demandait à Blanche si son épaule ne la faisait pas souffrir, au point qu'elle a fini par trouver agaçant cet excès de sollicitude.

— *Je vous remercie de vous inquiéter de ma santé, mais j'apprécierais beaucoup que vous arrêtiez de me poser continuellement cette question qui me fatigue encore plus que de voler. Merci les amies.*

Ce n'est qu'après plusieurs heures de vol que les oies sauvages sont arrivées au-dessus d'Ottawa, la capitale fédérale du Canada. Ottawa se prolonge du côté québécois sous le nom de Gatineau. Nous avons survolé aussi bas que possible la résidence du Premier Ministre puis celle de la Gouverneure-Générale du Canada . Nous avons même pris la liberté de nous poser dans son parc afin de l'admirer de plus près. Un solide gendarme s'est approché. Il a failli tomber à la

renverse en entendant la voix de Jacques.

— *Comment vous appelez-vous ?*

— *Christian*, a répondu le garde du corps, après être revenu de son étonnement.

— *Quel est votre fonction ?*

— *Je suis garde du corps de Madame la Gouverneure-Générale.*

— *Je voudrais moi-aussi travailler dans la Police Montée, a répondu Jacques.*

— *Je ne voudrais pas être blessant mais il faudrait que tu grandisses un peu, il me semble.*

— *Pas de problème, je serai grand dans quelques semaines.*

— *Si vite ? Je vois que tu es optimiste.*

— *Tu as un beau métier, et j'aimerais moi aussi faire comme toi. Au revoir, Christian, je crois que mes amies sont impatientes de repartir.*

— *Au revoir et... bon voyage.*

Nous avons repris notre vol. Un peu plus loin, incroyablement, sur des fils électriques, dix petits oiseaux avaient écrit en notes de musique la première portée de notre hymne national *Ô Canada*... en notre honneur. Un plongeon-huard de la région nous a accueillis avec chaleur pour nous faire visiter la ville. Une petite rivière se déversait en chute dans la rivière des Outaouais :

— *Regarde cette chute, elle ressemble à un rideau de tulle.*

— *Oui,* a répondu le huard. *C'est pourquoi la rivière a pris le nom de Rideau.*

— *Ah ! C'est curieux !*

— *Je suis l'oiseau symbole de la province d'Ontario*, nous a fièrement annoncé le huard*, et, de ce fait, c'est mon privilège de vous montrer toutes les beautés de notre capitale nationale...*

— *Quel grand honneur !* a coupé Valérie avec admiration.

— *... Je ne vous apprendrai certainement pas*

que notre bonne ville d'Ottawa est l'une des plus belles capitales du monde, a continué le huard. Regardez le paysage : partout des espaces verts et des golfs, même du côté québécois où vous apercevez la région de Gatineau. Ici, vous pouvez voir la célèbre colline parlementaire avec ses magnifiques édifices aux toits de cuivre vert-de-grisé...

— Comme à Québec, s'est écriée Valérie.

— Ah bon ! s'est exclamé le canard. *Québec nous a imités ?*

— Disons plutôt qu'Ottawa a suivi la mode de Québec, ai-je répondu pour apaiser les rivalités inutiles. *N'oublions pas que Québec a quatre siècles tandis qu'Ottawa n'a qu'un siècle et demi...*

— Allez, nous partons, a sifflé l'oie-guide, assez agacée par l'intérêt que nous portions à ce plongeon-huard inconnu. *Direction : Plein Sud !*

Et ce disant, le grand V s'est éloigné du canard, un peu vexés d'une telle désinvolture :

— Merci, merci pour ton aide, avons-nous crié, un peu gêné par l'impolitesse de Tania.

À 300 m d'altitude, nos oies sauvages ont mis le cap au sud-sud-ouest en suivant les méandres du Canal Rideau qui serpentait gracieusement dans la campagne paisible.

❀

32

La légende de la grenouille

[*Finalement les oies se posèrent dans un îlot qui émergeait des eaux du Saint-Laurent*]

Un chardonneret d'or qui connaissait l'histoire locale nous a appris que nous nous trouvions au sommet du Fort-Lévis; vieux bastion français situé sur un rocher appelé l'Isle-Royale. L'île avait été submergée par les travaux de la Voie Maritime du Saint-Laurent et seules ces quelques ruines de muraille apparaissaient au-dessus des flots.

— *Ici vous pouvez dormir sur vos deux oreilles,* nous a dit le chardonneret.

Ce que nous avions bien l'intention de faire. La soirée s'est passée fort paisiblement. Comme d'habitude, nous avons fait un petit feu de camp pour griller nos guimauves. C'est durant cette agréable soirée qu'un ouaouaron aux formes rebondies a grimpé sur un rocher et s'est mis à chanter sa sérénade : Croaaa ! Croaaa ! Croaaa ! Au bout d'un certain temps, nous l'avons invité à se joindre à nous, pour le faire taire. Pour nous remercier de notre généreuse hospitalité, il a insisté pour nous parler de ses premières années en ces lieux :

— *Lorsque j'étais petit, mon père m'a raconté une anecdote de sa propre enfance. Ses parents l'avaient un jour amené à la fête des animaux. Cela se passait au milieu d'une forêt, dans une grande clairière, auprès d'une mine à ciel ouvert. Il y avait de nombreuses activités comme des courses de chevaux sauvages, de la natation, du vol plané, des courses de lièvres... C'est d'ailleurs dans une réunion similaire qu'a eu lieu la fameuse course entre la tortue et le lièvre rapportée par Jean de La Fontaine dans ses célèbres Fables. L'une des plus fameuses activités de ces petits Jeux Olympiques était la Course de Grenouilles. Des milliers d'animaux regardaient avec grand intérêt courir une centaine de grenouilles. Elles*

devaient escalader une pente très difficile. La pente était à pic et tout le monde répétait qu'elles n'y arriveraient jamais. L'histoire leur a donné raison. L'une après l'autre, les pauvres grenouilles découragées ont abandonné cette impossible épreuve. Toutes sauf une. Elle a persévéré, indifférente aux commentaires de l'assistance, et a finalement atteint le sommet. Tout le monde s'étonnait de constater que l'une d'elles avait eu la force, le courage et la persévérance d'atteindre la ligne d'arrivée, et lorsqu'on a voulu lui poser des questions pour savoir où elle avait trouvé tant d'énergie et de détermination morale et physique, on a découvert qu'elle était sourde, et que sa force résidait dans sa surdité. Elle n'avait pas entendu les commentaires décourageants des autres animaux; et de ce fait, elle avait persisté dans son effort tout au long de l'épreuve et avait finalement réussi...

Très impressionnée par cette histoire, j'ai conclu :

— *C'est bien la preuve qu'il ne faut pas écouter ceux qui nous disent que nous n'arriverons jamais à réaliser nos rêves. Pour ma part, je veux devenir pilote de ligne et personne ne m'en découragera même si mon père me conseille d'être dentiste.*

❀

33

Les gratte-ciel de Toronto

Dès que, le lendemain, le Grand V a repris son altitude de croisière, 350 m environ, nos yeux émerveillés ont pu embrasser le spectacle grandiose des Mille-Îles. Le fleuve s'élargissait vers le Lac Ontario. Des dizaines de fragments d'épaisse forêt verdoyante voulaient barrer la route aux flots tumultueux du Saint-Laurent. Mais le grand fleuve réussissait toujours à s'infiltrer pour franchir les obstacles. Nous gardions, tous trois, la bouche grande ouverte d'étonnement, peu soucieux du danger d'avaler des moustiques. Puis le lac Ontario est arrivé, à perte de vue. Nous volions au-dessus des vagues en suivant le rivage. On pouvait d'ailleurs voir le flot continu des voitures et des camions qui défilaient bruyamment sur l'autoroute côtière, comme le sang dans une artère. Les villages succédaient aux villes pour bientôt arriver à l'immense conurbation de Toronto qui coiffe toute l'extrémité du lac Ontario sur 150km de rivage. Tout était couvert de maisons, de rues, d'asphalte, de béton et d'autoroutes urbaines. L'air devenait lourd, à tel point que Tania a décidé de monter à 600 m d'altitude afin de retrouver un peu d'air pur :

— *Je monte car si nous n'absorbons pas assez d'oxygène, nous serons épuisées avant la fin de notre journée normale de vol*, a-t-elle expliqué.

Perchés sur le bleu du ciel, nous admirions l'agglomération géante de Toronto. Tout à coup, Valérie qui avait un œil d'aigle s'est écriée :

— *Oh regardez là-bas au loin, l'immense édifice en pointe !*

Un geai bleu fort curieux, venu nous examiner de plus près, nous a appris de sa voix éraillée de corde-à-linge, que c'était la Tour du CN. L'une des plus hautes structures du monde. Elle était entourée d'une

foule de gratte-ciel, descendus au centre-ville pour venir admirer l'imposante flèche de béton. Tous ces gratte-ciel, qui ne manquaient pas de considération dans leurs quartiers respectifs, face aux maisons basses et aux immeubles de quatre étages, paraissaient du haut du ciel former un humble troupeau de petits courtisans de taille plus que modeste faisant cercle autour d'un grand seigneur.

— *Mieux vaut être grand chez les petits que petit chez les grands,* ai-je dit.

Le Grand V a obliqué plein sud pour traverser le Lac Ontario qui, à cet endroit précis, est canadien des deux bords ; une bonne quarantaine de kilomètres par-dessus ce lac sillonnés de petits et de gros bateaux aux pavillons multicolores.

— *Où allons-nous donc ?* a demandé Valérie qui avait remarqué le changement de cap.

L'oie Mariette qui tenait ma sœur en croupe a répondu en tournant son bec vers elle :

— *Vers Niagara, Valérie. Le jars Félix a entendu dire qu'il fallait tourner plein sud en arrivant à la Tour du CN. C'est ce que nous faisons.*

❀

34

La légende de la Reine des Embruns

Une heure après, les fameuses chutes sur la Rivière Niagara nous ont fortement impressionnés. Les oies ont voulu descendre tout au fond de la falaise d'où s'abattaient les cataractes d'eau du Lac Erié, et nous avons été tout trempés par les embruns. Nous avons fait une pause au fond du gouffre, sur le toit d'une usine hydroélectrique, à côté d'un canard souchet un peu timide et trempé comme un... comme une oie. Iris de Grosse-Isle le trouvait mignon. Toujours plus entreprenante que les autres, elle s'est approchée pour lui dire que tous ces embruns ressemblaient à s'y méprendre à un voile de mariée. Comprenne qui voudra ! Il a d'abord répondu timidement puis s'est rapidement enhardi :

— Vous ne croyez pas si bien dire ; je vais vous raconter "la légende de la Reine des Embruns".

Les oies et nous-mêmes, toujours friands de légendes, nous nous sommes regroupés autour du canard sauvage qui a commencé par ces mots :

— Tout le monde croit que c'est une légende, mais je sais de bonne source que c'est une légende vraie... Voici bien longtemps vivait dans ces lieux, le long de la rivière Niagara, la tribu indienne Ongiaras. Pour quelque raison inconnue, les Indiens mouraient en grand nombre et les Sages étaient d'avis que la tribu devait apaiser Hinoum, le dieu du Tonnerre, qui vivait avec ses deux fils dans une caverne dissimulée derrière les chutes. Les Indiens se sont mis à envoyer vers la caverne de ce dieu des canots chargés de gibier, de fruits et de fleurs en guise de présents. Mais l'épidémie ne donnait aucun signe d'apaisement. Alors les Indiens ont décidé — comme le faisaient habituellement les Incas du Pérou et les Mayas du Yucatan—

de sacrifier, une fois par an à Hinoum, dieu du Tonnerre, la plus belle jeune fille de la tribu...

— Pourquoi pas le plus beau jeune homme ? me suis-je écriée.

Le canard souchet m'a regardée avec étonnement :

— Caroline, veux-tu dire que ce serait moins criminel de tuer un garçon qu'une fille ?

— Mais non, a expliqué Valérie fort diplomatiquement. *Ils sacrifiaient ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus beau : une belle jeune fille.*

Le commentaire de ma sœur m'a un peu calmée.

— Bon, je continue, a dit le canard souchet. *La plus belle jeune fille était choisie durant une cérémonie religieuse. Une année, Lilaouala, la fille du grand chef Œil-d'Aigle, a été désignée pour cet honneur.*

— Cet honneur ! ! ! a commenté Jacques qui recommençait lui aussi à piler du poivre. *Quel grand et inestimable honneur !*

— Oui, c'est normal, a poursuivi le canard. *Pour défendre la tribu dans les innombrables guerres contre les autres nations indiennes, c'était toujours les garçons qui allaient se faire tuer. C'était bien normal qu'ils prennent une seule fille par année pour sauver la tribu contre une épidémie...*

— Bon, passons ! Continue, canard sauvage ! a coupé Jacques.

— ... Le jour du sacrifice, donc, a repris le volatile*, Lilaouala s'est montrée sur la berge de la rivière bouillonnante, vêtue d'une belle robe en peau de biche toute blanche. Ses cheveux se couronnaient de fleurs de nénuphar, en signe d'indifférence devant la mort. Elle est montée d'un pas léger dans un canot blanc d'écorce de bouleau et s'est élancée vers la mort dans le gouffre des chutes. Mais avant qu'on puisse le retenir, son père, le cœur brisé, a sauté dans le même canot pour la suivre. Lorsque les deux fils du dieu Hi-*

noum ont aperçu la merveilleuse créature, ils se sont précipités sur Lilaouala et l'ont recueillie dans leurs bras.

— *Et le père ?* a demandé Jacques.

— *Le père ? Il a été laissé à son triste sort... Chacun des deux fils voulait épouser la belle jeune fille. Elle a donc accepté de se marier avec celui qui lui révélerait quel mal tuait son peuple. Le plus jeune des frères lui a expliqué qu'un monstrueux serpent d'eau se cachait dans le gouffre creusé sous les chutes. Une fois l'an, tenaillé par la faim, l'animal fabuleux sortait de la rivière, de nuit, entrait secrètement dans le village et empoisonnait l'eau. Ainsi, les nuits suivantes, il pouvait dévorer les morts car ce monstre était un nécrophage endurci. Lilaouala a immédiatement fait savoir à son peuple quelle était la cause de cette mystérieuse épidémie qui chaque année faisait tant d'innocentes victimes. Ainsi, de braves guerriers ont pu tendre une embuscade au serpent monstrueux et le blesser grièvement. Avant de mourir, le serpent géant a mordu un arbre d'un côté de la rivière et enroulé sa queue autour d'un autre érable qui avait poussé dans l'île de la Chèvre au milieu, formant une grande courbe. Et c'est ainsi qu'a été créée la chute canadienne en fer à cheval. Fidèle à sa promesse, Lilaouala a épousé l'un des deux fils du dieu Hinoum, et elle règne depuis ce temps sous le titre de Reine des Embruns.*

❀

35

La Pointe-Pelée

— *Quelle belle légende*, ai-je remarqué. *Mais vous n'auriez pas une anecdote un peu plus récente, canard souchet ?*

— *Oui, il vous suffit de demander, jeune fille,* a répondu le canard de son bec spatulé, en agitant ses ailes orangées. *Puisque vous êtes francophones, j'ai une anecdote pour vous. Le 30 juin 1859, un funambule nommé Jean-François Gravelet, dit Blondin, est devenu la première personne à franchir cette puissante cataracte sur un câble tendu à une hauteur équivalant à 16 étages.*

— *Il devait être fou, cet homme !* s'est exclamé Valérie.

— *Sans doute un peu. Mais ce sont les originaux qui font avancer le monde... Pour ce qui est de Blondin, les curieux, au nombre de 40 000, étaient massés des deux côtés : côtés canadien et américain, pour voir ce Français défier ainsi la mort. Blondin était parti du territoire américain. À mi-parcours, il a pris son élan pour exécuter un saut périlleux à reculons...*

— *Oh ! Ça me donne le vertige simplement en m'imaginant ce saut*, a ajouté Jacques.

— *...Il faisait ainsi le fou au son de La Marseillaise jouée par une fanfare locale. À un moment donné, après avoir hissé une bouteille de vin au bout d'une corde, il s'est servi un verre et l'a savouré. Puis il a terminé sa promenade jusqu'au Canada. Après une réception au Champagne, Blondin a refait le parcours en sens inverse, mais cette fois en portant une chaise. Au milieu du câble qui oscillait dangereusement sous l'effet du vent, il a posé la chaise en équilibre sur deux pieds et s'est assis dessus. Il s'est en-*

suite tenu debout sur la chaise, alors qu'elle reposait sur un seul pied. Les gens applaudissaient et criaient comme des déments, surtout lorsqu'il a atteint les États-Unis. Et puis il a pris goût à la célébrité. Une fois, il a traversé avec les pieds dans des seaux de bois; à une autre occasion, il s'est perché sur des échasses. Il a même fait le trajet les yeux bandés. Un certain jour, il a porté son imprésario terrorisé sur ses épaules.

—*Étonnant,* ai-je dit.

Ce canard était intarissable. Mais la journée avançait, et, notre curiosité assouvie, nous avons demandé à l'oie-guide de reprendre son vol vers l'Ouest; cet Ouest qui nous faisait rêver si fort. Tania de Montmagny a immédiatement pris la direction du sud-ouest en suivant la grosse autoroute de Windsor. Tout à coup, notre oie-guide a abandonné le survol de l'autoroute pour se rapprocher du Lac Érié. Elle avait aperçu une belle forêt qui semblait sortir de l'eau. Le Grand V s'est préparé à atterrir. C'était une presque-île forestière formée de grands pins majestueux, et entourée de plages et de rochers, avec un terrain de camping, des bateaux de plaisance, des canots... un véritable paradis terrestre.

— *Comment s'appelle cette pointe de terre* ? a demandé Jacques à un jeune garçon qui jouait dans le sable, quinze mètres plus bas.

L'adolescent a levé la tête, et sans paraître le moindrement étonné de cette voix qui venait du ciel, a répondu :

— *C'est la Pointe Pelée. Vous pouvez venir. Il n'y a aucun danger pour vous car c'est aussi un sanctuaire d'oiseau.*

C'était un mélange unique de jungle inextricable qui jaillissait des marécages, parfois percée de clairière et de savane. Tout au bord, de belles plages de sable fin construites ou détruites selon la fantaisie

des tempêtes. Cette flore complexe hébergeait des milliers d'espèces animales.

— *Mais pourquoi donc le climat est-il si doux ici ?* a demandé Valérie à un aigle royal.

— *Chère enfant,* a répondu l'oiseau d'un air un peu condescendant, *la Pointe Pelée est la région du Canada la plus méridionale, la plus au sud. Elle se trouve à la latitude de la Californie du nord. C'est le plus petit parc national canadien; mais quelle majesté. C'est ici que je vis et je ne veux habiter nulle part ailleurs car aucun autre lieu n'est digne de moi !*

Partout, des centaines d'espèces de plantes à fleurs ou sans fleurs se faisaient les plus belles possible pour attirer notre admiration. L'arbre prédominant par endroits était le micocoulier du Canada[3]. Ses fruits en lianes se mêlaient à des plantes grimpantes de Virginie, à des lierres géants qui cascadaient des branches. Quelle beauté incomparable ! L'eau des marais laissait percer des joncs, des nénuphars, et même des panaches de houblon, plante mexicaine exilée jusqu'ici.

— *Je savais bien que tout était beau ici,* a répondu Tania de Montmagny en avalant quelques brins d'herbe. *Un papillon Monarque me l'a dit.*

Ce soir-là, nous ne nous sommes pas contentés de fruits, d'œuf ou de poisson cru comme à l'accoutumée. Nous avons trouvé quelques tranches de jambon et un sac de petites guimauves abandonnés par des randonneurs sur une table à pique-nique.

— *Voilà des personnes bien généreuses,* a dit Jacques. *Elles ont pensé à nous.*

❀

[3]Hackberry.

36

Le fantôme du vieux soldat

À la tombée de la nuit, un bon feu pétillait dans la pénombre. Toute la forêt fantastique s'était peu à peu endormie, et nous apprécions le calme et la sérénité de l'obscurité qui nous enveloppait. Nous évoquions nos amis laissés au Québec et à Terre-Neuve, et surtout nos chers parents qui devaient se morfondre d'inquiétude pour notre sécurité. Peu avant minuit, nous nous sommes glissés en dehors du cercle protecteur des oies sauvages pour marcher sur la plage. À peine avons-nous parcouru quelques mètres sur le sable fin, que nous avons remarqué à la lueur de la pleine lune, une ombre qui se tenait assise sur un tronc d'arbre déposé là par une tempête. L'inconnu était curieusement vêtu d'une grosse veste avec des épaulettes d'uniforme militaire.

— *Bonjour Monsieur,* avons-nous murmuré, afin d'amadouer la silhouette. Une ombre est toujours suspecte.

L'homme a levé la tête qu'il tenait plongée entre ses mains. Il a cherché un instant d'où venaient ces salutations avant d'apercevoir enfin les minuscules êtres que nous étions.

— *Bonjour les enfants. Vous êtes bien petits ! Oh je m'excuse...* dit-il d'une voix lugubre.

— *Non, ne vous excusez pas, Monsieur,* a répondu Valérie. *C'est bien normal. Nous sommes en effet très menus. Mais votre remarque ne nous insulte pas, car c'est notre désir. Nous avons choisi d'être différents des autres. Mais vous-même, Monsieur, que faites-vous là, dans l'obscurité, la tête dans les mains. Vous semblez bien triste.*

— *Oh c'est une étrange histoire. Mais si vous insistez, je vais vous la raconter.*

— *Oui Monsieur, contez-nous votre histoire,* ai-

je insisté. *Nous aimons les légendes imaginaires et même invraisemblables, de même que les histoires authentiques. Notre papa nous contait toujours des histoires avant de nous endormir, et nous en gardons un merveilleux souvenir.*

— *De votre papa ?*

— *Non des histoires,* a répondu Jacques sans rire.

— *Hé bien si vous insistez je vais vous la dire. C'est une histoire vraie. En fait, en dépit des apparences, je ne suis pas un être vivant. Je suis un fantôme... le fantôme d'un soldat anglais qui s'est battu en 1763 contre les guerriers du Grand Chef indien Pontiac.*

— *Mais alors, vous voulez dire que vous n'êtes qu'une image, un spectre ?* a dit Jacques en essayant de toucher le gros soulier de cuir de l'homme. À sa grande surprise, ses doigts n'ont palpé que du sable. L'homme était vraiment immatériel.

— *Ça alors !* s'est écrié mon frère.

— *N'ayez pas peur, les enfants. Je ne suis pas dangereux car je n'ai pas de corps. Je ne pourrais vous faire aucun mal, même si j'en avais envie... Je suis trop content de pouvoir parler à des êtres humains. L'histoire qui me vaut d'être ici, tout seul, se passait à la fin de la guerre de Sept Ans. Les Indiens voulaient que les Français reviennent au Canada et ils s'étaient révoltés contre nous... Le lieutenant Cuyler avait reçu l'ordre de ravitailler le fort de Notre-Dame-du-Détroit assiégé par les Indiens insurgés du Chef Pontiac. Cuyler avait quitté Fort-Niagara le 13 mai 1763 avec un convoi de vivres et de munitions. Il avait embarqué à Fort-Schlosser, juste en amont des chutes avec un renfort de 96 soldats et des tonnes de ravitaillement...*

— *Vous vous souvenez de tous les détails ?* ai-je demandé.

— *De tous ! Comme si ce drame était arrivé au-*

jourd`hui même... Notre convoi a suivi la rive Nord du Lac Erié sans voir âme qui vive. Le 28 mai, nous avons accosté ici-même, sur cette plage de la Pointe-Pelée pour passer la nuit... Les embarcations tirées au sec, nous avons préparé le bivouac. Deux soldats se sont éloignés pour ramasser du bois mort. Soudain un Indien a surgi, a saisi l'un des deux soldats par les cheveux et l'a mis hors de combat d'un seul coup de tomahawk. L'autre homme s'est enfui vers nous, pour donner l'alerte par ses cris horrifiés... Les Indiens qui nous attaquaient étaient des Ouyandots. Ils étaient restés plusieurs jours en embuscade pour intercepter les renforts militaires et les bateaux de commerce. Devant cette agression, notre chef Cuyler a immédiatement disposé ses hommes en demi-cercle autour des canots. Une troupe de courageux guerriers nous a aussitôt assaillis en ouvrant sur nous un feu terrible. Notre riposte n'a pas été moins furieuse...

— *Mon Dieu, ça devait être horrible,* ai-je murmuré en tremblant. *Mais continuez, Monsieur. Continuez !*

— *... Alors les Indiens se sont élancés à l'assaut au centre de notre ligne de défense. Et à ce moment-là, j'ai fait une faute terrible... Je n'ose pas vous l'avouer...* dit l'homme en sanglotant. *J'ai trop honte.*

— *Mais si, dites-le-nous. Ça vous soulagera. Ne pleurez pas. Tout le monde peut faire des erreurs. Faute avouée est à moitié pardonnée !*

— *Si seulement !... Hé bien je me suis enfui en criant «Sauve qui peut !»... Et cela a jeté la panique dans nos troupes. À mon cri, tous nos soldats se sont dispersés devant les Indiens... Pris d'une peur soudaine et irréfléchie, ils ont jeté leur fusil, inconsidérément, et se sont précipités vers les embarcations pour les remettre à flot... Par ma faute... Mais les Indiens nous suivaient de près... Cinq barques seulement ont pu s'éloigner de la rive, pleines de soldats terrifiés et désarmés... Cuyler lui-même s'est jeté à l'eau et s'est*

hissé dans une embarcation... Les Indiens ont mis en hâte deux canots à flot pour s'élancer à notre poursuite... Trois de nos bateaux ont été repris sans résistance, car, comme je l'ai dit, nos soldats se trouvaient totalement désarmés puisqu'ils avaient bien imprudemment jeté leurs armes... Deux canots, seulement, dont l'embarcation de Cuyler, ont réussi à prendre la fuite... Ils ont ramé toute la nuit à briser leurs avirons, et, au matin, épuisés, ils ont pu se réfugier sur un îlot... Une quarantaine de soldats, certains blessés, s'étaient massés dans ces deux embarcations... Les autres, une soixantaine, ont été capturés ou tués.

— C'est épouvantable, a gémi Valérie. Combien d'hommes ont perdu la vie ?

— Soixante soldats... à cause de moi.

— Soixante soldats anglais et combien d'Indiens ? ai-je dit.

— Je ne sais pas,... peut-être cinq ou six seulement.

— Pourquoi dites-vous seulement ? a demandé Jacques.

— C'est une bonne question... Peut-être parce qu'ils étaient nos ennemis,...

— Mais ils avaient aussi des enfants, des femmes et des parents pour les pleurer ! a commenté Jacques.

— C'est vrai... mais je n'y avais pas pensé jusqu'à présent, a dit le soldat.

— Quel est le rapport entre cette bataille et votre présence ici, cette nuit ?

— Devant ma lâcheté qui a entraîné la destruction de presque tous mes compagnons, les autres morts m'ont empêché d'entrer au paradis. Je ne pourrai y être admis que lorsque j'aurai passé 100 000 nuits à me morfondre sur cette plage, le lieu même de mon crime...

Nous avons crié ensemble :

— 100 000 nuits ! C'est long, ça. Jusqu'à quand devez-vous patienter ?

— Cela représente près de 275 ans. Il ne me reste qu'une trentaine d'années à errer sur cette terre. Après quoi j'aurai la paix et le repos éternel parce que mes camarades m'auront pardonné.

Il était une heure du matin quand nous avons laissé le pauvre soldat à son triste sort pour aller dormir sous l'aile de nos oie sauvages. Tania de Montmagny, Geneviève et Mariette ont gentiment ouvert une aile pour nous permettre de nous coucher bien au chaud dans leur fin duvet, et de dormir en pensant à cette longue punition... tant d'années encore dans l'obscurité de la nuit sur un tronc d'arbre échoué !

❀

37

La légende de l'Île Pelée

Les oies nous ont réveillés un peu avant le lever du jour, et nous avons dû faire un effort considérable pour ouvrir les yeux et aller nous tremper dans l'eau fraîche du Lac Érié. Le soleil n'était pas encore tout à fait visible, mais on le sentait approcher de l'horizon liquide car les stratus et les masses liquides obscures commençaient à rosir. Tania de Montmagny nous a sifflé ses phrases rituelles :

— *Allez, debout tout le monde ! La fortune sourit à ceux qui savent se lever tôt !*

— *Le soleil va faire bouillir l'eau du lac et on pourra boire un chocolat chaud ou une tasse de café,* a plaisanté Valérie.

Des milliers d'oiseaux de toutes les couleurs chantaient ensemble pour célébrer l'arrivée de l'astre du jour.

— *Un aigle royal, là-bas, ai-je crié... Un faucon pèlerin, ici sur l'arbre...*

Le spectaculaire silence n'était brisé que par le chant des oiseaux, par le souffle discret du vent des lointaines Prairies et par le murmure des vagues. Enfin, en une fraction de seconde, un rayon de soleil a surgi de l'horizon pour inonder la forêt d'un flot de lumière. Les feuilles foncées des arbres se sont soudain mises à bouger, à vivre.

— *Oh ! Regardez les arbres !* a crié Jacques. *Ils changent de couleur ! C'est incroyable !*

Tout à fait émerveillés, nous nous sommes rendu compte que ce que nous prenions pour des feuilles sombres étaient des papillons aux ailes repliées. Ils couvraient tout. En quelques secondes, la forêt s'est embrasée de flamboiements orangés. Des milliers et des milliers de papillons se sont mis ensemble à battre des ailes avec frénésie pour les sécher de la rosée ma-

tinale à la douce chaleur des premiers rayons de soleil; des milliers de papillons Monarque à qui la flamme du soleil venait de transmettre la vie. D'un coup, toute la végétation s'est colorée de tons orangés et s'est mise à palpiter de vitalité. Un castor nous a appris que c'était à la Pointe Pelée que les monarque migrateurs faisaient une ultime escale avant de s'élancer courageusement à travers les eaux dangereuses du Lac Érié.

— *Ils vont au Mexique*, a ajouté le castor. *Ils veulent passer la saison froide dans ce pays chaud; comme les gens riches. Ils ont attendu cette petite brise du Nord qui les aide à franchir le lac sans difficulté. Car le lac est très large; trop large pour leurs ailes fragiles, et ce point est le plus étroit.*

Quel spectacle prodigieux ! Nous avons eu du mal à nous en arracher pour déjeuner en compagnie de quelques canards locaux qui nous ont conseillé de survoler l'îlot voisin qui s'appelait d'ailleurs aussi l'Île Pelée. Dans cet îlot, ont-ils précisé, se trouve un rocher très abrupt nommé le Rocher de Houlda.

— *Selon la légende*, a raconté un vieux canard qui semblait connaître en détail tous les commérages de la région, *Houlda était une belle jeune fille franco-indienne. Elle était tombée éperdument amoureuse d'un jeune aventurier de passage. En dépit de sa promesse de mariage, il a disparu pour ne jamais revenir. Le cœur brisé, Houlda a pris l'habitude de monter sur la falaise rocheuse pour tenter d'apercevoir son amour disparu... et un jour elle est tombée. Certains prétendent que sa chute était volontaire, mais je ne le pense pas. Aujourd'hui, il paraît que si on écoute bien attentivement les vagues du lac Érié qui viennent se briser à ses pieds, on entend les sanglots de Houlda.*

— *Que ce récit est émouvant ! J'espère que ce n'est qu'une légende. Pourquoi y a-t-il tant d'histoires tristes dans un pays aussi merveilleux, s'est écriée Valérie en essuyant du revers de la main quelques diamants qui perlaient de ses yeux.*

38

Le Chemin de Fer Souterrain

Vingt minutes après, notre Grand V a pris son essor pour s'envoler vers des horizons nouveaux. Du haut du ciel, j'ai montré du doigt l'Île Pelée et le Rocher de Houlda. C'était le point le plus méridional du Canada. La troupe d'oies a contourné le sud de la Péninsule ontarienne et s'est résolument engagée dans la Rivière du Détroit. La journée était très chaude et, pour nous baigner et nous rafraîchir, nous avons demandé à Tania de s'arrêter dans une île qui, du ciel, ressemblait à une côtelette. Un cormoran à aigrettes nous en a dévoilé le nom :

— Vous êtes dans l'île à la Pêche ! Qu'allez-vous faire ?

— Nous voulons nous baigner dans l'eau du lac Saint-Clair.

— Malheureux ! Surtout pas, mes amis ! Je vous le déconseille fortement ! Toute la nature ici est si polluée que vous pourriez mourir.

— Toi, cormoran, qui aimes bien jaser sur tout et sur rien, a demandé Valérie*, tu dois connaître quelqu'un qui voudrait bien nous renseigner sur un fait original de cette région ?*

— Pour cela, a répondu le cormoran à aigrettes en agitant son bec jaune*, je ne vous indiquerai que moi-même. Car je suis certainement la personne la plus qualifiée de la contrée pour les racontars avérés, les commérages les plus secrets, et même les médisances les plus mensongères..*

Valérie a eu un petit sourire que le cormoran a pris pour de l'admiration.

— Eh bien ! Qu'avez-vous donc à nous dire sur cette contrée ?

— Parmi tout ce que je sais sur cette région, je

pourrais vous dire que Windsor s'appelait autrefois La-Pointe-des-Pins et que c'était dans cette ville qu'arrivait le "Chemin de Fer souterrain".

— Le quoi ?

— Le Chemin de fer souterrain. C'était le nom de code d'un réseau d'évasion d'esclaves américains.

— Cher cormoran, vous êtes intarissable, a coupé Tania. *Vous êtes vraiment un guide précieux. Et ce petit repos nous a permis de nous délasser les ailes. Les enfants se sont dégourdi les jambes et nous avons tous enrichi notre esprit de vos grandes connaissances. Merci cher cormoran. C'était un vrai plaisir de jaser avec vous et surtout de vous écouter...*

Le cormoran a compris qu'il était temps de partir. Il nous a salués en secouant ses aigrettes et a pris son envol. L'île était abandonnée. Nous avons décidé d'allumer un petit feu pour camper sur place.

— *Faisons un petit tas de bois !* a suggéré Valérie.

Chacun s'est activé à rassembler quelques brindilles de bois mort. Bientôt des flammes ont pétillé dans la nuit paisible. Soudain, les oies ont signalé qu'un canot avait débarqué un homme dans l'île. Un grand faisceau de lumière s'est mis à danser dans la nuit comme une chauve-souris prise de panique. Finalement, la lumière s'est dirigée vers nous. Bientôt l'immense ombre noire de l'homme s'est découpée sur le ciel jaunâtre de l'agglomération de Détroit. Il portait une casquette et tenait à la main gauche sa lampe-matraque très menaçante, et un dangereux pistolet à barillet à la droite. On pouvait l'entendre murmurer des phrases dans lesquelles il y avait des mots tels que : «feu», «flammes», «clochards», « prison», et d'autres expressions que je ne saurais épeler. Nous étions effrayés. C'était vraisemblablement un policier, mais, dans le doute, on n'osait pas prononcer le moindre mot de peur que ce soit un bandit. On ne sait jamais; l'habit ne fait pas le moine. Nigaud et Filou

hantaient toujours notre esprit. Les oies se taisaient. Elles faisaient semblant de dormir. Le faisceau lumineux a balayé plusieurs fois les buissons, les flammes, les alentours, les oies et les arbres... L'homme se demandait sans doute qui avait bien pu allumer ce feu. Après avoir hésité, il a levé très haut son pied droit pour écraser notre petit foyer de sa lourde semelle de cuir. C'est alors que je me suis écriée :

— *Non, Monsieur, s'il vous plaît, ne détruisez pas notre feu de camp !*

De surprise, le puissant individu, perché en équilibre sur un seul pied a fait un tel bond qu'il est tombé lourdement sur le sol. Il s'est relevé en un éclair et a fouillé l'obscurité de son faisceau lumineux en criant :

— *Qui est-ce ? Levez-vous ! Police !*

— *Oh, vous nous avez fait bien peur, Monsieur. On croyait que vous étiez un bandit.*

L'homme a encore sursauté violemment, s'énervant derrière sa lampe-torche :

— *Où êtes-vous ? Levez-vous et mettez les mains en l'air ou je tire !*

— *Non, ne tirez pas, Monsieur le policier. Nous sommes des enfants...*

— *Des enfants ?*

— *Oui, nous sommes des tomtes, des êtres minuscules... Envoyez votre lumière au pied de l'arbre à côté de vous...*

— *Où ?*

— *Oui, par là, plus à gauche,... encore... Là ! Vous me voyez ?...*

Prise dans l'éblouissant faisceau lumineux de sa torche électrique comme un papillon dans un filet, j'agitais la main pour qu'il me remarque. Il m'a enfin distinguée, et après quelques secondes d'étonnement, s'est écrié :

— *Ça alors !... Je ne peux pas le croire !... Si petits !... Si minuscules !... C'est impossible !...*

— Monsieur le policier, arrêtez de dire cela. Vous allez me donner des complexes. Nous sommes des Canadiens moyens et nous voyageons sur le dos de plusieurs oies. Il n'y a rien d'extraordinaire à cela !...

— Rien d'extraordinaire ? Il n'y a rien d'extraordinaire ! ... Incroyable !

Cher lecteur je ne voudrais pas m'attarder trop longtemps sur l'étonnement du pauvre policier. Il lui a fallu vingt bonnes minutes au moins pour retrouver ses esprits. Il n'osait pas alerter ses supérieurs par radio de crainte de leur laisser croire qu'il avait un peu trop arrosé son souper. Il n'a donc rien dit. Alors Jacques et Valérie se sont joints à moi pour expliquer la situation à l'inconnu.

❀

39

Le roi et ses quatre épouses

Finalement, le policier a décidé de nous laisser passer une bonne soirée auprès de notre feu de camp et il a même mangé avec nous. Il nous a dit qu'il avait lui-même trois enfants de notre âge mais beaucoup plus grands, bien entendu. Il est resté au moins jusqu'à minuit car, avant de repartir, il a proposé de nous conter une légende locale. Nous avons accepté avec des cris de joie. Il a ainsi commencé :

— Il était une fois, dans cette région, un roi polygame qui avait quatre épouses. Comme il arrive en pareil cas, il ne les aimait pas toutes de la même façon. Il adorait tant la première qu'il la couvrait de cadeaux, de vêtements les plus coûteux... Mais il savait que s'il mourrait un jour, elle l'oublierait très vite. Sa deuxième épouse, il l'aimait aussi beaucoup; il en était si fier qu'il la montrait à tout le monde. Sa troisième épouse était patiente et aimante pour lui. Chaque fois qu'il voulait se confier à quelqu'un ou recevoir un encouragement pour traverser un moment difficile, il savait qu'il trouverait auprès d'elle une oreille compatissante et même complaisante. Il comprenait qu'elle lui donnait en général des conseils intéressés car elle cherchait à lui plaire pour garder ses faveurs. Mais il l'aimait quand même. Sa dernière épouse, par contre, le laissait parfaitement indifférent. Il ne l'aimait pas et préférait même l'oublier, car, quand il la consultait, elle lui faisait souvent des reproches consternants. Le pire de tout était qu'il savait bien qu'elle avait raison. Il la détestait encore plus pour ce motif et faisait tout son possible pour l'oublier. Il se méfiait beaucoup d'elle car il savait que s'il l'avait écoutée depuis le début, il ne serait jamais devenu roi. Il la gardait tout de même comme épouse, en espérant qu'elle mourrait un jour de sa belle mort.

Quoi qu'il en soit, il arriva ce qui arrive dans la

majorité des cas. Ce n'est pas elle qui est morte la première... mais lui. Tombé très malade, il savait qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre. Mais il est toujours difficile de mourir tout seul. Surtout lorsqu'on est égoïste. Il aurait préféré partir en groupe; il lui semblait que ce serait plus aisé. Il a donc convoqué sa première épouse et lui a dit :

— Je vais mourir, ma belle femme préférée. Voulez-vous mourir avec moi et me suivre dans la tombe ?

Outrée par une telle demande, sa première femme s'est objectée avec véhémence :

— Non mais, Sire. Vous perdez la tête... Évoluez donc ! On n'est plus au temps du "sati", au temps où les Indiens brûlaient les veuves sur le bûcher de leur mari, et encore moins au temps de Sardanapale[4] ***!***

Le roi en a été tout bouleversé quoique Sardanapale lui ait été parfaitement inconnu. Il a alors posé la même question à sa deuxième épouse qui venait lui souhaiter une bonne santé et lui dire qu'elle l'aimait tant :

— Belle chérie, votre époux va mourir. Acceptez-vous de partir avec lui dans l'autre monde ?

— I can't believe it ! a-t-elle répondu, car elle était d'origine anglaise et revenait machinalement à cette langue sous l'effet de l'émotion. Sire, on s'est marié pour le meilleur et pour le rire, et non pas pour mourir.

— On s'est marié pour le meilleur et pour le pire, belle chérie ! a corrigé le roi en pleine dépression.

— Je suis désolée, Sire, mais j'ai mal compris mes engagements. Dans mon esprit, c'était "pour le rire." Vous devez trouver quelqu'un d'autre pour vous

[4]Sardanapale, aussi appelé Assurbanipal, roi d'Assyrie, voulant échapper aux Mèdes qui l'assiégeaient dans Babylone, se fit brûler avec toutes ses femmes et ses nombreux enfants sur un grand bûcher dressé dans son palais. Le peintre Delacroix en fit un tableau, Joncières un opéra et Byron une tragédie.

suivre dans l'Au-delà.

Hors de lui, le roi voulait lui expliquer que "pour le rire" ne voulait rien dire et que ce n'était qu'un faux-fuyant de sa part. Mais la colère lui a tellement fait monter la tension que ses médecins lui ont conseillé d'abandonner le stérile débat, de peur de risquer la crise cardiaque. Le monarque a donc fait venir sa troisième épouse, sûr que celle-là accepterait de le suivre.

— Ma très chère princesse royale, voici venu le moment de me prouver votre amour.

— Vous savez, très cher Sire, que, à moi seule, je vous aime plus que vos trois autres épouses réunies. Chaque fois que vous m'avez demandé quelque chose, j'ai répondu favorablement. Demandez et votre demande est acceptée d'avance.

— J'étais certain que c'était vous qui m'aimiez plus que toute autre. Acceptez-vous de mourir avec moi ?

À son grand bonheur, elle a accepté :

— Sire, je suis parfaitement heureuse de mourir avec vous car vous êtes toute ma vie. J'accepte donc à une seule condition : pour vous éviter une terrible agonie, je veux qu'un soldat vous donne la mort dès maintenant d'un coup de sabre, et me tue immédiatement après vous. Ainsi je serai sûre que vous ne souffrirez pas.

— Ah ? dit le roi surpris.

— Oui, Sire. Pour vous, le sacrifice sera insignifiant, puisque, de toute façon, vous allez mourir dans l'heure qui vient. Pour moi qui ai cinquante ans de moins que vous, c'est un grand sacrifice mais je l'accepte avec plaisir pour votre bonheur.

Le roi a demandé à réfléchir avant de prendre sa décision. La proposition lui paraissait certes généreuse de la part de sa femme, mais il avait du mal à sacrifier quelques minutes de sa propre vie. Il réfléchissait encore quand son chambellan lui a proposé de convoquer

sa quatrième femme.

— *Vous avez raison, chambellan. Je l'avais oubliée, celle-là. Faites la venir. Elle va peut être accepter de mourir sans aucune absurde condition préalable.*

La quatrième épouse est arrivée. Le roi l'a reçue assez froidement car il s'était toujours méfié d'elle. Elle était maigre et couverte de haillons, tellement elle avait été sous-alimentée et ignorée par son royal seigneur.

— *Je suis désolé, ma femme,* lui a-t-il dit. *Je vous ai toujours négligée. Pauvre de vous. Et maintenant je viens vous demander de m'accompagner dans la mort. C'est injuste et si je m'écoutais, je ne vous demanderais rien.*

— *Mais, mon beau Sire. Je suis si heureuse de vous suivre. Pour être franche, je vais même vous poursuivre dans l'Au-delà si vous le désirez... et même si vous ne le désirez pas, d'ailleurs.*

Ce que cet homme ignorait c'est que sa première épouse était son corps. Sa deuxième ses biens, ses richesses et son statut social; sa troisième était ses parents et amis ; quant à sa quatrième épouse, la seule qui allait l'accompagner après sa mort, sa conscience et son âme. Elle le suivrait, même s'il ne la voulait pas, partout où il irait. C'est l'épouse la plus fidèle car elle est là, même si toute notre vie on l'a négligée ou tenté de l'étouffer ou de la détruire.

L'histoire était intéressante, mais nous étions fatigués, et, ce soir-là, nous sommes allés nous coucher dès que le policier a été parti. Alors qu'il s'éloignait dans son canot, nous avons entendu sa radio hurler dans le silence de la nuit :

— *John Acacia, où êtes-vous ? John Acacia, que faites-vous ? John Acacia, répondez tout de suite. Répondez immédiatement...*

❀

40

Le Lac Supérieur

(Durant les quelques jours qui suivirent, les enfants et les oies longèrent le côtes du LacHuron et du Lac Supérieur.)

Vers le milieu de l'après-midi, nous avons survolé un magnifique yacht tout blanc qui, comme nous, naviguait vers l'Ouest. Il y avait à bord un enfant qui jouait autour d'une piscine bleue. J'ai demandé à Tania de Montmagny de descendre à quinze mètres et j'ai crié :

— *Où allez-vous ?*

L'enfant a relevé la tête :

— *Nous allons à Windigo, dans le parc national de l'Isle Royale, au fond du Lac Supérieur !*

— *Est-ce que ton papa travaille là ?*

— *Mon papa travaille ici, dans ce yacht. Il fait travailler les autres. Il gagne beaucoup d'argent et ainsi donne du travail à beaucoup d'autres personnes. En fait, il dirige ses compagnies à partir du yacht.*

— *Tu as une belle vie. Et où vas-tu à l'école ?*

— *Je ne vais pas à l'école. J'ai un professeur ici qui me fait étudier. Et puis j'utilise beaucoup l'internet.*

— *Oh c'est formidable. Tu as beaucoup de chance !*

— *C'est ce que tout le monde me dit, mais moi j'aimerais mieux aller dans une école ordinaire pour avoir des amis, comme les enfants de mon âge. Ici, je n'ai aucun camarade excepté mon chien Nestor.*

— *Et pourquoi tes parents ne te mettent-ils pas dans une école à terre.*

— *Parce qu'ils aiment voyager et ils ne veulent pas être loin de moi. Et puis aussi, ils ont peur que des bandits m'enlèvent pour réclamer une rançon ou pour me tuer.*

— *C'est vrai que riches ou pauvres, tout le*

monde a ses propres difficultés de vie.

Les oies étaient désormais trop loin en avant pour que je puisse être entendue. Aussi avons-nous cessé de parler au pauvre enfant riche qui souffrait de solitude dans sa prison dorée. Le paysage marin continuait de défiler sous nos yeux. Nous ne manquions pas de scruter chaque embarcation, espérant toujours voir un enfant, avec qui on pourrait échanger quelques mots. Nous avons essayé avec quelques adultes, mais en général ils ne répondaient pas. Ils regardaient autour d'eux, vers le ciel avec des gestes d'incrédulité, sans pouvoir croire que ces voix d'enfants venaient des oies blanches.

❀

41

Les naufragés

Tout au long du rivage nord du Lac Supérieur, la courageuse Transcanadienne se frayait un passage difficile entre les bois presque impénétrables de la Forêt Boréale. Elle se perçait avec obstination des tranchées ou même des tunnels dans les rochers les plus coriaces, contournait avec persévérance ceux qui refusaient de se laisser entamer, s'accordait un repos bien gagné dans les plaines cultivées et les vallées prospères, se berçait dans les vagues pétrifiées et les coteaux du Bouclier canadien comme un surfeur sur la houle d'un océan, contournait les lacs trop profonds, franchissait les marécages à gué et sautait à pieds joints les rivières sur un pont de bois ou de métal. Mais elle n'était pas seule, une voie ferrée la suivait fidèlement. Elles s'éloignaient parfois l'une de l'autre comme un vieux couple qui tient à garder son indépendance, mais se rapprochaient ensuite lorsque l'obstacle était franchi et la divergence oubliée.

En observant du haut du ciel cette vaillante route, la plus longue du monde, je pensais aux courageux coureurs de bois qui, dans leurs grands canots de Maistre très lourdement chargés, devaient ramer 16 à 18 heures par jour. Ils devaient suivre au plus près les rives des grands lacs car les tempêtes brusques et violentes n'étaient pas rares dans ces mers intérieures.

Soudain, nous avons remarqué une fumée noire qui venait d'une minuscule embarcation à moteur. À ma demande, Tania est descendue jusqu'à cinq ou six mètres des flots pour examiner de plus près la situation. Un homme et une femme luttaient contre un incendie. Ils remplissaient des seaux d'eau dans le lac et les jetaient sur les flammes mais sans grand résultat.

— *Avez-vous envoyé un message de secours ?* a

crié Jacques.

L'homme terrifié s'est retourné, cherchant d'où pouvait venir la voix, et a lancé une réponse à tout hasard :

— *Non, notre radio ne fonctionne pas et la pile de mon téléphone est déchargée. Nous allons mourir.*

— *Mais qui êtes-vous ?* a poursuivi une voix de femme. *Êtes-vous un ange qui nous parle du ciel ? Pourtant nous ne sommes pas encore morts !*

— *Non, nous sommes des voyageurs sur le dos des oies...*

Les deux étrangers ont fait une grimace qui trahissait leur incrédulité.

— *Je crois qu'on commence à perdre la raison, chérie. Ne nous occupons pas de ces voix. Ce sont des hallucinations !*

En toute hâte, les oies ont fait demi-tour pour retrouver, quelques minutes plus tard, le gros yacht blanc du millionnaire :

— *À quelques kilomètres devant vous un petit bateau est en perdition, il brûle,* ai-je crié à l'enfant. *Peux-tu aller avertir tes parents ? Ils ont besoin d'aide. Nous comptons sur toi.*

L'enfant a disparu dans l'entrepont. Bientôt le vaisseau a légèrement obliqué de sa route pour se diriger vers les naufragés en flammes. Le Grand V est alors retourné au-dessus du petit hors-bord en difficulté pour crier à la dame en pleurs que des secours allaient arriver d'ici peu.

— *Oh, merci, merci beaucoup pour votre aide, mais je crois que c'est trop tard pour mon mari qui semble avoir une crise cardiaque. Il va mourir car il faudrait qu'il soit dans un hôpital dans les 30 minutes... De toute façon notre hors-bord va sombrer en moins de cinq minutes.*

Les oies sont immédiatement reparties dans la direction du yacht sur le point d'atteindre les naufragés. Le père de l'enfant a téléphoné aux villes côtières

de Schreiber et de Nipigon leur demandant d'envoyer un hélicoptère pour transférer le mourant à l'hôpital. Il a donné la position des naufragés. L'hélicoptère est arrivé sur les lieux de l'incendie cinq minutes seulement après le yacht. Et le malade a pu arriver à l'hôpital de Nipigon avant que soient écoulées les trente minutes fatidiques.

❀

42

Blanche-Neige et ses nains de jardin

Le soir commençait à tomber lorsque nous nous sommes posés dans Silver Islet. Tout près de la péninsule du Géant Endormi. À la limite d'un parc, le jardin d'une maison était agrémenté de huit magnifiques personnages de faïence qui représentaient Blanche Neige et les sept nains. Ils étaient splendides, bien décorés de vives couleurs. Ils mesuraient à peu près 80 cm de hauteur. Quant à Blanche Neige, avec ses 160 cm, elle était huit fois plus grande que nous; l'équivalent de 14 mètres par rapport à un homme de taille normale. J'avais l'impression d'être au pied de la Statue de la Liberté. Je suis immédiatement allé chercher mon frère et ma sœur pour leur faire admirer ces belles statues. Une dizaine de minutes après, nous sommes revenus au milieu de tous ces nains de jardin. On essayait de deviner les noms de chaque personnage.

— *Celui-ci est Prof, celui là c'est Joyeux, disait l'un.*

— *Voici Grincheux. Atchoum est là-bas et Simplet ici, disait l'autre.*

Soudain, à la surprise de tous, Dormeur s'est mis à parler :

— *Bonjour les amis, merci de nous rendre visite.*

Nous avions alors l'habitude de surprendre les gens par notre taille, et en fait j'aimais bien lire la surprise sur leur visage lorsqu'ils découvraient que nous étions si petits. Mais je dois avouer que, cette fois, c'était nous-même qui étions surpris. J'ai d'abord fait un saut de côté comme si j'avais été piquée par un frelon, puis j'ai regardé Dormeur avec le même regard stupéfait que s'il avait été un fantôme.

— *Tu es étonnée n'est-ce pas ? Tu pensais que*

vous étiez les seules personnes surprenantes au pays ?

— Oui ! Tout à fait, ai-je répondu. *Je n'aurais jamais cru que des nains de jardin pouvaient être des personnes vivantes.*

— Vous nous appelez "nains" mais vous êtes beaucoup plus petits que nous ! Bien sûr que nous sommes bien vivants. Croyez-moi. Mais nous ne bougeons que la nuit. Moi, j'ai la chance de pouvoir parler le jour. Je suis une exception.

— Tu es un vrai privilégié, un veinard... Vous êtes tous très beaux... Et Blanche Neige est encore plus belle !

— Oui, tu as raison. C'est pourquoi nous sommes tous amoureux d'elle.

— Mon père m'as dit que c'est parce que vous l'aimez, qu'elle peut vous faire laver, peigner, brosser les dents, travailler, nettoyer la maison, faire la lessive, cuisiner,...

— Oui, il a raison, ma chère.... ?

— ...Caroline.

— ... ma chère Caroline. Nous sommes tous de vieux garçons, habitués à en faire à notre tête et ça n'a pas été facile au début... Approche-toi d'elle et tu verras qu'elle est encore plus belle de près.

— Plus belle de près ?

— Oui, place-toi juste en face, tout près d'elle. Tu verras...

— Mais je la vois très bien d'ici.

— Non, non, place-toi près d'elle.

— Vous devez vous ennuyer, toujours immobile dans ce jardin. Même si le site est très beau.

— Ne crois pas cela. Chaque nuit nous allons faire un tour dans le parc national.

Tout à coup, on a entendu : Hooouuuuu ! Hooouuuu ! Hooouuuu !

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je dit toute effrayée.

— C'est un grand-duc.

— Quel genre d'oiseau ?

— C'est un grand hibou, un redoutable rapace nocturne. Il mange tout ce qu'il peut attraper dans ses puissantes serres : canards, oies, buses, souris, même les chats domestiques, les lapins; et aussi les mouffettes.

— Il ne craint pas leur odeur ?

— Non, Caroline ! Tu es en danger. Il peut t'attraper toi aussi. Approche toi de Blanche Neige. Place-toi à ses pieds juste devant elle; elle va te protéger contre le dangereux grand-duc qui vole dans un tel silence que tu ne l'entendras pas approcher et fondre sur toi.

— Et ce grand-duc s'est construit un nid dans cette forêt ?

— Il n'a rien construit du tout. Il a simplement occupé par la force le nid d'une buse à queue rousse.

— Veux-tu suggérer que tout le monde a peur de ces grands ducs ? Personne n'ose les chasser ?

— Non seulement tout le monde en a peur, mais ils sont protégés par la loi sur la chasse. Tout le monde a peur de leurs grandes cornes et de leurs yeux jaunes qui vous fixent jusqu'à ce que vous baissiez le regard.

— Mon père dit souvent que les lois protègent trop les bourreaux et pas assez les victimes.

— C'est un peu excessif mais il y a du vrai. Pour ce qui est des grand-ducs, les corbeaux se regroupent parfois pour faire fuir ceux qui menacent leurs petits. Va te placer devant les pieds de Blanche-Neige. Il va probablement t'attaquer et t'emporter. Tu es si petite, Caroline, qu'il n'aura même pas à te déchiqueter pour t'avaler.

— Brooouuu ! Tu me donnes froid dans le dos. Mais que faites-vous la nuit, quand tout le monde dort ?

— Je vais à mes réunions de l'ADNJ.

— Qu'est-ce que l'ADNJ ?

— L'Association de Défense des Nains de Jar-

dins.

— À quoi sert cette association ?

— Tu es curieuse Caroline. Cette association se bat pour que les jardins ne soient plus décorés avec des nains. On devrait respecter les nains comme tous les êtres humains et ne pas en faire des sujets d'amusement. C'est dépréciatif. Viens devant les pieds de Blanche-Neige...

Devant l'insistance de Dormeur, je suis allée devant les pieds de la grande Blanche Neige, et soudain j'ai entendu un grand cri. C'était Jacques :

— Attention Caroline, la statue tombe sur toi ! Attention !

J'ai sauté sur le côté et Blanche-neige est tombée comme une masse sur un pot de fleurs. La statue s'est brisée en plusieurs morceaux et, devinez qui j'ai vu, au milieu des fragments de faïence !... Devinez !... J'ai vu apparaître, comme un fantôme... ce vaurien de Nigaud le butor. Ce bandit s'était caché dans la statue de Blanche-Neige pour la faire tomber sur moi et me tuer. Cher lecteur ! J'étais complètement abasourdie. Pleine de soupçons, je me suis retournée vers Dormeur qui avait tant insisté pour que j'aille me placer sous la statue de Blanche-Neige et j'ai entendu la statue de Dormeur crier :

— Imbécile ! Idiot de Nigaud ! Tu as manqué ton coup. Je t'avais dit de tomber sur elle et de ne pas la rater. Imbécile ! Je ne peux pas avoir confiance en toi. Attrape-la et égorge-la au lieu de rester par terre. Attrape-la avant que les oies arrivent...

❀

43

Le vagabond philosophe

Mais avant que Nigaud, assommé par la chute, ait pu retrouver ses esprits, Francette qui montait la garde avait donné l'alarme. Les douze oies, becs sifflants et menaçants, sont arrivées à la rescousse comme une escouade de gendarmes au secours de citoyens attaqués par des voleurs. Et les deux méchants oiseaux n'ont eu que le temps de s'envoler. Nous avons vraiment eu la peur de notre vie cette nuit-là, et le sommeil n'a accepté de nous prêter son aile compatissante qu'à trois ou quatre heures du matin.

Heureusement, ce soir-là, nous avons rencontré un vagabond, un sans-logis qui venait à la bonne saison dormir à la belle étoile dans ce parc national. Les rangers le laissaient faire car ils ne voulaient pas ajouter d'inutiles humiliations à la rudesse de la vie du pauvre homme. Il poussait un chariot de magasin d'alimentation rempli de vieux chiffons, de sacs de plastique et de très nombreuses bouteilles vides qu'il recyclait sans trêve. Il a fait un petit feu de camp en prenant bien soin de ne pas mettre la forêt en danger. Nous en avons profité pour lui adresser la parole. Il s'est montré très gentil et nous a invités à partager son maigre repas et à griller des guimauves. Valérie lui a demandé, en pointant son minuscule index vers les bouteilles vides :

— *Est-ce que vous avez bu tout cela, Monsieur ?*

— *Non, pas du tout. En fait, je ne bois pas, car l'alcool me fait mal à l'estomac. Mais je contribue au bien commun en ramassant toutes les bouteilles de soda et de bière que les gens abandonnent inconsidérément dans la Nature. En travaillant du matin jusqu'au soir, je parviens à oublier ma triste situation*

sans être obligé de me réfugier dans l'ivresse et le délire de l'alcool ou de la drogue, comme font certains autres vagabonds inconscients.

— Vous faites œuvre écologique ! Mais le soir, quand vous vous retrouvez seul avec votre solitude, que faites-vous pour vous distraire ?

— J'invente des contes et légendes. La lecture et l'écriture sont de bons moyens d'évasion, même des prisons à haute sécurité. Et puis je me sens utile à mes frères humains. Ça m'évite de me mépriser et de me détruire dans l'alcool.

— Recycler les bouteilles limite aussi le gaspillage, ai-je ajouté.

— Vous avez raison, les enfants, a-t-il répondu. *Tous ceux qui le veulent peuvent être utiles au bien commun. Il suffit de se trouver un créneau, une niche. Et ainsi, quand je mourrai, j'aurai la satisfaction d'avoir fait mon possible...*

— Où dormez-vous ? Avez vous des gens qui vous aiment ?

— Je dors où je peux, n'importe où, et, de ce fait, plus personne ne m'aime. Je vais où me conduisent mes souliers percés. J'avais une belle et gentille famille, moi-aussi, mais je me suis mis à boire et je l'ai détruite... J'ai démoli et même anéanti le bonheur de tous ceux qui m'aimaient... En conséquence, tout le monde m'a abandonné, car, par mon comportement, je porte malheur à tous ceux que j'aime.

— Vous voulez dire que quand vous mourrez, quand vous rendrez votre dernier soupir au bord d'un chemin, personne ne vous prendra la main pour vous réconforter ?

— Non, mais je ne veux pas me soucier de ma mort, parce que quand je serai mort, je n'aurai plus de souci. Et, tant que je suis vivant, je n'ai pas de raison de me soucier de ma mort. La mort n'est triste que pour ceux qui restent; et non pas pour ceux qui meurent.

— Ça me paraît logique. Vous êtes un vrai philosophe.

— Je ne suis pas un philosophe mais cette idée a été dite par un grand philosophe grec nommé Épicure de Samos. Vous savez que les Grecs sont les fondateurs de la philosophie occidentale ?

— Oui, et de la démocratie aussi, a répondu Jacques.

— Tout à fait. Le grand avantage que nous avons c'est que nous ne savons pas QUAND nous mourrons...

❀

44

Le cheval futé

À ce sujet, je voudrais vous raconter une petite histoire qui a eu lieu dans cette région, du moins si j'en crois ceux qui me l'ont dite.

— *Ah oui* ! avons-nous répondu d'une seule voix.

— *Voilà mon histoire... Un fermier avait un cheval de labour. Un de ces gros percherons qui servaient aux nobles chevaliers du Moyen-Âge à se battre inutilement pour démontrer leur bravoure...*

— *Ils auraient bien mieux fait de montrer leur courage en travaillant pour le bien de tous,* a coupé Valérie.

— *Vous avez raison... Ce cheval, donc, qui avait peut-être entendu parler de ces récits de vains tournois devant les dames de la cour, s'estimait, lui, fort heureux de faire un travail utile. Il tirait les lourdes charrettes de bois et la charrue d'acier pour labourer la terre, traînait jusqu'à la rivière les gros troncs d'arbres coupés, arrachait les souches qui s'agrippaient désespérément à la terre de toutes leurs racines, actionnait la poulie pour soulever les lourds fardeaux... En un mot, il était devenu indispensable au fermier. Or un jour, ce grand percheron est tombé dans un puits très profond, très large et totalement asséché. Si le puits avait été plus étroit le cheval aurait peut-être pu grimper en s'appuyant aux deux côtés du mur, mais ce n'était pas le cas. Impossible d'en sortir tout seul ! Le bon cheval qui était intelligent comme tous les percherons, a donc appelé son maître au secours. Se croyant indispensable à cet homme, il pensait que ce dernier ferait l'impossible pour le sauver. Mais le maître s'est vite rendu compte de l'insurmontable difficulté pour sortir l'animal du puits. Il a pensé que, tout bien pesé, son animal commençait à être vieux et que c'était une bonne occasion*

d'en acheter un plus jeune. Il a donc décidé de s'en débarrasser en l'enterrant dans le puits. Il a immédiatement commencé à jeter sur la tête et le dos du pauvre animal, de la terre et des cailloux...

— *Oh l'ignoble méchant ! L'ingrat sans cœur !* s'est écriée Valérie choquée.

— *...Au bout de quelques heures,* à continué le vagabond sans relever le commentaire*, le maître a regardé dans le puits et ce qu'il a vu l'a étonné. Au lieu de se coucher au fond et d'accepter de se laisser mourir, le courageux cheval secouait la tête et le dos chaque fois qu'il recevait une pelletée de cailloux. Ça lui faisait mal mais tant pis, c'était mieux que le désespoir de la mort. Le cheval ne voulait pas accepter la fatalité de son triste destin et lorsque la terre tombait sur ses pieds, il montait plus haut et, de ce fait, il a fini par se retrouver au niveau du bord du puits. Il est alors sorti du trou et au lieu de se laisser aller à la haine envers son propriétaire, il s'est dit : «Si je déteste mon maître égoïste et si je refuse de travailler pour lui, il va me vendre et je tomberai peut être avec un maître plus méchant encore qui va m'envoyer à une boucherie chevaline – en ces temps-là on mangeait la viande de cheval– . Ce qui m'a blessé le plus c'est que je m'attendais à ce que mon maître soit généreux et reconnaissant envers moi parce que je lui avais rendu service. J'ai intérêt à oublier son égoïsme et ma rancune, à continuer de donner sans attendre de retour et à faire mon possible. Ainsi je ne serai jamais déçu de l'ingratitude de mon maître.*

— *Quel courageux et intelligent cheval !* a simplement dit Jacques.

— *Tu as raison,* a continué le vieil homme. *Ce percheron a survécu seulement parce qu'il ne s'est pas abandonné au découragement, à la haine et à la rancune.*

— *C'est comme cela que je ferai dans ma vie,* ai-je commenté.

45

La légende du Cheval blanc de la Rivière Rouge

(Le lendemain soir, les oies survolaient une petite rivière qui se dirigeait vers Winnipeg. En fin d'après-midi, en arrivant au-dessus de Saint-Boniface, Tania décida de se poser.)

Peu avant d'arriver à Saint-Boniface, les oies se sont laissé glisser d'une couche d'air à l'autre, jusqu'à un petit rectangle vert, un champ si minuscule que, de loin, on avait l'impression qu'on n'arriverait jamais à y tenir toutes ensemble. Les rives de la Seine qui serpentait gentiment dans la campagne, se couvraient de buissons de symphorine, de noisetiers et d'érables. Nos oies ont atterri tout près d'un groupe d'élèves assis dans l'herbe autour de leur professeur, tout près d'un chèvrefeuille dont les fleurs blanches embaumaient comme dans une parfumerie. L'enseignant a cessé de parler et les écoliers ont observé les oies en silence et avec grand intérêt. Puis, l'un des jeunes s'est écrié tout joyeux :

— *Oh ! Monsieur, regardez les gnomes qui viennent d'arriver.*

— *Ce n'est pas une très bonne idée, Justin, de désigner les gens par une caractéristique physique. Ces enfants n'aiment certainement pas qu'on fasse allusion à leur taille.*

— *Vous avez raison, Monsieur, de faire ce reproche*, ai-je répondu. *Mais je suis sûre qu'il ne l'a pas fait intentionnellement pour nous humilier. Pour notre part, notre défaut physique n'est pas une épreuve douloureuse parce qu'elle n'est pas permanente. Nous avons volontairement choisi d'être petits durant cinq semaines pour pouvoir réaliser ce voyage fantastique à travers notre pays.*

Les élèves étaient sidérés d'entendre ces commentaires sensés sortir d'une aussi petite personne. À leur demande, Jacques a pris alors la parole pour résumer succinctement notre voyage. Puis le professeur a voulu nous présenter son terroir, sa région. Il nous a

dit que nous étions précisément sur la terre de Louis Riel et des Métis de l'Ouest qui avaient fondé le Manitoba et la Saskatchewan.

Nous sommes restés en compagnie de ces enfants qui avaient planté leurs tentes sur les berges. Le soir, sous le feuillage luxuriant qui formait par endroits une canopée, une voûte végétale, le professeur a eu la gentillesse de nous raconter une légende sioux de la région.

— À une dizaine de kilomètres d'ici s'étend la Plaine du Cheval Blanc. Au beau milieu de cette plaine, se dresse le village de Saint-François-Xavier. Il y a très longtemps, au temps des bisons, deux peuples indiens se disputaient cette région : les Sioux du sud et les Cris du nord. Les Sioux, qui étaient beaucoup plus farouches et terrifiants, poussaient petit à petits les Cris vers le nord et ont finalement occupé toute cette région jusqu'à Sioux Lookout, au nord du Lac Supérieur. Et il a fallu attendre la formation d'un nouveau peuple, les Métis de la Rivière Rouge, qui étaient les enfants des femmes cris et des coureurs de bois canadiens-français, pour repousser les Sioux vers le sud. Ainsi les Cris ont pu regagner leurs territoires de chasse. Mais au moment de cette histoire, le peuple Métis n'existait pas encore. La région de la Rivière Rouge était peuplée d'Assiniboines...

— Votre introduction est un peu trop détaillée ! ai-je dit. *On voit que vous êtes professeur !*

— Oui ! J`y viens !... Le chef de cette tribu Assiniboine avait une fille d'une beauté irrésistible. On aurait dit que la lune et le soleil s'étaient unis pour lui donner ce charme envoûtant. De ce fait, il ne se passait pas un jour sans que de nombreux prétendants, ployant sous les riches cadeaux qu'ils apportaient, se présentent sous le tipi du chef pour lui demander la main de sa délicieuse et ensorcelante fille. Le grand chef voulait utiliser le mariage de sa fille pour créer des alliances entre les tribus de façon à renforcer la

paix, et il attendait que le bon prétendant se présente.

— J'aimerais moi aussi devenir belle comme cette princesse, a murmuré Valérie.

— Je suis sûr que tu le seras, a répondu l'enseignant avec un sourire... *Donc, un jour se présentent deux bons partis : un chef Sioux du Dakota et un Cri du Lac Winnipegosis. Le Sioux avait d'abord sa faveur car il apportait un puissant traité d'alliance qui le mettrait à l'abri des Cris du Nord et même des tribus européennes qui commençaient à déferler à travers toute l'Amérique. Mais lorsque le prétendant Cri s'est présenté devant le tipi, la détermination du chef Assiniboine a commencé à s'effriter en voyant le cadeau que lui apportait l'homme : il tenait par la bride un magnifique étalon blanc, un de ces Diables Blancs mexicains si ardents et si bouillonnants qu'ils courent plus vite qu'une licorne, si impétueux qu'ils peuvent dépasser les bisons les plus rapides, les cavaliers les plus flamboyants, déséquilibrer s'ils le veulent d'un seul coup de rein les chevaucheurs les plus agiles.*

Le chef indien s'est alors levé pour prendre la bride du mustang en disant au chef Cri :

— Voilà un argument irrésistible ! Jeune homme, je te donne ma fille comme épouse. Prends-là tout de suite. Ce pur-sang est beau comme Pégase,

—Qui est Pégase ? demandai-je. *Je pensais que c'était une constellation.*

—Oui c'est une constellation. C'est celle-ci, à côté d'Andromède... a-t-il dit en pointant son doigt vers le ciel étoilé. Car la nuit était tombée entre temps... *Mais c'était aussi un cheval qui portait les éclairs et qui était très beau.*

— Moi, je trouve que ce chef donnait un peu trop facilement sa fille... pour un simple cheval,... si beau soit-il... Il abusait un peu.

—Oui, tu as raison, mais ce n'est sans doute qu'une légende. Je continue donc : Devant le cheval irrésistible, la résolution du chef a fondu comme du

beurre dans la poêle, et il a renoncé à son alliance avec les Sioux pour s'allier aux Cris. Mais l'Homme-Médecine, le sorcier Assiniboine, ne l'entendait pas de cette oreille :

—Comme si ce n'était pas assez de faire la paix avec nos ennemis Cris, maintenant tu veux pousser le sacrilège jusqu'à mêler notre sang au leur.

On voit que les préjugés ne sont pas l'apanage d`une seule race. Pour éviter toute opposition de la part du rival Sioux, la date de la cérémonie avait été fixée durant une expédition guerrière de leur tribu, mais l'Homme-Médecine fit secrètement avertir le prétendant Sioux.

Le jour de la cérémonie, le chef Cri est donc arrivé du lac Winnipegosis sur sa grande jument grise. Il avait revêtu sa magnifique coiffe de plumes et tenait par la bride l'alezan blanc qui se cabrait et hennissait à faire bondir le cœur du chef Assiniboine.

Mais soudain a surgi un guetteur pour annoncer qu'il avait aperçu à l'horizon une troupe de Sioux qui arrivaient au triple galop de leurs chevaux, dans un nuage de poussière.

— Mais, Monsieur, comment a-t-il pu voir les cavaliers dans la poussière ? a demandé Jacques.

— Bon, Jacques, je t'accorde que j'ai fait une petite erreur de mise en scène. Tu es un bon observateur. Je continue donc... Les Sioux avides de vengeance arrivaient donc à bride abattue. Et le chef Assiniboine ordonna à son gendre de fuir immédiatement pour protéger sa femme car les Sioux allaient certainement l'enlever ou la tuer. Emmenez-la ! C'est sa seule chance ! Vite !

Le Cri se sentait déshonoré de devoir fuir devant un ennemi, même si c'était par amour pour celle qu'il aimait passionnément. Jamais il n'avait fui avant ce jour. Il s'éloigna en toute hâte sur sa jument grise, précédé du destrier blanc monté par la belle princesse tout de blanc vêtue. Elle aurait pu devancer les Sioux

et les distancer sans danger d'être rattrapée, mais elle devait attendre son mari sur sa rosse grise qui fatiguait déjà.

— *Viens, arrêtons-nous dans ce bosquet,* a dit la princesse pour permettre au cheval de son mari de reprendre son souffle.

C'était tout près du village actuel de Saint-François-Xavier. Le chef Cri ne voulait pas faire de pause mais il a bien été obligé de la suivre, car elle refusait de poursuivre sa route, sachant que son mari allait être rattrapé dans les minutes qui suivaient. Quelques minutes après, les Sioux arrivaient et leurs flèches ont tué les amoureux. La jument grise a été capturée, mais le coursier blanc s'est enfui et personne n'a jamais pu s'en emparer. Certains ont même prétendu que l'âme de la princesse est passée dans le corps du palefroi, qui continue de courir comme le vent dans la grande plaine, appelée désormais la Plaine du Cheval Blanc.

Le professeur a cessé de parler et on a entendu un ouaouaron se lamenter dans la nuit.

— *Quelle histoire angoissante !* a murmuré Jacques d'un air rêveur.

Minuit s'est soudain mis à sonner à la montre du professeur qui sans perdre de temps a envoyé tout le monde dormir dans les tentes.

❀

46

Le pou qui se sous-estimait

La nuit n'avait pas encore décidé d'aller se reposer derrière l'horizon pour céder la place à la lumière, quand j'ai été partiellement éveillée par un chatouillement à l'intérieur de mon oreille. Machinalement, mon doigt s'est dirigé vers le pavillon pour enlever la poussière ou la fourmi qui s'y était logée. J'allais écraser ce chatouillement sous mon index, lorsque j'ai entendu un cri qui m'a réveillée totalement :

— *Non ! Non ! S'il te plaît, ne me tue pas. Tu vas m'écraser sans même t'en rendre compte.*

La voix paraissait immense et j'ai ouvert les yeux et écarté l'aile de Tania pour voir si les autres se réveillaient. Tout le monde continuait de dormir paisiblement. C'est alors que j'ai compris que si j'entendais si clairement cette voix mystérieuse, c'est que l'intrus se cachait dans mon oreille. J'ai mis ma main contre ma joue pour qu'elle apporte ma voix jusqu'au pavillon de mon oreille et j'ai dit :

— *Qui es-tu donc ? Que fais-tu dans mon oreille de si bon matin ? Tu me réveilles alors que je me suis couchée à minuit, beaucoup trop tard pour moi qui ne suis qu'une gamine.*

— *Bonjour, chère Caroline, je sais que vous vous êtes tous endormis très tard. J'étais avec vous. Vous en profitez car vos parents ne sont pas là, et les oies, manifestement, n'ont ni le jugement ni l'autorité nécessaires pour vous envoyer dormir plus tôt.*

J'étais stupéfaite d'entendre ces reproches contre nous, certes bien mérités mais très déplaisants, et surtout les critiques contre nos amies les oies sauvages. J'allais répliquer vertement avec impatience et même un peu d'irritation, lorsque j'ai entendu la voix qui reprenait :

— J'hésite à te dire qui je suis, Caroline. Je sais que tu vas sans doute réagir avec frénésie et intolérance. Mais en tout cas, merci d'écouter mon histoire jusqu'au bout et de t'intéresser à moi. Personne ne s'intéresse à un être misérable comme moi. Et pourtant je suis honnête, gentil, compréhensif; je réfléchis beaucoup... Je sais même lire, parce que je vais à l'école; c'est assez exceptionnel dans mon cas. Je suis.... Je pense que tôt ou tard il faudra que je te le dise... Je suis... Non ! S'il te plaît, ne me fais pas partir. Ne me chasse pas du creux de ton oreille. Je voudrais te parler plus longtemps... Je suis... un pou !...

— Un quoi ? ai-je dit.

— Un pou, p-o-u... Non, écoute-moi encore. Ne te laisse pas aller à une crise de panique ! S'il te plaît, oublie tes préjugés et accepte de m'écouter. Tu sais, chère amie, on me méprise parce qu'on me connaît mal. C'est vrai que je suis petit et laid. Mais des millions d'humains, petits et laids, souffrent des mêmes préjugés. On me traite de "parasite" parce que, pour me nourrir, je suce le sang des pauvres gens. Mais dans votre société, des milliers d'humains vivent aussi en parasites du travail des autres. Ce sont généralement des gens qui s'enrichissent très vite, et tout le monde les respecte beaucoup. Alors, pourquoi nous mépriser, nous, les poux ? C'est injuste ! Même la SPCA refuse de nous protéger ! C'est comme si les Nations Unies ou Greenpeace ou la Croix Rouge Internationale refusaient d'aider une nation du monde. C'est inimaginable, n'est-ce pas ?

— Je l'admets, oui ! ai-je répondu, obligée de constater la logique irréfutable de ce raisonnement sédiculaire.

— ...Je suis un pou ordinaire. Et, comme des milliers de poux, j'ai appris à développer mon intelligence pour survivre. C'est une question de vie ou de mort pour nous. La sélection naturelle est dure et impitoyable. Seuls les plus intelligents survivent aux

mille dangers de chaque jour. Ma mère m'a appris à attendre la nuit pour déjeuner sans danger; lorsque mon "porteur" est en train de dormir. Oh oui ! Je dois te dire que nous appelons "porteur" l'humain qui nous sert de moyen de transport, de logement et de nourriture...

— Donc, en ce moment, je suis “ton porteur” ou plutôt “ta porteuse” ?

— C’est bien ça, Caroline, et je t’en remercie du fond du cœur.

— ...et du fond de mon oreille...

— Oui, aussi...J’aime ton sens de l’humour... Ainsi, quand notre "porteur" est endormi, il ne se défend pas contre nos piqûres, et nous pouvons déjeuner en paix. Sinon on est continuellement dérangé pendant nos repas comme vous par le téléphone, et je souffre de violentes crampes d'estomac qui me rendent la vie désagréable... C'est ainsi. Il faut accepter ce qu'on ne peut changer. Je n'ai pas demandé à être un affreux pou. Mais je le suis. J'ai eu du mal à l'accepter quand j'étais enfant. Savoir qu'on est un paria dans ce monde n'a jamais été plaisant pour personne. Ne pouvant changer mon extérieur, j’ai changé mon intérieur. C’est ce que font tous les gens laids. Ils cherchent à donner l’impression que leurs qualités morales ou intellectuelles compensent largement leur laideur. En ce qui me concerne, j’essaie vraiment d’être parfait, tout en sachant que c’est un idéal inaccessible. Petit à petit, je me suis donc forgé une philosophie. Je m'accepte maintenant tel que je suis extérieurement, et je me sens très bien dans ma peau. À un point tel que je me demande parfois pourquoi nos "porteurs" sont si horrifiés quand ils nous voient. J'ai remarqué d'ailleurs que les porteurs pauvres me tolèrent généralement mieux que les riches. Le seul problème c’est que chez les pauvres on est plus nombreux et je dois me battre pour mon territoire. C'est pourquoi je préfère les riches. Non, je ne suis pas snob, mais on est plus

tranquille. Il y a certaines règles à respecter : ne jamais être vu. Sinon c'est la mort assurée. Ils te recherchent avec un acharnement impitoyable jusqu'à ta destruction totale. Aussi notre prudence doit-elle être très grande...

— Je veux bien te croire !

— ...Donc, Caroline, vers la fin de mon adolescence, mon père a décidé de me faire instruire un peu. Chaque jour, j'allais à l'école dans les cheveux de Jonathan, mon ancien porteur et ami, en faisant bien attention de ne pas me faire remarquer. Au commencement, tout cela me paraissait bien incompréhensible; mais petit à petit, une lettre après l'autre, j'ai appris à lire, à compter, et mon esprit s'est ouvert aux grands problèmes du monde. Pendant les cours d'écriture et de composition, j'en profitais pour changer de classe. Il est bien évident que je ne peux pas écrire, et que je ne pourrai jamais; il faut savoir limiter ses ambitions à ses possibilités. J'allais donc dans la tête d'une fille d'un niveau supérieur pour apprendre davantage. J'aime bien les chevelures de filles. Cela me donne plus de place pour faire un peu d'exercice sans être repéré et pourchassé. Et vous ne pouvez pas vous imaginer combien je déteste la mode des cheveux trop courts...

— C'est compréhensible !

— Je ne te le fais pas dire, Caro... Tu permets que je t'appelle Caro ?

— C'est mon surnom préféré. Mon père m'appelait aussi Pépète, mais j'avoue que...

— Oui, je comprends cela. Tu as dû t'insurger contre un tel surnom ?

— Absolument. Je lui ai dit un jour : «Papa, je m'appelle Caroline. Merci.» Il a compris.

— Tu as bien fait. Il faut dire poliment mais fermement ce qu'on pense; sinon, on n'a pas le droit de se plaindre des autres... J'en reviens à moi-même... Au fait, j'espère que je ne te dérange pas trop. Tu dois

me trouver très égocentrique de parler tout le temps de moi-même ?

— Non, pas du tout. Je trouve au contraire très insolite et très intéressant d'écouter un pou me raconter sa vie. Je suis sûre que certains journaux londoniens paieraient des fortunes pour en avoir la primeur exclusive. Continue, continue, je t'en prie !

— Merci, Caro de m'encourager... Avec l'instruction, donc, mon esprit s'est ouvert et je me suis intéressé aux élèves de la classe. Il m'est arrivé de faire des excursions chez les autres enfants. Je m'installais simplement dans leurs cheveux et j'allais passer la nuit dans leur famille. Le lendemain, de retour à l'école, je revenais dans la tête de Jonathan. Le soir suivant, à la maison, je partageais mes expériences avec mon frère et ma sœur, Zig et Zag. J'aimais beaucoup ces sorties. Et je voyais beaucoup de choses. J'ai remarqué que les plus mauvais élèves ont en général des parents qui se disputent continuellement, comme par plaisir, sans penser au bonheur de leurs enfants, ou pas de parents du tout. Et ça, c'est aussi vrai chez les riches que chez les pauvres.

— J'apprécie ton objectivité, mon cher.... Heu ?

— Zoug, un nom bizarre, n'est ce pas ? Oui, je suis né à Zoug, en Suisse. En tout cas, si je te raconte mon histoire, Caroline, ce n'est pas pour critiquer les gens qui me gâtent tant. C'est plutôt pour te montrer que, même si j'ai un petit côté... parasite —comme tout le monde— il m'arrive aussi quelquefois d'être utile à la société...

— Ah tiens !

— Oui, un lundi soir de décembre, alors que les rues de Winnipeg commencent à se décorer de lumières multicolores, Jonathan dort tranquillement dans sa chambre. Je profite de son sommeil pour déjeuner sans le déranger. Comme d'habitude, je le pique à l'oreille parce que je sais qu'il ne sent rien à cet endroit. Je ne mange que la nuit et j'apprécie

beaucoup ce petit-déjeuner. Je dévore littéralement jusqu'à me sentir incapable de sauter. Or, ce soir-là, au commencement de mon déjeuner, j'entends le chat de la maison miauler de façon bizarre. J'écoute attentivement et je comprends qu'un événement extraordinaire est en train de se produire de l'autre côté de la porte. Je saute donc sur le tapis, passe sous la porte et je vois des flammes qui sortent de la bouche de chauffage dans le mur du couloir. Le feu ! La maison brûle comme un bûcher et tous les humains dorment tranquillement de leur dernier sommeil. Que faire ? Je crie aussi fort que me le permettent mes cordes vocales et mes poumons, mais tu comprends que personne ne m'entend. Je reviens dans la chambre, saute sur le lit puis sur le nez de Jonathan inconscient du danger mortel. Comment le réveiller ? Je dois trouver un point sensible à piquer... La lèvre ! Ma mère m'a toujours recommandé de ne jamais piquer les lèvres. Trop sensibles ! Je pique la lèvre. Aucune réaction. Mon porteur ne bouge pas. Je le pique alors avec acharnement sans m'arrêter, des dizaines et des dizaines de fois. Tout à coup je reçois une grande gifle qui m'envoie rouler sur le tapis de la chambre. Voilà comment on est récompensé de rendre service à ceux qu'on aime ! Heureusement, sa gifle l'a réveillé et Jonathan se précipite dehors en criant : «Au feu ! Au feu !»

— Oh, ne crie pas si fort, Zoug, tu me perces le tympan !

— Excuse-moi, chère Caro, je ne voulais pas t'indisposer... Donc, dès que Jonathan sort, je le suis en sautant aussi haut que je peux, et, bientôt, toute la famille de Jonathan — et même la mienne— est dehors; sauvée ! Oh ! là là ! Quelle peur ! Mais je pense que maintenant, je ne me considère plus comme un parasite. J'ai sauvé la vie de toute une famille; je suis donc un sauveur. Ils ne le savent pas, mais moi, je le sais. C'est ça l'important. C'est pour cela que maintenant je me sens bien dans ma peau, dans celle de

Jonathan, et... dans ton oreille.

— Tu veux dire que tu veux voyager à travers le Canada, maintenant ?

— Oui, parce que tout le monde dit que les voyages forment la jeunesse.

— Oui, c'est vrai, mais j'aimerais mieux que tu prennes un moyen de transport un peu plus conventionnel.

❀

47

Le grand bal des serpents

Quelques minutes plus tard, le professeur a sonné le réveil. Mais il a presque fallu qu'il se mette en colère pour faire lever tout le monde. Et puis, le moment inévitable du départ et de la séparation est arrivé, et, longtemps, nous avons pu apercevoir les mains de tous ces enfants qui s'agitaient pour nous souhaiter bon voyage.

Nous avons survolé Winnipeg en suivant la Seine, l'embouchure de l'Assiniboine, puis, vers le Nord en suivant la rivière Rouge qui va se jeter dans le grand lac Winnipeg. Un élève nous avait conseillé, la veille au soir, d'aller visiter le village de Narcisse, à 80km plus au nord, pour y voir une curiosité locale, le Bal des Serpents. C'est pourquoi Tania de Montmagny a continué plein nord. Le sol était si plat, les routes si droites, si rectilignes, que cela nous donnait presque envie de sommeiller; aussi j'ai crié à ma sœur et à mon frère :

— Attention de ne pas vous endormir ! Vous risquez de perdre l'équilibre et de tomber.

À perte de vue, la prairie était jaune. Du blé, encore du blé et toujours du blé. Très peu d'arbres. Les routes formaient de grands carrés et se croisaient à angles droits. De grands silos étaient les seuls véritables édifices qui ressortaient du paysage.

La région de Narcisse donnait véritablement le spectacle le plus curieux au monde. Une chouette lapone aux petits yeux jaune-vert fort inquiétants, s'est approchée pour nous faire l'honneur de la province qu'elle représentait. Elle nous a appris que ce Bal de Serpents se produit deux fois par an. Des dizaines de milliers de couleuvres rayées à flancs rouges émergent de leur hibernation souterraine et se lancent dans un grand bal de mariage. Les mâles sortent les premiers en masse et les femelles arrivent ensuite, une à une.

Elles sont alors assaillies par des centaines de mâles qui dansent autour d'elles; chacun espère être choisi comme époux, chacun veut être l'heureux élu.

— *On dirait du spaghetti de serpents,* a murmuré Valérie. *Et puis, comment ces femelles choisissent-elles leur mari ?*

— *Hé bien, finalement, c'est très mystérieux; la femelle se décide à choisir comme époux l'un des mâles parmi la centaine qui l'entoure, et alors, dès qu'elle a fait son choix, les autres s'écartent discrètement...*

— *Peut-être ... pour respecter leur intimité,* a complété Jacques.

— *Quelquefois,* a continué la chouette lapone en clignant de ses grands yeux jaune-vert et en agitant ses petites oreilles foncées*, certains mâles qui veulent se sentir populaires ou qui n'ont pas eu la chance d'être choisis par une femelle, se mettent eux-mêmes à émettre une odeur de femelle, et ils sont aussitôt entourés par une foule de mâles qui leur font une cour assidue.*

— *Mystérieux !* a murmuré Valérie, toujours curieuse, en soulevant les sourcils.

❀

48

Batoche

Il fallait repartir. Nous sommes montés dans le ciel où il faisait deux degrés de moins qu'au niveau du sol. En passant au-dessus d'une petite ville, des flons-flons de musique ont effleuré nos oreilles. Une foule de personnes s'était groupée sur la place publique devant une église. Quelques stands offraient des jeux, des sucreries et de la nourriture. À ma demande, Tania est descendue plus bas. Je voulais voir les gens se réjouir. Des enfants tenaient des ballons rouges, verts, jaunes et bleus... au bout de longues ficelles. C'était comme des fleurs multicolores dans un jardin d'enfants. Soudain, les cris stridents d'une fillette ont dominé le murmure de la foule et la musique. Une gamine hurlait en tendant les bras vers son ballon qui montait dans le ciel.

— *Elle a lâché son ballon, la pauvre petite. Elle semble si malheureuse.*

Jacques a demandé à Geneviève de Cap-St-Ignace de s'élancer vers le ciel à la poursuite du ballon rouge qui montait rapidement. Il a pu se saisir de la ficelle et Geneviève a plongé vers la foule d'où se faisaient entendre des «*Oh !* » et des «*Ah !*» de surprise. Lorsque l'oie a touché l'herbe de la prairie, Jacques a sauté à terre et s'est approché de l'enfant qui avait cessé de pleurer. Tout autour la foule restait totalement silencieuse en examinant cet extraterrestre qui s'approchait, le ballon à la main.

— *Tiens ! Voilà ton ballon petite fille. Ne pleure plus.*

L'enfant a pris le bout de la ficelle sans aucune surprise, et pour remercier Jacques, lui a donné une fleur mauve pale qu'elle tenait à l'autre main, un cro-

cus de la Prairie[5].

— *Merci, prends cette belle fleur parce que tu es gentil,* a dit la fillette.

Les joues empourprées, Jacques a alors sauté sur le dos de son oie sauvage qui s'est envolée rapidement avant que la foule ne retrouve ses esprits. Un peu plus loin, une pancarte souhaitait la bienvenue dans la Province de Saskatchewan. Et peu après, les oies se sont posées dans un bosquet non loin d'une ville nommée Esterhazy, du nom d'un noble hongrois. Après avoir dîné de quelques baies sauvages, nous nous sommes endormis sous la garde vigilante d'Iris.

Dès que les épis frémissants des champs de blé ont commencé à caresser le premier rayon de soleil jailli de l'horizon, un tétras à queue fine a célébré l'événement par son chant tout joyeux, en agitant sa queue pointue comme une voile de spinnaker de course. J'aurais bien aimé dormir un peu plus longtemps, mais Tania de Montmagny a encore crié :

— *Debout tout le monde, la fortune sourit...*

Il y a des jours où elle me porte vraiment sur les nerfs. Et pour m'aider à sortir de ma douce torpeur, elle a ouvert les ailes et je suis brutalement tombée dans un bouquet de lis des Prairies. L'image peut paraître belle; mais le sol était très dur :

— *Aïe ! Ouille ! Tu es donc bien brutale, Tania.*

— *De l'énergie Caroline !* a-t-elle trouvé à dire. *De l'énergie ! C'est l'heure !*

Me reprocher de manquer d'énergie, à moi ! c'était bien le comble. Moi qui en ai à revendre. Mais je savais que Tania s'était levée du mauvais pied et je n'ai pas insisté. Une feuille de journal était prise dans une haie. Après avoir pesté contre la pollution de la nature, nous nous sommes rendu compte que, par un hasard extraordinaire, c'était la première page du Minnedosa Tribune qui affichait l'événement du ballon sur

[5] Le Crocus de la Prairie, en latin *Anemone patens*, est l'emblème floral du Manitoba.

cinq colonnes à la une.

Ce jour-là, il faisait très chaud. On étouffait vraiment. La chaleur devenait de plus en plus suffocante. La Prairie se drapait encore de blé d'or. Pour fuir cette sécheresse et cette chaleur, j'ai demandé à Tania, notre oie-guide, de monter un peu plus haut en altitude où nous avons retrouvé quelque fraîcheur.

— Tania de Montmagny, nous devrions nous arrêter dans cette région. Nous sommes arrivés dans le lotissement Saint-Laurent créé par les Métis francophones de l'Ouest.

Les oies sauvages ont touché terre dans une verte prairie tout près d'une église blanche qui ressemblait à l'une de celles que j'avais remarquées dans les villages de la Belle Province de Québec. J'ai immédiatement sauté à terre, et, suivie de Jacques et de Valérie, nous sommes allés à la porte de l'église Saint-Antoine de Padoue.

— Vous voyez cette église, mon frère et ma sœur. Hé bien c'est l'église même qui a été témoin du dernier combat des Métis francophones de l'Ouest lorsque l'armée fédérale est venue les écraser en 1885.

— En 1885 ? a répondu Jacques en riant. *Tu n'aurais pas des histoires plus récentes ?*

— Ne plaisante pas, s'il te plaît Jacques. Je suis très émue de penser à ces Métis qui se sont battus pour leur liberté. Certains avaient 95 ans. Ils ont préféré mourir plutôt que de voir leur défaite. Ils n'avaient plus de munitions et devaient mettre des cailloux dans leurs vieux fusils pour remplacer le plomb. Ils combattaient pour la démocratie, à un contre cinq soldats fédéraux, contre des fusils de guerre, des baïonnettes, des canons et même deux mitrailleuses...

La toute fin de l'après-midi est passée à méditer sur ce combat sans espoir. Il était déjà près de minuit. En sombrant dans le sommeil, sous le ciel étoilé, j'ai repensé aux courageux combattants de Batoche et

j'avais l'impression d'entendre le murmure de l'hymne de guerre qu'ils chantaient en mourant pour la liberté lors de cette fameuse bataille de quatre jours :

Marlbrouk s'en va-t- en guerre,
Mironton, Mironton, Mirontaine !
Marlbrouk s'en va-t-en guerre,
Ne sait quand reviendra !

Dans le ciel obscur, l'étoile Polaire, pivot du ciel et des étoiles, brillait de tout son éclat afin que la Voie Lactée et toutes les constellations puissent faire la ronde autour d'elle.

❀

49

Le kidnapping de Caroline

Les événements tragiques qui suivent m'ont été racontés par mon frère. C'est pourquoi je lui laisse la plume. Comme je l'ai dit plus haut, nous nous étions couchés bien tard, la veille au soir, et Valérie et moi-même avions rapidement plongé dans un profond sommeil. Mais Jacques, ému par la présence autour de lui de tous ces fantômes métis qui avaient rencontré ici leur cruel Destin, avait eu les pires difficultés à trouver le sommeil. Mais je lui laisse la parole.

«Quand j'ai entendu un cri strident, j'ai vraiment eu l'impression que je venais de m'endormir. D'où provenait donc ce hurlement déchirant ? Un vieux Métis frappé par une baïonnette fédérale ? Je devais faire erreur car, en écartant le duvet confortable qui parfois me chatouillait les narines, j'ai vu que quelques minces rayons de soleil s'étaient déjà glissés entre les collines boisées formant l'horizon à l'est, vers Domrémy. Tous ces filaments de lumière éclatante, pointus comme de fines aiguilles, commençaient à soulever un coin du drap de la nuit, et éteignaient une à une les étoiles et les constellations. La lune elle-même pâlissait comme si elle s'effaçait modestement devant le soleil. On se fait modeste devant les gens qui nous intimident. J'ai demandé à mon oie :

— Tu as entendu ce cri terrible ?

— Oui,... mais j'ignore ce qui se passe. Cela ressemble à la voix de Caroline.

— À la voix de Caroline ? Mais il faut donner l'alerte immédiatement.

J'ai sauté au pied de mon oie sauvage qui avait dormi debout, une fois n'est pas coutume, et j'ai poussé des hurlements pour réveiller tout le monde. Valérie est arrivée, toute ébouriffée :

— Qu'est ce qu'il y a ? Pourquoi cries-tu ?

C’est à ce moment que Tania a surgi, les yeux bouleversés :

— *...Caroline a disparu ! Caroline a disparu ! ... Elle s’est éloignée un instant pour aller au petit coin, et j’ai entendu des appels au secours.... Je me suis précipitée... Elle n’était plus là... Volatilisée...*

— *Calme toi, Tania. Nous allons la retrouver. Il ne faut pas s’énerver...*

Dès que je me suis rendu compte que j’avais la responsabilité de ma propre vie et de celle des autres, je me suis senti sûr de moi, calme et déterminé. C’est à ce moment-là qu’un vieil hibou moyen-duc qui arborait de grandes oreilles noirâtres, s’est approché en voletant pour nous livrer quelques renseignements importants :

— *Je me trouvais cette nuit perché sur un charme de Caroline...*

— *Un charme de Caroline ? Que veux-tu dire, hibou ?* me suis-je écrié avec quelque impatience en pensant qu’il plaisantait.

— *C’est mon arbre préféré.*

— *Alors que sais-tu, hibou ?*

— *Hé bien, j’étais posté sur ma branche habituelle et je me préparais à rentrer chez moi juste avant l’aube, quand soudain, deux oiseaux de bonne taille se sont posés sous mon arbre. Ils semblaient se cacher et comploter un mauvais coup. Je pouvais les voir en dépit de la nuit. Vous savez que si je vois très mal le jour, j’ai, par contre, une excellente vision nocturne. C’est ma force...*

— *Oui, oui ! Chacun a ses forces et ses faiblesses,* a commenté Tania de Montmagny.

— *Le petit qui paraissait le chef répétait : «Schak ! Schak ! Ne fais pas de bruit, imbécile. Guette bien ! On aura peut-être une bonne occasion cette nuit... quinze jours qu’on attend !»*

— *Comment était l’autre oiseau ?* a demandé Tania.

— *Beaucoup plus grand,* a répondu le hibou. *Il ressemblait à un héron. Il répétait sans cesse : «Ounk-eu-lunk ! À vos ordres, mon chef adoré ! Ounk-eu-lunk ! »*

— *C'est bien eux !* ai-je crié. *C'est Filou la pie-grièche et Nigaud ! Et qu'ont-ils fait ? Raconte !*

— *À un moment donné, j'ai vu arriver une toute petit fille, pas plus longue qu'une musaraigne. Elle venait de votre campement. Sur le moment j'ai eu envie de fondre sur elle et de l'emporter, mais je voyais bien que ce n'était pas un animal; aussi j'ai attendu pour voir ce que les deux oiseaux de mauvais augure allaient faire avec cette personne miniature.*

— *Qu'ont-ils fait ?*

— *Ils ont été très surpris de voir apparaître la gamine juste devant eux. C'est alors que le petit oiseau a crié au héron : «Attrape-la ! Attrape-la dans ton grand bec, Nigaud, et fuyons ! » Le héron a sauté sur l'enfant, l'a prise dans son bec et s'est envolé, suivi de la pie grièche. Ils sont partis et ont rapidement disparu de ma vue.*

— Dans quelle direction ? ai-je demandé.

— *Vers là-bas !* a répondu le hibou en tendant son aile vers l'ouest.

— *Bon, il faut les poursuivre. Toi, Valérie, tu restes ici à Batoche avec six oies. Vous ne bougez pas d'ici !*

— *Pourquoi donc ?* a répondu Valérie un peu déçue.

— *Quelqu'un doit absolument rester sur place pour le cas où Caroline réussirait à se sauver et qu'elle voudrait nous rejoindre ici. Sinon on va la perdre...*

— *Oui, je crois que tu as raison, mais ça me brise le cœur de ne pas aller à son secours !*

— *C'est un gros sacrifice mais crois-moi, il en vaut la peine. On doit absolument sauver la vie de notre sœur, sinon je n'oserai plus me présenter devant*

papa et maman... Bon. Tu restes donc ici et moi je pars avec six oies : Geneviève, Tania, Roussette, Violette, Blanche et Annie.

Sans perdre une seconde, nous avons pris notre envol vers l'ouest avec mes oies sauvages, le cœur oppressé d'appréhension et de colère. Je sais qu'il n'est pas sage de garder dans son cœur ces deux sentiments négatifs. C'est mauvais pour notre santé mentale et donc physique; mais sous le feu de l'émotion, j'étais incapable de faire le ménage dans mon esprit troublé. Nous étions prêts à nous battre jusqu'à la mort avec ces deux garnements pour sauver et libérer notre sœur Caroline. En nous élevant dans le ciel de Batoche, j'ai aperçu la petite église blanche, et j'ai fait une petite prière à son saint patron, Antoine de Padoue, qui, selon la tradition, aide à retrouver les personnes ou les objets perdus.

❀

50

La poursuite à travers les Prairies

Les oies se sont aussitôt mises à voler à une vitesse vertigineuse. Nous partions à l'aveuglette. Les premiers rayons rasants du soleil levant n'illuminaient que les collines. Tout le reste —vallées, pentes occidentales des monts et des coteaux— était encore plongé dans une obscurité menaçante.

— *Ouvrez bien les yeux, les oies*, criai-je. *Nous allons descendre à 20 mètres d'altitude pour mieux voir. Essayez de fouiller du regard chaque vallon sombre, chaque "coulée" ténébreuse, chaque talweg encore obscur.*

Le troupeau d'oies sauvages est descendu en rase-mottes. C'est alors que Tania a aperçu une louve blanche avec son louveteau. L'oie-guide a crié en ralentissant :

— *Bonjour belle louve. Toi qui as bonne vue, aurais-tu remarqué par hasard une pie-grièche et un butor d'Amérique qui fuyaient vers l'ouest ?*

— *Merci des compliments, oie des neiges ! Ç'aurait été difficile de ne pas les remarquer. Ils volaient littéralement au ras du sol en descendant dans chaque vallon non éclairé comme pour se cacher. Ils avaient de toute évidence un méfait à dissimuler. Je les ai même entendu converser. La pie-grièche semblait ivre de joie. Elle répétait sans cesse : «Filou, c'est le plus beau jour de ma vie. Schak ! Schak ! Le plus beau ! Tu es un être irremplaçable et extraordinaire !» Et le butor répondait : «J'aime t'entendre parler ainsi, patron. Ounk-eu-lunk ! J'ai manqué d'amour durant mon enfance et je ferais n'importe quel méfait, n'importe quel brigandage pour obtenir ton estime et ton amitié, Filou. J'ai enfin trouvé une famille pour m'aimer.» Mais, alors qu'ils disparaissaient au loin,*

j'ai encore entendu une dernière réponse dans le calme de la nuit : «Schak ! Schak ! Ne parle pas trop, imbécile ! Sinon tu vas faire comme le stupide corbeau de la fable, tu vas échapper Caroline et elle va se tuer. Je veux la garder vivante en otage pour rançonner les autres enfants en les forçant à toutes les humiliations. Ma vengeance sera terr...» Et le reste du commentaire s'est perdu dans le lointain.

En entendant ces paroles, j'ai senti un horrible frisson me parcourir le dos. J'ai eu alors une idée que je qualifierais de géniale, même si ma modestie en souffre un peu. Je suis revenu en arrière pour parler à la louve :

— Dis donc belle louve blanche, toi qui communiques si bien à distance, pourrais-tu lancer un message à la lune ?

— À la lune ? Mais ne vois-tu pas que la lune s'efface timidement devant le soleil ? En tant que femelle, cette modestie m'irrite. J'espère qu'un jour la lune ne fuira plus au lever du jour. J'ai beaucoup d'espoir dans les nouvelles lunes...

— De quoi parles-tu exactement, belle louve ?

— De rien, de rien, je pensais haut. En pensant à haute voix, je t'ai involontairement livré mes pensées les plus profondes. Quel message veux-tu envoyer ?

— «Avis à tous les loups d'Alberta et des Montagnes Rocheuses. Si vous repérez une pie-grièche accompagnée d'un butor, veuillez signaler le nom du village quand ils seront assez loin pour ne pas entendre qu'ils sont pistés. Message à répéter. Merci !»

— Dis donc, tes messages sont bien longs. Heureusement que je ne te fais pas payer à la syllabe, a plaisanté la louve blanche.

— Allez, je t'en prie, belle louve. Envoie le message, s'il te plaît !

La louve leva le museau, ouvrit la gueule et commença à transmettre son message :

— Tu as une si gentille façon de le demander

que je commence immédiatement... Ooooouuuuuuu ! Avis à tous les loups d'Alberta et des Montagnes Rocheuses. Si vous repérez.......... Ooooouuuuuu..........

En partant, nous avons entendu par deux fois le message hurlé à pleins poumons. Puis, de loin en loin, on entendait des noms tels que : *Maidstone, Lloyminster, Vermillion*...Manifestement, les deux canailles qui craignaient de s'égarer dans la vaste Prairie, suivaient tout bonnement la route transcanadienne en direction d'Edmonton, capitale de l'Alberta.

Désormais, le soleil avait occupé le moindre vallon et nous avions très chaud. Tania aurait souhaité monter un peu en altitude pour rechercher la fraîcheur, mais je lui ai instamment demandé de rester aussi bas que possible pour ne pas risquer de manquer quelque information hurlée par des louves ou des loups solitaires. De loin en loin, des pompes à pétrole se balançaient inlassablement au milieu des champs de blé et de seigle ou dans des prairies à bétail. Chaque ferme était munie d'un grand silo à céréales le long de voies ferrées où circulaient des trains marqués d'inscriptions bilingues *Commission canadienne du Blé − Canadian Wheat Board.*

Mais nous n'avions pas le cœur à admirer les paysages magnifiques de l'Alberta quand nous savions que notre chère Caroline était en danger, prise comme une souris grise dans le bec de cet affreux oiseau.

— Ooooooouuuuu ! Ooooooouuuuu ! Ouest de Robb ! Ouest de Robb ! répétait un appel lointain.

Tout l'horizon était fermé par une formidable barrière de montagnes escarpées qui se dressait devant nous comme pour nous barrer le passage et nous empêcher de retrouver Caroline. Un mur d'un ou parfois deux kilomètres se dressait au-dessus de la plate Prairie. Un hurlement de loup nous a averti que les fugitifs avaient été repérés par un faucon du côté de *Tête-Jaune Cache*, au cœur même des Rocheuses, au milieu des splendides paysages du Parc national de Jasper.

Pourtant, mes yeux n'appréciaient pas ces beautés. Je fouillais anxieusement chaque vallée, chaque repli de terrain, chaque lac, pour tenter de retrouver ma sœur. En dépit de notre repos de quelques heures, en début d'après-midi, nous étions totalement épuisés car cette étape-poursuite avait été particulièrement longue; près de 900 km à vol d'oiseau. Partout des sources d'eau minérale, chaude, fumaient et pétillaient comme du Perrier, des glaciers que j'avais envie de lécher tant ils ressemblaient à des cornets de glace, des forêts de sapins gracieux, de séquoias géants, des mouflons jouant comme des enfants inconscients au bord de précipices sans fond, des ours bien léchés qui n'avaient rien vu ni rien entendu quand je leur demandais s'ils avaient aperçu une pie-grièche et un butor. C'était décourageant. Par moment, je perdais tout espoir de revoir ma sœur et je pensais à l'angoisse et aux déchirements de mes parents quand il faudrait leur annoncer la triste nouvelle.

Enfin, alors que le soleil, lui-même fatigué de cette journée épuisante, allait se coucher dans quelque vallée glaciaire juste au-delà des montagnes, nous sommes heureusement tombés sur un faucon pèlerin très sympathique qui a reconnu à mon accent que je venais de l'Est de notre grand pays. Il avait lui-même visité dans sa jeunesse le sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré, en compagnie de ses pieux parents aujourd'hui disparus. Il avait entendu dire en fin d'après-midi qu'un héron et une pie-grièche s'étaient réfugiés à Tête-Jaune Cache. Les nouvelles courent vite dans les montagnes, à la vitesse du chinouk, ce vent d'ouest, sec et tiède, qui vient fondre la neige des Prairies. Le faucon-pèlerin se préparait à souper avec un oiseau qu'il venait "d'inviter". C'était un ortolan. C'est dire à quel point certains pèlerins ne se privent de rien.

— *Je vois que vous vous accordez les meilleurs mets*, lui ai-je dit.

— Pourquoi dites-vous cela ? Je ne connais pas du tout cet oiseau.

— Je n'en suis pas surpris. L'ortolan ne vit pas dans nos régions, que je sache. Il visitait sans doute notre contrée. Votre accueil n'est pas des plus chaleureux. Vous devriez peut-être l'épargner.

Le faucon s'est finalement laissé émouvoir en dépit de sa faim. Il a relâché ses serres; l'ortolan s'est dégagé, et, après s'être longuement ébroué, il m'a remercié pour mon intervention. Nous avons immédiatement pris la route de Tête-Jaune, suivis de l'ortolan qui connaissait un peu la région pour y avoir séjourné quelque temps. Il nous a appris que Tête-Jaune était le surnom d'un métis franco-iroquois blond nommé Pierre Bostonnais qui était venu s'établir dans cette région stratégiquement située sur la ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et le Pacifique, d'où il pouvait expédier des marchandises d'un côté ou de l'autre.

La nuit était complètement tombée lorsque nous sommes arrivés au village de Tête-Jaune-Cache. On n'y voyait presque plus du tout, en dépit de la lune qui faisait son possible pour nous éclairer chaque vallée et chaque crevasse. Malgré son aide empressée, nous avons à contrecœur remis au lendemain la recherche de ma sœur.

❀

51

Entre les pattes de nos ennemis

Toute la nuit j'ai imaginé Caroline malmenée par ses cruels ravisseurs. Je la voyais emportée dans le bec énorme de Nigaud, épuisée et rompue. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Que le lecteur s'imagine voyager dans le bec d'un oiseau ! Au bout de 100 km, Caroline perdait connaissance et serait morte si les deux oiseaux n'avaient fait de nombreuses pauses, car ils tenaient à la garder vivante. Et puis Zoug, – rappelez-vous le pou intelligent qui avait élu domicile dans l'oreille de ma sœur à Winnipeg– ne cessait de lui prodiguer ses encouragements. Il lui répétait que les deux ravisseurs ne voulaient pas la tuer, qu'elle leur était bien plus utile vivante que morte, et qu'elle reverrait avant longtemps sa chère famille et ses oies sauvages qui devaient très certainement s'être lancées à sa recherche.

Filou et Nigaud ne savaient pas encore ce qu'ils allaient faire d'elle, mais ils tenaient effectivement à la garder en vie pour l'utiliser comme appât, de façon à attirer les deux autres enfants dans un piège mortel. Ce n'était pas le gros balourd de Nigaud qui imaginait, concevait et mijotait tout cela, mais l'inventive et rusée pie-grièche, diaboliquement intelligente. Par un loup trop bavard, les deux garnements avaient entendu dire qu'ils étaient poursuivis, et ils essayaient de distancer leurs poursuivants et de disparaître dans la nature, sachant que de toutes façons ils pourraient tôt ou tard retrouver les deux autres enfants à Surrey ou à White Rock dont il avait entendu les noms grâce à un courant d'air complice.

En effet, un soir, alors qu'ils nous épiaient dans l'anonymat de la nuit, ils nous avaient entendu parler de l'*École Gabrielle-Roy* où devait enseigner Marie-

France, notre mère. Il suffirait donc de la surveiller à la sortie de l'école et de la suivre jusqu'à notre domicile pour retrouver Jacques et Valérie. Personne ne se méfierait de deux oiseaux à l'apparence irréprochable qui avaient l'immense avantage d'être dans les espèces protégées par le gouvernement fédéral. Après quoi, ce serait un simple jeu d'enfant d'imaginer un piège en leur laissant croire qu'ils allaient retrouver Caroline. Et leur vengeance serait complète; cruelle mais complète !

Dès le lever du soleil, j'ai fait ma toilette et déjeuné. Les oies ont commencé à se restaurer, à lisser leurs plumes et à échauffer leurs muscles encore douloureux par les milliers de battements d'ailes de la veille. C'était bien nécessaire pour éviter les accidents musculaires. Le site de Tête-Jaune Cache, que le soleil s'était enfin décidé à éclairer, était admirable. La ville se blottissait dans une ancienne vallée sculptée par les glaces, et nous pouvions respirer l'oxygène à pleins poumons. Peut-être un jour pourrai-je venir vivre ici dans des conditions plus favorables.

— Bon, il est temps de décoller, Tania de Montmagny.

— Regarde ce grand-duc d'Amérique qui semble aller se coucher après une nuit de chasse, là-bas dans la montagne, allons lui demander s'il n'a rien remarqué la nuit dernière.

Le grand-duc est un oiseau magnifique mais peu sociable. Tania pensait que c'était par orgueil qu'il refusait de se laisser approcher. Mais moi je savais que ceux qui paraissent orgueilleux et snobs ne sont en général que de grands timides qui se sentent mal dans leur peau et éprouvent des difficultés à se faire des amis. J'ai donc insisté pour l'approcher et lui parler, et finalement notre grand-duc s'est montré tout à fait sympathique; il ne demandait qu'à être aimé, comme tout le monde. Sa solitude lui pesait et il s'est révélé gentil et généreux. Il a même voulu nous faire partager

une musaraigne qu'il avait capturée dans un champ.

— *Je trouve bizarre que vous ayez l'air dégoûté quand je vous propose ma souris, jeune homme,* a dit le grand duc fort déçu et même un peu offensé, *alors que vous mangez sans doute des cuisses de grenouilles et des escargots.*

J'ai dû reconnaître que cela manquait de logique et de cohérence. Mais les contractions de l'estomac ne se contrôlent pas. Pour changer de conversation, car je n'aime pas trop m'attarder sur mes défauts, j'ai demandé au grand-duc s'il avait par hasard entendu parler d'une certaine Caroline, prisonnière d'une pie-grièche et d'un butor. À ma grande surprise — et à ma grande joie, car je n'osais l'espérer— il m'a répondu par l'affirmative :

— *Vous apercevez, là-bas dans la vallée, le grand magnolia de Soulange ? Eh bien, figurez-vous que je venais de commencer ma chasse nocturne, et pour cela je m'étais perché sur l'une des branches de cet arbre magnifique, hier au coucher du soleil, lorsqu'un grand butor, et une pie-grièche qui semblait le chef, se sont posés dans l'herbe épaisse. Le butor tenait une fillette miniature dans son bec...*

— *C'était ma sœur Caroline...*

— *Elle paraissait mal en point. Au début je la croyais morte. Mais ils lui ont craché de l'eau sur le visage et ça l'a réveillée. Elle pleurait. C'était bon signe. Quand le butor est allé chercher de l'eau au fond de la vallée, j'ai eu l'idée de chasser la pie-grièche et de m'emparer de la gamine,...*

— *Ç'aurait été formidable !* ai-je crié.

— *Pas vraiment car... j'avais faim... et je me serais peut-être laissé tenter...*

— *Oh là là !...*

— *...Finalement, je les ai laissé faire. Ils ont dormi sous mon magnolia. Caroline avait froid et elle a demandé à la pie-grièche de dormir sous l'aile du butor. Ce dernier était furieux mais il a obéi en mau-*

gréant : «Quelle idée ! ... Je ne suis pas une oie blanche !... Si mes amis apprennent ça, ils vont en faire des gorges chaudes...». Toujours ses complexes de petit macho stupide. Caroline semble avoir bien dormi sous son aile, et ce matin, juste avant le lever du soleil, ils ont pris la direction du nord-est, vers Calais...

— Calais ? Merci de tout cœur, grand-duc, ai-je répondu en faisant à l'intention de Tania un geste significatif destiné à donner immédiatement le signal du décollage.

❀

52

Et encore la poursuite

Quelques minutes plus tard, nous survolions de nouveau la ligne de partage des eaux qui sépare les deux provinces, ainsi que l'immense et merveilleux parc national, beau comme un jardin d'Éden. Nous retournions vers l'Alberta, vers les Grandes Plaines de l'Ouest. Du haut de ces montagnes, nous avons plongé pendant plusieurs minutes des plus impressionnantes. Enthousiasmée par cette vie hors des sentiers battus, car même les oies vivaient une aventure exceptionnelle en ne suivant pas leurs voies habituelles de migration, Tania s'est exclamée :

— *Quelle vie extraordinaire, Jacques ! Tu te rends compte que tu pourrais être dans une classe, soumis à un professeur exigeant, à suer sang et eau pour résoudre un problème ardu et complexe de mathématiques, imaginé par un professeur à l'esprit extravagant. Te rends-tu compte de la chance inouïe que tu as de ne pas être l'esclave du travail ?*

— *Tu fais une grosse erreur, Tania de Montmagny, si tu crois qu'on est libre parce qu'on ne travaille pas.C'est le contraire !*

Voyant passer un groupe de cygnes trompette dont seuls le grand bec pointu et les pattes n'étaient pas blancs immaculés, je leur ai crié en tendant le bras vers l'horizon :

— *Dites, les cygnes, quel est le nom de la ville, là-bas, qui se rafraîchit les pieds dans l'eau d'un lac ?*

— *Calais ! Et le lac est le Lac à l'Esturgeon,* ont-ils répondu en chœur.

— *Calais ! Ce nom me dit quelque-chose,* a dit Roussette.

— *Je sais, je sais,* s'est écriée Geneviève. *C'est une ville de l'État du Maine que nous avons survolée*

sur la route de Terre-Neuve.

— Quelle mémoire d'éléphant, ai-je dit.

— D'éléphant ? Tu veux dire d'oie sauvage, Jacques ! Les éléphants ne nous arrivent pas à la cheville. Si nous avions eu des cailloux blancs pour marquer notre chemin, comme le Petit Poucet, nous n'aurions pas fait d'effort de mémoire et nous nous perdrions tout le temps comme les humains quand ils n'ont pas de cartes géographiques ou de GPS.

La poursuite des ravisseurs de ma pauvre Caroline se continuait inlassablement. Était-elle encore en bonne santé ? Elle devait souffrir le martyre à voyager inconfortablement comme une proie coincée dans le bec du butor. J'avais l'impression que nous ne bougions pas et que c'étaient les collines et les rivières qui se déplaçaient lentement au-dessous de nous. Il nous suffisait de rester immobile en l'air, tournés dans une direction et le décor courait et défilait de lui-même, comme dans les jeux-vidéo. C'était étonnant. Peut être que si j'avais dû m'épuiser à battre des ailes moi-même pour avancer, je n'aurais pas eu cette sensation d'immobilité. Annie, qui tenait à ce moment la pointe du V pour permettre à Tania de souffler un peu, nous a signalé à l'horizon la présence d'un grand lac d'au moins 80km de long. Un moineau nous a renseignés avec courtoisie. C'était, a-t-il dit, *le Petit Lac des Esclaves*.

— Il est loin d'être petit, a commenté Annie.

— Certainement, mais on est toujours petit par rapport à un plus grand…

Dessous, la Haute-Prairie toujours très plate, qui plus au sud était exclusivement couverte de hautes herbes sèches, commençait vers le nord à se parer de petits bouquets de forêt où les feuillus et les conifères faisaient bon ménage. Par moment, une colline, seule et isolée comme un ermite dans le désert, forçait les routes rectilignes à négocier un détour. Et puis, soudain, à partir de Fort-McMurray que nous avons atteint

dans l'après midi, le sol a changé de couleur. Curieusement, il est devenu foncé et même noir. La végétation se faisait rare. On avait l'impression d'avoir changé de planète.

— *Vous arrivez dans la région des sables bitumineux du Lac Athabaska*, nous a annoncé un eider à lunettes qui affichait un air plutôt intellectuel

— *Bitumi... quoi ?* a demandé Violette.

— *Bitumineux... C'est du pétrole qui, au lieu d'être en nappes, s'est mélangé au sable.*

En apercevant un loup solitaire, nous nous sommes posés sur une cabane en ruines pour souffler un peu et lui demander de lancer un appel pour retrouver ma sœur. La terre était par endroits une pâte noirâtre et épaisse. De temps en temps luisaient des mares de pétrole lourd.

Le loup s'est mis à hurler dans le calme de cette curieuse nature, et, peu après, un cri lointain a répété le message. Bientôt nous est arrivée la réponse, très encourageante :

— *Une pie-grièche et un butor, volant de concert, ont été aperçus dans le Parc national Bison-des-Bois en direction de la pointe du Lac Athabaska*.

C'était eux, à n'en pas douter. Nous avons donc obliqué vers le nord, et, quelques heures plus tard, nous sommes entrés dans le parc qui est le plus grand parc national du Canada, plus grand que la Suisse toute entière. C'était un paradis où la Prairie et les bocages se mariaient harmonieusement. Je m'extasiais du haut du ciel en voyant ces milliers de bisons.

Malgré tout, ces beautés ne parvenaient pas à me distraire du souci qui m'étouffait lorsque je pensais à ma chère sœur en danger. Nous avons mis le cap à l'Est, en direction de *Fond-du-Lac*; des heures de vol supplémentaire. Aussi, quand nous avons atterri à Fond-du-Lac, j'ai à peine pris le temps de manger pour me coucher et dormir; la nuit tombait. Nous avions volé une vingtaine d'heures sur près de 1200 km – le

double d’une journée normale de vol– et les oies étaient sur le point d’expirer tellement elles étaient accablées de fatigue.

❀

53

Les oies attaquent les deux oiseaux

Quel mal j'ai eu à tenir les yeux ouverts en montant la garde cette nuit-là, de onze heures à 2h00 du matin. Ce n'est que vers 10h00 que nous nous sommes réveillés. J'avais hâte de commencer la grande recherche de ma sœur Caroline. Les oies ont reçu pour tâche de rechercher de l'information en allant interroger les oiseaux dans tous les coins de Fond-du-Lac. Ce que nous ne réalisons pas, nous les humains, c'est que les oiseaux voient tout depuis le ciel. Ils connaissent tous les commérages. Il leur suffit d'interroger les pies qui, comme chacun sait, jasent beaucoup, ainsi que les canards qui cancanent à longueur de journée.

— *Tania de Montmagny, tu vas aller aux renseignements dans le nord de la ville, Roussette au sud, Violette à l'est, Blanche à l'ouest et Annie au centre. Je resterai ici-même pour centraliser et traiter l'information. Quant à toi, Geneviève, tu restes avec moi.*

Il est bien évident que quand on a ma petite taille, et que le moindre danger nous met en grand péril, on doit utiliser son cerveau pour pallier les déficiences de ses muscles. D'heure en heure, mes oies revenaient me donner le résultat de leur cueillette d'informations. Vers 9h00, Annie est venue m'annoncer qu'un trio des plus spirituels composé d'un macareux-moine, d'un faucon-pèlerin et d'un cardinal à poitrine rose, qui nichaient, comme il se devait, dans un clocher d'église, venait d'apercevoir au centre-ville une pie-grièche et un grand butor d'Amérique. J'étais fou de joie. J'ai tout de suite eu le sentiment que nous pouvions nous fier à de tels témoins. Les gens d'église sont sans doute plus fiables et

plus crédible que le commun des mortels. Les recherches dans le quartier-sud ont été menées rondement. Je restais toujours sur place en compagnie de Geneviève pour coordonner les investigations. Finalement, vers 19h00, Tania est revenue en nous annonçant qu'elle avait trouvé Caroline. Roussette avait des informations plus précises. Une pie avait repéré les deux oiseaux dans des arbres d'un quartier sud. Les deux galopins avaient couché Caroline dans un grand nid après en avoir chassé un chardonneret trop faible pour se défendre. Et, tandis que Nigaud surveillait le nid de Caroline perché dans un buisson, une aubépine *ergot-de-coq,* la pie-grièche était allée aux provisions. Violette de Berthier tournait comme un vautour, à 400m au-dessus du quartier, pour surveiller les allées et venues des deux kidnappeurs.

Tandis que Violette continuait sa surveillance, j'ai réuni les autres oies dans une clairière pour élaborer un plan d'attaque. Après discussion, nous avons décidé d'assaillir l'aubépine ergot-de-coq à 3h00 du matin, juste avant l'aube, heure à laquelle les sentinelles sont habituellement fatiguées. Le nid était trop petit pour contenir l'un des deux oiseaux en plus de Caroline, aussi, cinq des six oies sauvages devraient attaquer les deux ravisseurs tandis que Tania irait se poser sur le nid, embarquerait Caroline au plus vite et se réfugierait dans l'îlot en attendant notre retour. Les autres oies devaient escorter Tania, en mettant Filou et Nigaud en fuite, si nécessaire.

À 2h30 du matin, nous nous sommes silencieusement réunis au clair de lune. J'avais l'impression très valorisante que nous étions un commando du 22e Régiment qui se préparait à un raid contre un ennemi redoutable. J'ai demandé aux oies de se déplacer *en marchant*, car en prenant notre envol, le bruit du claquement des ailes sur la couche d'air réveillerait les deux oiseaux et ils risqueraient de se précipiter sur le nid pour jeter Caroline au bas de l'arbre, pour, peut-

être... la tuer. Ainsi ils seraient vengés. Nous nous sommes donc éloignés dans la rue voisine en marchant sur le trottoir, sur la pointe des... palmes. J'imaginais la surprise d'un passant attardé qui verrait ces six oies blanches se dandinant dans l'obscurité comme des fantômes venus d'une autre planète. Mais personne n'est passé. Fond-du-Lac n'est qu'une petite bourgade.

En prenant bien garde aux fils électriques qui auraient pu nous blesser ou nous tuer, nous avons donc très lourdement pris notre envol, et, après avoir viré de bord à 150 m d'altitude, Tania de Montmagny a ordonné de descendre en un vol plané, totalement silencieux, en direction de l'arbre.

Le plan était simple et j'en avais par deux fois répété les phases avant le décollage. Comme prévu, nous avons attaqué les oiseaux en vol plané pour supprimer tout bruit d'approche et ainsi maximiser la surprise des deux ravisseurs. Violette, Roussette et Geneviève ont simultanément frappé Nigaud au niveau des yeux afin de l'aveugler, au moins un certain temps. Blanche et Annie se sont jetées sur Filou avec les mêmes objectifs. Pendant ce temps, Tania s'est posée sur la branche où se trouvait le nid, a réveillé Caroline sans trop l'effrayer, l'a prise dans son bec pour éviter tout accident de transbordement et s'est sauvée avec ma sœur pour se réfugier dans l'îlot où nous avions dormi la nuit précédente. Les cinq oies paraissaient des fantômes blancs dans la nuit. Les deux méchants oiseaux ont reçu de tels coups de bec sur la tête qu'ils se sont effondrés sans connaissance au pied de l'arbre.

Dix minutes après, les six oies sauvages, folles de joie, étaient réunies dans l'îlot. Le soleil rougissait déjà le ciel de la Saskatchewan. Après avoir longuement serré ma sœur chérie contre mon cœur, j'ai dit tout bas :

— *En avant, volons trente minutes vers l'Ouest, puis nous prendrons la direction du Sud.*

En entendant Caroline parler toute seule avec une main sur son visage, je lui en ai demandé la raison. Elle m'a dit qu'elle expliquait à Zoug, le pou qui avait été si réconfortant durant sa captivité, comment s'était déroulée leur libération par ses amies Commandos de l'Air.

❀

54

Enfin libérée !

En montant dans le ciel de Fond-du-Lac, j'étais fière de mon frère qui avait réussi ce raid comme un soldat professionnel. Devant nous, la nuit fuyait vers l'ouest, poursuivie par les premiers rougeoiements solaires. Au-dessous de nous, les eaux encore noires du Lac Athabaska s'étendaient à perte de vue.

— *Tu vas bien, Caroline ?* me demandait Jacques toutes les cinq minutes.

— *Très bien !*

— *Tu es heureuse ?*

— *Très heureuse !*

— *Moi aussi !*

Après trente minutes de vol vers l'ouest pour tromper des poursuivants éventuels, nous avons mis le cap plein sud, sur Batoche. Épuisée mais radieuse sur le dos musclé de ma Tania, je gardais les lèvres grande ouvertes pour avaler à pleins poumons l'air frais de la liberté et du bonheur. Car la liberté est comme l'amour et la santé, il faut les perdre pour en apprécier vraiment la juste et inestimable valeur.

Sous nos yeux s'étendaient les paysages boisés du Bouclier Canadien que la Baie d'Hudson portait en sautoir, comme une rivière de diamants dont les pierres précieuses auraient été les millions de lacs. Vers l'Est, des rayons de soleil jaillissaient au-dessus de l'horizon, comme des étincelles qui venaient enflammer ces diamants d'éclats incandescents.

— *Jacques, ne penses-tu pas que nous devrions louvoyer pour le cas où nous serions poursuivis ?*

— *Que veux tu dire ?*

— *Au lieu d'aller tout droit vers Batoche, on irait en zigzag pour ne pas que les poursuivants puis-*

sent deviner notre destination.

— *C'est une excellente idée,* a répondu Jacques.

Tania de Montmagny qui avait écouté la suggestion, obliqua d'elle-même vers la droite.

— *Où sommes-nous ici ?* a-t-elle demandé à un vieil harle couronné qui l'avait saluée de sa grosse tête noire et blanche.

— *Vous survolez le Lac-Cri, et vous allez dans la direction de l'Île-à-la-Crosse,* a répondu le harle.

Je me retournais souvent pour vérifier si nous n'étions pas suivis, et j'en profitais pour adresser quelques sourires à mon frère Jacques ou à mes amies les oies sauvages qui m'avaient si courageusement délivrée des griffes de mes ennemis mortels. C'est insensé de penser à quel point certains êtres consument la plus grande partie de leur énergie vitale à faire du mal aux autres. Manifestement, ils éprouvent un plaisir réel à persécuter les autres, mais ils en souffrent eux aussi car leurs victimes se défendent.

Nous approchions de Batoche et je sentais dans ma poitrine les «Boum ! Boum !» désordonnés de mon cœur agité par une impatience grandissante à la perspective de revoir ma chère sœur Valérie. Bientôt nous avons survolé à basse altitude la petite église blanche de Saint Antoine de Padoue. Les oies caquetaient à grands cris et nous nous sommes mis à appeler :

— *Valérie ! Valérie ! Nous sommes arrivés ! Caroline est retrouvée !*

Quelle joie indescriptible de nous embrasser ! Et quel bonheur de lui raconter en pleurant la poursuite des deux brigands, puis l'attaque finale. Les oies elles-mêmes dansaient des farandoles de joie.

— *J'espère au moins que vous ne les avez pas trop blessés, car les oiseaux blessés sont condamnés à mourir. Le monde animal est sans pitié,* a commenté Valérie au grand cœur.

Nous avons décidé de descendre vers le sud de quelques kilomètres seulement pour brouiller les

pistes. Nous avons fait halte à L'Anse-au-Poisson, un petit affluent de droite de la Saskatchewan-Sud. Cette rivière coule au fond d'un talweg tout encombré de buissons épais et d'arbrisseaux touffus.

La petite rivière chantait entre les cailloux et nous avons campé au fond du ravin, tout au bord de l'eau. Un pêcheur nous a entendu parler français et, après quelque surprise, s'est adressé à nous :

— *Bonjour les enfants,je m'appelle Gérard Pagé. Je viens très souvent ici pour pêcher la truite. C'est un très bel endroit.*

❄

55

Le conte de la Boîte mystérieuse

J'ai présenté ma famille, y compris les oies occupées à se restaurer. Gérard nous a tout de même recommandé d'être plus prudent à l'avenir en ne nous arrêtant pas auprès d'un inconnu, même s'il paraît gentil.

— *Vous avez certainement raison, Monsieur Pagé.*

— Pour vous démontrer une fois de plus qu'il ne faut jamais se fier aux apparences, je vais vous conter une jolie petite histoire.

— *Ah oui, on adore cela !*

— *Bon, alors écoutez-moi bien... Il y a quelques années de cela, un père avait reproché à sa fillette de cinq ans d'avoir acheté en cachette une feuille de beau papier d'emballage doré : «Nous sommes trop pauvres pour gaspiller notre argent,* a-t-il dit, fort mécontent. *Que veux-tu faire de ce papier ?» «Emballer un petit cadeau sous notre arbre de Noël.» «Il est totalement inutile d'emballer une boîte, Géraldine. C'est de l'argent gaspillé !»* Or, le lendemain matin, l'enfant a apporté le cadeau à son père en lui disant : *«C'était pour toi, mon Papa chéri ! Je voulais te montrer que je t'aime.»* Fort embarrassé, son père a regretté sa colère de la veille et a ouvert la boîte avec une intense émotion, jusqu'au moment où... il s'est rendu compte que le paquet était vide. Hors de lui, il a levé la voix : *«Décidément, c'est totalement absurde d'offrir une boîte vide. À cinq ans, tu devrais savoir qu'il faut toujours mettre quelque chose dans la boîte !»* C'est alors que les yeux pleins de larmes, la gamine lui a dit : *«Mais papa, la boîte n'est pas vide. Je l'ai remplie de baisers pour toi !»* Totalement bouleversé, le père a

pris sa fille dans ses bras et lui a demandé pardon pour sa brusquerie, son indélicatesse et son mauvais jugement. Il s'était fié aux apparences.

— *Il a fait comme nous tout à l'heure,* ai-je dit. *Nous nous sommes arrêtés ici en dépit de la présence d'un inconnu. Nous aurions dû réfléchir avant d'agir.*

— *C'est exactement ce que je pense. Mais je n'ai pas fini mon histoire. Peu de temps après, la fillette a été accidentellement tuée par un automobiliste en état d'ébriété. Inconsolable, le père a eu la chance de retrouver la boîte de baisers. Et, lorsque le découragement et la dépression prenaient possession de son esprit, il tirait un baiser imaginaire de la boîte dorée, et le souvenir de l'amour de son enfant l'aidait à survivre.*

— *Elle est bien triste votre histoire, Monsieur Pagé.*

— *Quelles sont les deux leçons qu'on peut en tirer ?* a demandé le pêcheur.

— *Je crois que la première est de toujours réfléchir très longtemps avant d'agir... Mais je ne vois pas la deuxième...*

— *La deuxième leçon est de savoir que chaque être humain a une boîte dorée. Elle est remplie de l'amour de ses parents, de ses enfants, de ses frères, sœurs et amis. Mais il faut être capable de la trouver, car l'importance de l'amour n'apparaît clairement qu'à ceux qui en manquent.*

Après nous avoir conté une si belle et si triste histoire, Gérard Pagé est reparti avec sa canne à pêche. Nous avons passé le reste de la soirée à nous remémorer les aventures fabuleuses que nous avions vécues durant cette poursuite fantastique de Filou la pie-grièche et de Nigaud le butor. C'était si passionnant que même Zoug le pou s'était perché sur un de mes cheveux pour mieux entendre; et j'en ai profité pour lui rendre hommage pour tous les encouragements qu'il m'avait prodigués quand j'étais épuisée, effrayée,

démoralisée et sur le point de me laisser mourir d'accablement. C'est ça les vrais amis. Nous étions si attachés l'un à l'autre qu'il ne voulait plus me quitter. Pour ma part, en dépit de l'affection que je lui portais, j'aurais bien voulu me séparer de lui, car sa présence dans mes cheveux m'embarrassait un peu.

Les oies s'étaient couchées tout autour pour nous protéger en cas d'attaque imprévue. C'était un vrai bonheur d'avoir retrouvé mon frère, ma sœur et mes chères oies sauvages.

❀

56

La légende de la rivière Qu'Appelle

De l'altitude de huit cents mètres où nous nous étions perchés en survolant Strasbourg (Saskatchewan), juste au-dessous d'un gros cumulus blanc, nous pouvions apercevoir à notre gauche une grande vallée si étrange et si ensorcelante que Tania de Montmagny a entraîné le Grand V dans cette direction.

— *Peut-être pourrions-nous atterrir au bord de ce lac pour faire un brin de toilette et nous rafraîchir un peu*, a ajouté Jacques.

En entendant cela, l'oie-guide a amorcé une lente descente en direction de la nappe d'eau. En hochant sa petite tête coiffée d'une espèce de foulard noir, une sterne arctique qui passait par là a bien voulu nous renseigner sur le nom de ce lac-rivière que les vacanciers semblaient tant apprécier :

— *C'est la rivière Qu'appelle,* nous a dit l'oiseau fort gentiment. *Vous ne le saviez pas ?*

— *Qu'Appelle ?* a répondu Jacques. *Que voulez-vous dire ? Elle appelle qui ?*

— *Oh son nom vient d'une vieille légende indienne,* a répondu la sterne en réglant son vol sur celui des oies. *«Un jeune Indien ramait avec vigueur pour retourner dans son village. Il était heureux car il revenait d'une expédition de chasse pour épouser sa fiancée qui l'attendait patiemment. Il naviguait dans cette vallée lorsqu'il a entendu un long cri lointain dans le vent; c'était son nom, apporté par la brise. Il a crié : «Qui appelle ?» L'écho s'est mis a répéter : «Qui appelle ?... Qu'appelle ?... Qu'appelle ?"» Le vent continuait lui aussi de murmurer son nom, et ce n'est qu'en arrivant chez lui qu'il a enfin compris pourquoi : sa fiancée était morte, la veille au soir. Elle*

l'avait appelé et le vent du soir lui avait apporté sa voix, de colline en colline, de rivière en rivière et de nuage en nuage. Le nom est resté dans cette région, parce que si vous écoutez bien, le soir, vous entendez encore aujourd'hui le vent qui transporte le nom de ces pauvres fiancés.

— *Pourquoi les légendes qui parlent d'amour sont-elles si souvent tristes ?* a demandé Valérie. *Pourtant, l'amour devrait être le bien le plus précieux sur terre.*

— *Peut-être parce qu'on attend trop de l'amour des autres. On ne devrait pas oublier que l'amour c'est comme un pique-nique : on n'y trouve que ce qu'on y apporte soi-même,* ai-je répondu en riant. J'avais entendu cette phrase et elle me plaisait.

Après quelques heures de vol au-dessus de la plate prairie coiffée d'herbe très sèche, la Prairie s'est soulevée, sur notre gauche, comme si des chatons jouaient sous une couverture de laine. C'était le parc de Cypress Hill : Un pipit pas plus grand qu'un moineau nous a annoncé *la Vallée des Dinosaures*.

— *La Vallée des Di-no-sau-res* ? *Il y avait des dinosaures ici ?* nous sommes nous écriés ensemble, d'une seule voix.

— *Oui, oui !* a piaillé le pipit tout fier de jouer le guide touristique. *De nombreux dinosaures habitaient ici.*

— *Comment peux-tu savoir cela ? Il n'y avait pas de journalistes en ce temps-là,* a ironisé Jacques.

— *Vous avez raison, jeune homme. Il n'y avait pas de journaliste. Mais les paléontologues d'aujourd'hui arrivent à reconstituer le passé en étudiant les fossiles,* a répondu fort justement le pipit.

Le terrain s'est soudain effondré en une profonde vallée pleine de reliefs sédimentaires arrondis et grisâtres, le résultat de millénaires d'érosion.

— *Comme c'est étrange !... Que c'est beau !... C'est magique !...* répétions-nous.

— Bon hé bien, nous allons nous poser dans ce paysage de rêve. On va voir si c’est aussi amusant que du ciel, a murmuré l’oie-guide.

Les oies sauvages se sont posées dans un minuscule îlot de la rivière Red Deer et chacun de nous a commencé à s’activer à ses occupations de la soirée.

❀

57

L'Attaque de Chestermere

L'aube s'est silencieusement étendue sur la Vallée des Dinosaures et sur la province d'Alberta nommée en l'honneur de la princesse Louise-Caroline-Alberta de Hanovre, fille de la reine Victoria. Finalement, j'étais heureux de ne pas avoir vécu à cette époque effrayante et de n'être pourchassée que par Filou et Nigaud et non pas par un ptéranodon ou un archæoptéryx.

À trois cents cinquante mètres d'altitude, Tania de Montmagny a pris, à ma demande, la direction du sud-ouest et nous avons bientôt survolé la grande Route Transcanadienne. Le ciel était zébré d'oiseaux de mille couleurs : cormorans, pélicans, puffins et bien d'autres espèces. Vers le milieu de l'après-midi, l'agglomération de Calgary nous est apparue au loin, rafraîchie de quelques lacs artificiels. Nous allions aborder la ville par la banlieue Est, lorsque l'attaque s'est produite. Voici comment cela est arrivé. Nous étions en train de survoler un lac[6] et j'avais observé qu'il était entouré de belles maisons cossues avec, chacune, un petit embarcadère... Mais je laisse la parole à Valérie qui a tout vu; elle était placée à ce moment sur la dernière oie sauvage.

«Je rêvassais à l'arrière du peloton, lorsque mon regard a été attiré vers le ciel par un point noir. Une espèce de flèche d'espadon plongeait à une vitesse vertigineuse vers nous. En regardant avec attention ce météorite allongé qui tombait, j'ai distingué le corps parfaitement raide du grand Nigaud, bec pointé vers l'avant comme une épée de Damoclès. Oh, non ! Encore ces canailles ! Et dire que nous pensions qu'ils avaient eu leur leçon à Fond-du-Lac et qu'ils avaient

---

[6] Le lac de Chestermere.

compris que nous étions plus malins qu'eux ! Ils ne se décourageraient donc jamais de faire le mal.

Le danger était imminent. Nigaud le météorite allait tomber... oui,... sans doute sur Tania, la transpercer de part en part et volatiliser le petit corps de Caroline au point qu'on ne la retrouverait jamais. Il fallait faire quelque chose, mais quoi ? Soudain j'ai crié : «*Tania, décroche ! Décroche !*» C'était le cri habituel quand on voyait que l'oie de tête était fatiguée et devait laisser la place à la suivante pour venir voler en queue. Sans même réfléchir, Tania a donné alors un coup d'aile pour s'écarter de la pointe, et c'est pendant ce mouvement réflexe que le kamikaze est passé comme une fusée fulgurante à travers ses rémiges. Bousculée, notre oie-guide a fait un brusque bond et ma pauvre sœur Caroline est tombée dans le vide comme une minuscule poupée de son. Elle criait et agitait les mains désespérément. Indubitablement, elle allait s'écraser sur le sol desséché de la Prairie. Soudain une voix lointaine a hurlé : «*Tu l'as ratée, imbécile ! Shak ! Shak ! Tu es vraiment un bon-à-rien, Nigaud... Tu as même peur de mourir pour moi. De toute évidence tu n'as aucun respect pour l'ami que je suis ! Un ami dévoué comme moi. Shak ! Shak ! Tu ne m'aimes pas. J'en suis très malheureux !*» C'était donc encore ce chenapan de Filou la pie-grièche qui voulait se venger d'avoir raté son enlèvement de Saskatchewan.»

Pourquoi s'acharnaient-ils ainsi à nous nuire ? Quel plaisir y trouvaient-ils ? S'ils avaient consacré à faire le bien la moitié de l'énergie qu'ils mettaient à mal faire, ils auraient été si utiles à la société des oiseaux. Au lieu de nous pardonner l'audace que nous avions montrée à L'Anse-aux-Meadows en prenant la défense de la petite gélinotte huppée, la pie-grièche s'enfermait dans une haine éternelle et dans une souffrance de tous les instants, que même la vengeance n'éteindrait pas. Le pardon est un remède contre la

souffrance. Il me semble évident qu'un être vraiment intelligent ne devrait pas se laisse aller à la haine et à la rancune.

J'en reviens donc à ma chute vertigineuse dans le vide au-dessus de la ville de Chestermere située dans la grande banlieue-est de Calgary. Alors que je tombais de plus en plus vite, le vent sifflait à mes oreilles et je voyais la terre et le ciel tourbillonner autour de moi comme le film d'une caméra désaxée et hystérique. Je fermais la bouche avec ma main car le vent s'engouffrait dans mes poumons et m'étouffait. Je serrais inutilement dans ma main quelques grosses plumes de Tania de Montmagny. J'ai revu en un seul instant tous ceux qui m'aimaient. J'ai pensé que mes pauvres parents allaient pleurer ma mort. Alors Jacques et Valérie m'ont raconté par la suite qu'ils se sont mis à crier : «*Caroline est tombée !... Caroline est tombée !...*» Mon petit corps chutait dans le vide à une vitesse vertigineuse. J'allais m'écraser dans la Prairie et mourir là, à Calgary. Si seulement j'avais eu un parachute; mon père qui avait été parachutiste dans l'armée m'avait souvent raconté des anecdotes rocambolesques de sauts d'avions.

C'est alors que Tania de Montmagny, Violette de Berthier et Félix de l'Île d'Orléans ont fait preuve de beaucoup d'initiative et d'intelligence. Bien sûr, je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment mais on me l'a raconté par la suite. Les trois ont immédiatement plongé, le bec en avant, les ailes en arrière, comme des torpilles, aussi vite que les lois de l'attraction terrestre le leur permettaient. Jacques qui regardait tout cela de plus haut a aussitôt pensé à la fameuse attaque en piqué sur Pearl Harbour.

Tania, qui se faisait aussi mince et effilée qu'un javelot en se pliant autant que possible à toutes les lois de l'aérodynamisme, a enfin réussi à me rattraper. Se plaçant sous moi, elle a écarté les ailes pour ralentir ma vitesse vertigineuse comme l'aurait fait un para-

chute. L'opération a en partie réussi, car ma chute s'est énormément ralentie, mais je n'ai pu saisir ses plumes ou son cou. Ma pauvre oie sauvage qui avait été blessée dans l'attaque du butor avait beaucoup de mérite de s'oublier ainsi pour tenter de me sauver. Les animaux peuvent parfois montrer un esprit de sacrifice inimaginable.

J'ai de nouveau roulé dans le vide. C'est alors que Félix s'est précipité dessous et je suis tombée sur son dos un peu dur à cause de la masse musculaire située entre les ailes. Mais, encore une fois, le vide, qui semblait faire cause commune avec la mort et avec Filou, m'a de nouveau aspiré vers le bas. Je n'étais plus très éloignée du sol et Tania a compris que j'allais tomber dans le lac Chestermere et non pas sur terre. Par chance, je ne savais pas encore que ce lac d'irrigation ne faisait que 1,80m de profondeur maximale. C'était toutefois un bon avantage dans la mesure où je n'arrivais pas trop vite; et, considérant ma taille minuscule, 1,80 m correspondait à plus de 16 m de profondeur pour une personne de taille normale. Violette a alors fait un rase-motte sous moi, un peu avant que je touche l'eau, et cela a encore ralenti ma chute. On a entendu un grand «*Plouffffffff !* » au moment où je suis entrée en contact avec l'eau tiède. J'ai ressenti une espèce de fraîcheur bienfaisante en disparaissant dans les eaux bleutées du lac, et puis j'ai perdu conscience sous le choc. Tania, Violette et Félix se sont alors laissé tomber dans l'eau, mais je ne remontais pas, et elles me cherchaient partout. Le reste du Grand V a bientôt amerri en compagnie de Jacques et de Valérie qui pleuraient toutes les larmes de leurs yeux. Tania a crié :

— *Il faut trouver un canard plongeur pour fouiller le fond du lac. Sous l'eau, nous ne sommes bonnes à rien !*

Les oies et nous-mêmes pleurions, lorsque... une masse brun-foncé est sortie de l'eau comme un

monstre marin. Tout le monde a poussé un cri d'horreur. Ils ont cru que c'était une bête qui venait de me dévorer et qui se préparait à manger les oies et les deux autres enfants.

— *C'est un chien, un labrador-chocolat !* a crié Jacques.

— *Oh ! Regardez ! Il tient Caroline dans sa bouche*, a répondu Valérie.

— *Voulez-vous qu'on attaque le chien pour lui faire lâcher sa proie,* a demandé Iris.

— *Non ! Au contraire. Ce chien est en train de sauver Caroline !*

— *Oh qu'il est gentil ! Comment t'appelles-tu, bon chien ?*

— *Ben Garlick !* a simplement répondu le labrador en relevant sur le côté ses babines tombantes; sa bouche étant encombrée par mon petit corps inanimé

❀

58

Trois nouveaux amis

En battant de ses pattes avec grande énergie, le chien s'est dirigé vers l'une des belles propriétés riveraines et les oies l'ont suivi. Puis j'ai retrouvé conscience. Deux petites filles et un garçon qui se balançaient dans le jardin se sont approchés. Jacques leur a demandé de l'aide et, après un premier moment de surprise, elles sont allé chercher des vêtements de poupée pour me changer, car j'étais, bien entendu, toute mouillée.

Valérie leur a demandé leur nom. La grande se prénommait Émilie, la petite Anika et le garçon Jack. Les deux fillettes m'ont soignée comme des mamans. Le chien Ben leur appartenait. Il sauvait ainsi tous ceux qui tombaient à l'eau. C'est une grande qualité pour un chien qui habite au bord d'un lac.

— *Pour sauver une personne adulte, ont-ils dit, il glisse sa tête sous le bras de la victime, comme un véritable sauveteur diplômé, et il la ramène jusqu'au quai.*

J'étais trop petite et il avait dû improviser en me prenant dans sa bouche, comme il aurait fait avec ses propres chiots. Les parents des enfants étaient absents car ils étaient tous les deux pilotes de ligne, mais leur gouvernante Elsie a pris grand soin de nous tous et de nos oies durant la soirée, car Tania de Montmagny a décidé de bivouaquer sur place. Émilie avait l'air très gentille et très sage, et Anika et Jack affichaient une frimousse un peu coquine, mais ils avaient tous les trois un cœur d'or.

Dans la soirée, Philippe, leur père, est arrivé de voyage. Il revenait d'un vol à Halifax. Il a fait servir le repas dehors, sur une table de jardin. Émilie s'est occupée de nous faire manger. Cela a été une soirée très

agréable. Elsie a servi une double ration de croquettes aux oies qui, rassasiées se sont rapidement endormies sous la garde de *Ben le Sauveteur*.

La soirée s'est passée paisiblement à manger des sucreries au coin d'un four à pain et à barbecue Philippe nous a alors raconté la légende d'Yffud, le gardien de but sans visage. Une légende urbaine de la ville de Calgary.

— *Un jour,* a-t-il dit, *des adolescents jouaient au hockey de rue dans un quartier tranquille des faubourgs, lorsqu'un enfant portant un masque de gardien de but est sorti de l'obscurité et a demandé à jouer. Il a dit se nommer Donnovan Yffud. Le jeu terminé, il a disparu dans la nuit pour revenir le lendemain soir. Au bout de quelques jours, la rumeur a commencé à se répandre selon laquelle "Donnovan ne se montrait qu'avec un masque parce qu'il était si laid qu'il craignait d'effrayer les autres." La curiosité de tous était en ébullition. L'un des garçon a alors décidé de voir le visage de l'inconnu, et, pour cela, il a envoyé la rondelle avec grande violence sur le masque du gardien de but qui s'est brisé en deux. À leur grande surprise, les autres enfants trop curieux se sont rendu compte que Donnovan Yffud... n'avait pas de visage. Les jeunes ont entouré le pauvre petit qui s'est levé et a poussé un grand cri, si grand que tous les galopins de la rue se sont enfuis et n'ont plus jamais osé jouer dans les rues de Calgary. On dit dans cette ville que si vous criez trois fois de suite «Yfudd», cela vous portera malheur.*

Tout le monde était très surpris de cette histoire insolite. Les questions allaient bon train :

— *Mais, pensez-vous que c'était un fantôme ?* a demandé Alexie.

— *Non ! Moi je ne crois pas à toutes ces balivernes de fantômes,* a dit Anika qui me tenait dans ses bras en m'embrassant, tandis qu'Émilie me fabriquait un minuscule gilet de laine car sa grand-mère Mimi

venait de lui apprendre à tricoter.

La journée avait été éprouvante avec cette nouvelle attaque du terrible duo. Zoug, réfugié au fin fond de mon oreille, dans une bulle d'air, avait cru sa dernière heure venue. Pauvre Zoug ! Cette fois, Filou et Nigaud avaient été à deux doigts de réussir leur crime. Tania de Montmagny s'en était aussi tirée avec quelques contusions et quelques *pennes* arrachées.

❀

59

L'aigle à tête blanche

(Le lendemain se déroula l`étape jusqu'au Lac Louise, dans les Montagnes Rocheuses.)

Au Lac Louise, nous avons dormi un peu plus longtemps que prévu le lendemain matin. Non pas parce que Tania s'est laissé fléchir, mais parce que la veille au soir, elle avait bu un peu de liquide dans une tasse abandonnée par un pique-niqueur. Ce devait être un somnifère du genre camomille, houblon ou coquelicot de Californie. À peine Tania de Montmagny avait-elle fermé les yeux, qu'elle est tombée sur le côté et que j'ai brutalement fait une chute très désagréable pendant mon premier sommeil. Heureusement, Tina de Mont-Joly m'a prise sous son aile et j'ai pu passer une bonne nuit de repos bien gagné.

Vers 10h00 du matin, après lavage dans l'eau émeraude du Lac Louise, nous nous sommes envolées vers la Colombie-Britannique.

— *J'aperçois la crête marquant la ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et le Pacifique*, me suis-je écriée, alors que nous venions de quitter le lac.

Certains pics s'étaient frileusement emmitouflés sous des capuchons et des tuques de nuages cotonneux. J'avais remarqué que la voie ferrée transcanadienne que nous pouvions très bien apercevoir plus bas, avait complètement disparu. Un martinet foncé, heureux de ses connaissances, nous a appris, en secouant son front d'argent, qu'elle passait à l'intérieur de la montagne *par un tunnel en spirale*.

— *Spirale ? Que veux-tu dire ?* ai-je demandé.

— *Que pour éviter une trop forte pente pour les trains du Canadien Pacifique, les ingénieurs canadiens ont creusé des tunnels en spirale comme un ressort de matelas. Ainsi la pente reste de 2,2% seulement.*

— *Avec les machines modernes, on peut faire n'importe quoi*, a commenté Jacques.

— *C'est vrai, mais ces tunnels-spirales ont été creusés en 1909, à la pioche et avec la dynamite qui venait d'être inventée par monsieur Nobel.*

La voie ferrée réapparaissait furtivement sortant d'un trou de souris. Elle serpentait, en équilibre sur des pentes abruptes comme un alpiniste accroché à une paroi, et on s'attendait à chaque instant à la voir tomber dans des ravins insondables au fond desquels bouillonnait parfois un fil d'argent. Certains trains étonnants de plus de 120 wagons se glissaient prudemment sur ces rails escarpés tels les funambules du Cirque du Soleil sur leur fils d'acier.

Nous naviguions comme des véliplanchistes dans les courants d'air ascendants. Partout, les montagnes chaudement vêtues d'un épais manteau forestier s'élançaient à l'assaut du ciel.

— *Regardez l'aigle à tête blanche comme il est grand et beau*, s'est exclamé Jacques en pointant son doigt vers le ciel.

Tout le monde a levé la tête. Cinquante mètres plus haut, un aigle immense volait avec une aisance et une distinction d'aristocrate, tandis que trois corbeaux roturiers s'acharnaient à l'importuner comme des paysans jaloux de leur seigneur. L'un tentait de lui tirer une plume, l'autre de lui donnait un hypocrite coup de bec, tandis que le troisième voulait le contourner pour l'attaquer lâchement à revers.

— *Pourquoi le harcèlent-ils ?* a demandé Jacques, toujours prêt à s'élancer au secours de la veuve et de l'orphelin.

— *Parce que l'aigle ne se défend pas. Il se contente de voler avec mépris. Avec ses 2,50 m d'envergure, il ressemble à un condor. Il a sans doute trop confiance en lui...*

— *Ou peut-être est-il paralysé de frayeur ?*

— *Le résultat est le même. Sa passivité encou-*

rage les corbeaux à l'agresser.

Tania est montée un peu en altitude et nous nous sommes approchés de l'aigle à tête blanche. Les corbeaux ont pris le large, pensant que nous étions venus à son aide.

— *Bonjour, majestueux rapace !* a sifflé Tania pour montrer nos intentions pacifiques.

— *Bonjour belles palmipèdes blanches !* a glapi l'aigle rassuré.

— *Que voulaient-ils, ces misérables corbeaux ?*

— *Me faire du mal !*

— *Pourquoi ?*

— *Sans doute par jalousie; parce que le laid jalouse le beau, le pauvre hait le riche, le malhonnête déteste le vertueux; il n'y a que l'imbécile qui n'envie pas l'intelligent, car il se croit lui-même fort doué...*

— *Mais il est philosophe, avec ça ! Où vas-tu si majestueusement ?* a demandé Valérie, pour couper court à son bavardage.

— *Je rentre chez moi, belle oie sauvage !*

— *Mais je ne suis pas une oie,* s'est écriée Valérie.

L'aigle a tourné la tête et aperçu Valérie. Il a ouvert de grand yeux de surprise.

— *Qui es-tu donc pour voyager ainsi sur le dos d'oies sauvages ?*

— *Je suis canadienne et je traverse ainsi mon pays avec mon frère et ma sœur. Mais toi-même, d'où viens-tu ?*

— *Je viens de l'Orégon...*

— *Ah, tu es donc américain ?*

— *Non je suis canadien, mais les Américains sont venus me capturer, moi et ma famille, pour m'installer dans leurs forêts.*

— *Tiens ! Tiens ! Et pourquoi donc ?*

— *Pour représenter symboliquement leur nation ! Malheureusement, la forêt où on m'avait installé était si polluée que toute ma famille est morte empoi-*

sonnée. Quelques uns de mes voisins étaient Canadiens aussi : des bisons, des loups réadaptés dans les montagnes. J'évitais l'excès d'intimité et de cordialité avec eux. Les loups, qu'ils soient des compatriotes ou non, ne sont pas toujours avenants. Je suis seul désormais, et, de ce fait, je retourne dans mon pays pour me trouver une épouse et me marier.

— Tu as raison, rien ne vaut ses racines.

— Notre symbole à nous, Canadiens, est le castor, a dit Valérie. *C'est un animal laborieux, industrieux et intelligent.*

— C'est remarquable de voir comment les nations choisissent leurs symboles nationaux; c'est souvent par orgueil.

— Tu dis que tu viens te chercher une épouse canadienne, a timidement murmuré Roussette de l'Île-aux-Oies en se rapprochant de l'aigle.

— *Oui,* a répondu l'accipitridé.

— Si tu veux,... je peux te suivre...

— Non, mais ! Vous l'entendez ? s'est écrié le jars Félix de l'Île d'Orléans. *Je te croyais plus indépendante !*

— Tais-toi, Félix ! Je ne fais pas partie de ton harem, que je sache ? Je ne me vois pas toute ma vie prisonnière de ces migrations traditionnelles et obligatoires. Je voudrais me trouver un compagnon et aller vivre chez moi à l'Île-aux-Oies...

— Mais de toute façon, ma chérie, a coupé Tania de Montmagny pour mettre fin à la stérile dispute, *tu n'es pas une aigle. Et tu ne pourrais avoir le moindre aiglon avec un aigle. C'est la Nature qui l'a voulu ainsi.*

— Çà, c'est vous qui le dites ! Peut-être que je trouverai le moyen de me marier à ma façon !

— C'est cela l'ambition ! En tout cas, Roussette, rentre dans le rang. Violette se fatigue car elle doit subir de plein fouet toute la pression de l'air.

❀

60

La légende de l'Ogopogo

Bientôt, pourtant, l'aigle a fait un signe de tête pour annoncer qu'il devait quitter le groupe. Il a viré dans une vallée qui allait vers le Nord-Ouest, tandis que les oies sauvages continuaient vers le sud-sud-ouest. Chacun a ressenti un certain regret de voir ce chevalier de l'air, si aimable. Les plus grands sont toujours les plus modestes. Nous avons continué à travers le Plateau du Fraser, paysage totalement aride à l'herbe rase –si rase que les coureurs-de-bois l'appelaient *la Pelouse* comme ils nommaient *Prairie* l'herbe plus longue des Plaines de l'Ouest; par-ci par-là, des salines asséchées, blanches de sel.

Les oies ont survolé la grande oasis de Kamloops. Nous nous sommes posés un peu plus loin, au bord du beau Lac Tranquille. C'était un coin de fraîcheur unique. Jacques s'est mis à préparer le feu de camp pour la soirée. Soudain, un homme est venu s'asseoir sur un tronc d'arbre. C'était un vieillard aux traits tombants, aux rides profondes qui trahissaient le malheur et l'infortune. J'y lisais une enfance sans amour et les coups de la vie, les abandons... Il semblait profondément déprimé et je m'approchai de lui sans bruit. Il parlait tout seul et nous livrait imprudemment sa pensée. Je pouvais saisir des bribes de phrases telles que : «*...j'ai vraiment ruiné ma santé... j'ai brûlé mon cerveau trop longtemps pour avoir la moindre chance de redevenir un homme normal...*» L'homme pleurait et il sortait parfois un mouchoir de papier pour s'éponger les yeux. Quand je l'ai vu si triste, je n'ai pu m'empêcher de lui parler un peu, pour lui remonter le moral. Nous sommes tous, à un moment ou à un autre de notre vie, frappés par la déraison de nos erreurs et de nos égarements.

— *Monsieur, je suis désolée de vous voir si*

triste !

L'homme a cherché autour de lui la source de cette voix fluette et délicate. Il m'a enfin aperçue, et, pris de peur, s'est levé pour se sauver.

— *N'ayez pas peur, Monsieur, je suis si petite qu'il n'y a aucun danger pour vous. Pourquoi êtes-vous donc si malheureux ?*

Rassuré, l'inconnu a reprit sa place sur la grume couchée dans l'herbe.

— *Parce que je suis un pauvre homme. Quand j'étais enfant, j'avais une très bonne santé. Mais je ne savais pas quelle richesse je possédais. J'avais l'impression que c'était normal, et que je garderais toujours ces avantages, quoi que je fasse. Alors, plus tard, j'ai agi comme beaucoup d'adolescents, j'ai pris de la drogue pour faire plaisir à un ami qui m'en offrait, et petit à petit je suis devenu dépendant. Finalement, l'abus a entraîné ma déchéance morale, mentale et physique, et on m'a enfermé dans cet établissement de repos, ici à Tranquille. C'est un bon endroit... Quand j'ai vu ce troupeau d'oies, j'ai décidé de venir me reposer auprès d'elles. Mais je n'aurais jamais cru que je rencontrerais des êtres aussi irréels que vous.*

— *Nous sommes bien réels, Monsieur,* lui ai-je affirmé en me pinçant le bras.

— *Mais je n'oserais jamais raconter à mes amis, et encore moins au personnel hospitalier, que j'ai parlé à des personnes comme vous, car ils ne me croiraient pas et écriraient des commentaires négatifs dans mon dossier médical.*

Le pauvre homme était si déprimé que nous l'avons invité à passer le reste de la soirée en notre compagnie. Il a accepté mon invitation, et, devant le feu, nous a raconté une belle histoire.

— *Nous sommes ici au nord de la vallée de l'Okanagan. C'est une région bénie des dieux où poussent toutes sortes de fruits. Il y a même du raisin, implanté jadis dans la région par un missionnaire*

francophone et qui donne aujourd'hui un vin des plus capiteux...

Il parlait calmement, et dans ses yeux dansaient les flammes de notre feu de camp et de sa grande imagination créatrice.

— *...Une bonne partie de la vallée de l'Okanagan est parcourue par un lac sinueux, qui a la forme d'un long serpent de mer. Or, il se trouve que dans ce même lac vit un reptile géant, verdâtre comme l'eau du lac certains jours. Il habite, dit-on, à la pointe Squally. D'après la description de témoins plus ou moins crédibles, Ogopogo est un serpent de 50cm de diamètre et de 15m de longueur, de couleur verdâtre, comme je l'ai dit. Il porte une tête de cheval ou de chèvre suivant les témoins, couronnée de deux bosses et soulignée d'une barbichette. Son corps qui ondule pour se déplacer, à la façon habituelle des reptiles, est surmonté sur toute sa longueur de nageoires triangulaires, similaires aux écailles des dinosaures du temps passé. L'Ogopogo se nourrit de crustacés d'eau douce. Selon une légende indienne, le serpent était en fait un homme possédé par l'Esprit du Mal. Il avait assassiné quelqu'un de la contrée nommé Ol-Kan-Hi-Kan.*

— *Quel nom étrange !* a murmuré Jacques. Est-ce de là que vient le nom Okanagan ?

— *Sans aucun doute !* a continué l'homme. *Le Manitou a immédiatement changé le meurtrier en serpent marin qui a disparu dans les profondeurs du lac. Pendant longtemps les Indiens puis les colons ont été effrayés par la présence de cet animal. Ce serpent qui est de nos jours tout à fait adorable, est aussi des plus utiles, puisqu'il attire les touristes. Certains commerçants de la région prétendent l'avoir aperçu, et même photographié. Mais il semble que sa présence détraque les appareils photos et les caméras de ces marchands, car les photos sortent toujours floues.*

— *C'est étonnant !* a dit Valérie. *C'est comme*

le monstre du Loch Ness.

— *Tout à fait,* a-t-il ajouté.

Mais au moment où l'homme se préparait à poursuivre son histoire des plus intéressantes, il s'est passé un événement surprenant. Deux fantômes sont apparus dans l'obscurité de la nuit qui était tombée depuis fort longtemps. Ils se sont saisis du conteur qui s'est mis à protester énergiquement :

— *Pourquoi m'amenez-vous. Je n'ai rien fait de mal. Je raconte à ces enfants l'histoire de l'Ogopogo...*

— *Mais oui, Joseph*, a répondu l'un des deux fantômes en blouse blanche. *Le problème c'est que je ne vois que des oies blanches, et, de plus, il est minuit et tous les patients de l'hôpital dorment depuis longtemps sur leurs deux oreilles, et vous devriez dormir vous-aussi, Joseph ! Aussi le mieux serait de revenir demain soir pour raconter la suite de cette anecdote à ces... enfants ailés.*

Lorsqu'ils ont eu disparu, tout le monde est allé dormir.

❀

61

Le terrible combat de hérons

Une truite pêchée par un canard plongeur du lac Tranquille, et cuite sur notre feu ravivé, voilà avec quoi nous avons déjeuné ce matin-là. C'est probablement le déjeuner le plus délicieux de ce voyage fantastique. Car j'avoue que nous nous sommes le plus souvent contentés de fruits sauvages et d'œufs d'oiseau, ce qui n'est certainement pas une diététique souhaitable, surtout quand ce menu est récurrent. Mais nous avions, durant ce voyage, l'inconscience de la jeunesse. Un mois de ce régime ne pouvait mettre notre santé en péril de façon permanente, car nous savions que bientôt l'alimentation équilibrée de nos parents allait venir remettre un peu d'ordre dans cette anarchie momentanée.

En montant en altitude, ce matin-là, j'ai pu voir sortir les malades dans le parc de l'hôpital. L'un d'eux, sans doute celui qui nous avait si longuement livré son cœur la veille au soir, s'est immédiatement dirigé vers le coin du parc où il nous avait rencontrés, mais nous étions partis, et de loin, alors qu'il n'était plus qu'un petit point beige dans la verdure du parc, j'ai deviné qu'il devait être fort déçu de ne pas nous y retrouver. Moi-même, j'en avais le cœur serré.

Au-dessous de nous, serpentait l'autoroute Coquihalla au milieu de paysages desséchés piquetés d'armoise. Plus loin, le grand fleuve Fraser, fatigué, musardait paisiblement et se laissait porter par son élan dans son long et plat delta. La petite île Greenwood était devenue un sanctuaire pour les aigrettes bleues. Nous avons décidé de nous poser quelques minutes dans cet îlot afin de souffler un peu. Nous avons savouré des airelle rouges, belles comme des cerises.

— *On est si bien, ici*, a dit Valérie. *On aurait*

envie d'y rester toute sa vie.

Mais à peine avait-elle dit cela, qu'un groupe d'aigrettes et de hérons, qui s'étaient approchés de nous sans en avoir l'air, nous ont brusquement agressés. Nos oies se sont d'abord sauvées, mais Tania s'est mise à crier de toutes ses forces pour rallier ses troupes et les obliger à faire front contre les hérons querelleurs. Car il n'y a rien de plus dangereux que la panique. Elle décourage les victimes et encourage les agresseurs.

Valérie, Jacques et moi-même, avons trouvé refuge entre les pattes de Tania et de Félix, qui se sont battus comme des parents déchaînés, pour nous protéger. Car nous étions si petits que le moindre héron aurait pu d'un coup de bec nous faire voltiger dans l'air et nous engloutir d'une seule bouchée comme une simple sauterelle. J'avais donc conseillé à mon frère et à ma sœur de se munir d'une branche rigide de notre taille, 20 ou 25cm, et de la tenir solidement en travers pour éviter de passer trop facilement dans leur gosier étroit. Ainsi, les oiseaux ne pouvaient plus nous avaler, mais après réflexion ils auraient pu nous emporter et nous laisser tomber sur le sol. Je revois encore tous ces becs, jaunes, gris, blancs, beiges, essayant de nous attraper, et la furie des oies revenues à la rescousse pour combattre. Quelle bataille légendaire ! Les hérons déchaînés tournoyaient comme des derviches. Encore aujourd'hui, j'en ai des cauchemars. Et soudain j'ai compris. J'ai tout compris quand j'ai entendu dans le brouhaha les cris de nos deux ennemis, Nigaud le butor et Filou la pie-grièche, qui, perchés sur une branche, encourageaient les hérons :

— *Attrapez-les ! Courage. Vous allez réussir. Ils faiblissent. Schak ! Schak !*

— *Tuez-les ! Ounk-eu-lunk ! Tuez-les !*

J'étais furieuse et je leur criai :

— *Lâches ! Peureux ! Venez vous-mêmes vous battre !*

Mais soudain, j'ai entendu Tania de Montmagny hurler :

—Mariette et Geneviève, prenez vos enfants, décollez au plus vite et montez le plus haut possible, à 2500m d'altitude ! Tous ces hérons ne pourront pas vous suivre. On vous rejoindra dès que possible. Violette de Berthier, prend Caroline et suis les deux autres. L'essentiel c'est de sauver les enfants.

Incontestablement, elle savait commander, et elle parlait comme si elle était notre mère,... une mère responsable et aimante prête à sacrifier sa vie pour nous. Quel sens des responsabilités ! En quelques secondes, on a sauté au cou de nos oies qui ont réussi à s'extraire de la mêlée, non sans y perdre quelques plumes.

❀

62

Mort de Filou et de Nigaud

Quinze minutes après, tout le monde était en sûreté à haute altitude, et le Grand V s'est reformé pour se diriger vers Vancouver, ou plutôt White-Rock. Au fur et à mesure que nous approchions de cette dernière ville, où, selon ce qu'on m'avait annoncé à Montréal, habitaient nos parents, nous sentions monter en nous une grande surexcitation. Quelle joie sublime de les retrouver ! Comment allaient être ma chambre et celles de mon frère et de ma sœur ? J'espérais avoir une chambre pour moi toute seule. Je n'allais pas tarder à être adolescente et mes parents m'avaient toujours promis de me réserver une chambre privée que je pourrais décorer selon mes goûts. Nous avions tellement hâte de les retrouver ! Rien ne vaut une longue séparation pour nous faire apprécier nos parents. Ils veulent tellement nous protéger contre tous les dangers de la vie qu'ils en deviennent agaçants. S'ils pouvaient nous laisser vivre, jouer, perdre du temps, apprécier nos loisirs comme des enfants ! Je pensais cela à cette époque, mais aujourd'hui, j'ai des enfants et mon opinion est différente.

J'en étais là de mes pensées lorsque deux détonations ont explosé dans la calme fraîcheur du matin :

Bang ! Bang !

On venait à peine d'entendre les explosions que deux masses sombres nous sont passées devant les yeux à une vitesse vertigineuse. Les deux oiseaux allaient rejoindre les gibecières des chasseurs.

— *Oh !* a crié Iris. *C'est Filou et Nigaud. Ils sont morts.*

J'ai été totalement stupéfaite d'entendre cela. Nos deux ennemis irréductibles étaient subitement morts. Impossible ! Ils étaient donc au-dessus de nous

en train de nous épier et sans doute de nous mijoter un autre mauvais coup. Je ressentais au fond de moi-même une certaine satisfaction donc j'avais grand honte, car je ne veux pas me réjouir du malheur des autres.

— *Qu'arrive-t-il ?... Qu'est ce que c'est ?...* criait tout le monde

— *Fuyez ! Fuyez au plus vite ! Il y a des chasseurs en bas. Fuyez loin d'ici*, hurlait un sterne arctique.

— *C'est Jean-Philippe !... C'est le terrible Jean-Philippe !...* criaient des martin-pêcheurs. *C'est Jean-Philippe, le grand chasseur jamais bredouille. Il aime trop les canards !*

— *Mais ce ne sont pas des canards qu'il a tués,* a répondu un colvert qui venait juste de nous saluer en nous croisant dans le ciel d'azur. *C'est une pie-grièche et un butor. Ils sont protégés par la loi.*

— *Il a donc fait une erreur. Toutes ces armes sont dangereuses; elles devraient être carrément interdites,* a ajouté une moucherolle à ventre roux. *Il s'habille comme Nemrod, il a un super chien Joe de pure race Labrador-chocolat et il veut que son fils Jean-Marc devienne un chasseur émérite comme lui.*

Valérie s'est mise à chanter :

— 𝄞 ♬ ♪ ♬ *Quand les hommes vivront d'Amour, il n'y aura plus de misère, les soldats seront troubadours,* 𝄞 ♬ ♪ ♬ ...

— *Pourquoi chantes-tu cette chanson de Raymond Lévesque, Valérie ?* ai-je demandé.

— *Parce que cette tuerie me fait mal au cœur.*

— *Si Filou n'avait pas été si méchant, et Nigaud si influençable, ils ne seraient sans doute pas morts,* ai-je ajouté.

❀

63

La légende du Rocher Blanc

Loin de s’intéresser à toutes ces considérations, Tania est immédiatement montée en altitude pour éloigner son petit monde à bonne distance de la fameuse gâchette locale. Plus loin, un moineau nous a appris que nous survolions désormais la ville de Surrey.

— *Où se trouve White Rock ?* lui ai-je demandé. *C’est dans cette ville que mes parents ont emménagé,... dans l’avenue Columbia.*

— *White Rock est une station balnéaire au sud de la ville de Surrey, juste sur la frontière des États-Unis.*

— *Toi qui sais tant de choses, bruant de Le Conte, peut-être saurais-tu pourquoi cette ville s’appelle ainsi ?*

— *Bien sûr,* a répondu l’oiseau, qui étouffait d’orgueil, car les oiseaux comme les humains sont des vaniteux. *Selon une légende indienne, le rocher blanc se trouvait jadis dans une île du Détroit Juan de Fuca, là-bas ! Or un jour, le fils du Dieu de la Mer est tombé profondément amoureux d’une jeune princesse indienne Cowichan.*

— *Quelle belle histoire en perspective !* a murmuré Valérie en rêvant.

— *Attendez. Ne vous réjouissez pas trop vite. Les pères des amoureux, qui à cette époque lointaine avaient encore beaucoup d’autorité sur leur famille, ont refusé le choix de leurs enfants : le Dieu de la Mer parce que la jeune princesse n’était pas une déesse; et le père de la Cowichane par réaction de colère contre le Dieu de la Mer. Alors, furieux de se voir refuser, le garçon s’est saisi d’une énorme roche blanche qui se trouvait devant lui et l’a jetée à toute volée vers la terre ferme. Le rocher a atterri sur cette plage en demi-lune de sable fin où il se trouve actuellement : la*

plage de Sémihamou qui veut dire demi-lune en Salish. Le demi-dieu a alors pris sa princesse dans ses bras puissants et les amoureux sont venus vivre leur lune de miel au Rocher-Blanc dans la demi-lune de Sémihamou.

— *Quelle belle histoire d'amour !* a répété Valérie.

— *Vous avez dit que vos parents habitent désormais à White Rock. Nous survolons actuellement cette petite station balnéaire. Vous voyez le long quai de presque 500 mètres ici bas, eh bien il fait partie de votre nouvelle ville de résidence.*

— *Descendons, descendons,* a crié Jacques, *l'adresse est,... voyons... 15185, avenue Columbia.*

— *Voici l'avenue Columbia,* a murmuré le moineau en pointant le bout de son bec vers une maison à flanc de pente.

— *Je vois notre chien Sorbonne, je vois Sorbonne !* ai-je crié. *Là, sur la terrasse de cette maison beige. Là !* «SORBONNE ! SORBONNE ! *C'est nous, Caroline, Jacques et Valérie !* »

Sur la terrasse surplombant la mer, un gros berger belge noir est sorti de son sommeil pour lever la tête, d'un air incrédule. Soudain il m'a aperçue, alors que je me penchais dangereusement par-dessus l'aile de Tania de Montmagny. Il s'est alors mis à aboyer joyeusement, et Tania a fait un écart de peur :

— *Non Tania, tu peux te poser. Il est content de nous revoir. Il fait beaucoup de bruit mais il n'est pas méchant. Il est simplement enthousiaste et turbulent.*

J'ai demandé à Sorbonne de se taire et de rester dans un coin de la terrasse afin de ne pas effrayer les oies timides, et nous avons tous atterri sur le vaste balcon. Notre chien était si étonné de reconnaître notre odeur en nous voyant si petits. En entendant le brouhaha, ma mère Marie-France est arrivée, sans doute prête à renvoyer ces oies qui risquaient de souiller son balcon.

— *Non maman, ne nous chasse pas, c'est nous tes enfants !* me suis-je écriée.

Ma mère baignait dans le bonheur. Elle ne savait que faire pour nous faire plaisir. Mon père a fini par arriver, lui-aussi.

— *Je vous avoue qu'on commençait à se demander si on vous reverrait en un seul morceau... Alors, mes enfants, quel a été votre itinéraire ? Qu'avez-vous vu ?* a-t-il demandé. *Vous devez en avoir mille aventures à nous raconter.*

— *Papa, on est très fatigué,* ai-je dit. *On te racontera tout cela plus tard.*

❀

64

La légende du Lagon Perdu

La fin de l'après-midi et la soirée ont été très agréables. Maman et Papa ont préparé un bon repas. Les oies, qui étaient tranquillement installées sur le balcon, ont reçu un plein sac d'herbe verte que le voisin nous a donné. Il venait juste de tondre sa pelouse. Alors que nous étions tous, y compris les oies, en cercle sur la terrasse, j'ai demandé à mon père de nous raconter une légende de la région car je me doutais qu'il en connaissait déjà quelques-unes; il est très amateur de légendes locales. À notre grande joie, il a répondu :

— *Je peux bien, si vous le voulez, vous raconter l'histoire des deux princesses du lagon perdu.*

— *Avec plaisir, Papa. Nous t'écoutons !*

— *Demain, quand vous survolerez Vancouver, vous apercevrez, juste au nord de la ville, deux petits sommets de montagnes qui couronnent la chaîne côtière. Les Anglais y ont vu des lions et ont ainsi appelé le grand pont de Vancouver, le Pont de la Porte des Lions. En réalité, ces deux petits sommets sont des princesses indiennes pétrifiées...*

— *Pétrifiées ?* a demandé Valérie. *Comme les dinosaures d'Alberta ?*

— *C'est presque vrai, elles ont été transformées en pierre par le Manitou... Il y a des milliers et des milliers d'années,* a continué mon père, *ces deux pics montagneux n'existaient pas. En ce temps-là, de grandes tribus indiennes occupaient la région, entre autres les Kwakiutl du Nord et les Salish de la région de Vancouver. Ces premiers Canadiens chassaient la baleine autour de l'île de Vancouver et pêchaient le saumon et la truite arc-en-ciel qui chaque année descendent des Montagnes-Rocheuses dans les eaux tumultueuses des rivières que vous avez sans doute pu*

admirer.

— *Oui, c'était magnifique,* a répondu Jacques. *On en a vu.*

— *Le chef suprême des Salish,* a poursuivi mon père, *avait installé sa grande hutte près du Lagon Perdu, qui a été reconstitué aujourd'hui au Parc Stanley.*

— *Il faudra aller visiter ce parc,* a lancé Valérie.

— *De là, donc, il organisait chaque mois des expéditions guerrières contre ses ennemis héréditaires, les Indiens de la Côte Nord, de la région de Prince Rupert.*

— *Pourquoi ces tribus se faisaient-elles la guerre ?* ai-je demandé.

— *Personne ne le savait vraiment, mais elles se haïssaient si fort que les courageux guerriers étaient très heureux de montrer leur courage, et en plus ils prenaient du butin et des prisonniers de guerre qui devenaient leurs esclaves...*

— *Tu veux dire que l'esclavage existait ?*

— *Absolument. Chaque tribu avait des esclaves amérindiens... Je continue donc... Pour les courageux Salish, se battre contre les tribus Kwakiutl de la Côte Nord, était devenu une véritable tradition qui leur permettait de mettre leur courage et leur virilité à l'épreuve. À chaque génération, les familles perdaient des frères et des sœurs dans cette guerre éternelle, et l'Éternité serait trop courte pour venger tous ces morts.*

— *C'est terrible !* a murmuré le paisible Jacques.

— *Le Grand Chef des Salish, donc, avait deux filles très intelligentes, très belles et très douces. Il les aimait beaucoup et aurait fait n'importe quoi pour leur plaire. Par tradition, les tribus du Soleil Couchant célébraient les événements de la vie par de grandes fêtes qui duraient quelquefois une semaine entière : la*

naissance, l'adolescence, le mariage... L'adolescence est le temps, difficile et merveilleux à la fois, où l'enfant devient un adulte. Cette année-là, le printemps réchauffait les montagnes couvertes de neige qui entourent la région où se trouve aujourd'hui notre belle ville de Vancouver, lorsque les deux jeunes princesses ont senti que leur corps se transformait et qu'elles commençaient à devenir des femmes.

— *Comme nous dans quelques années,* ai-je dit.

— *C'est ça !* a acquiescé mon père. *Le père de ces jeunes filles, le Chef des Salish, a immédiatement décidé d'organiser de grandes fêtes pour célébrer cet événement mémorable. Il a envoyé dans toutes les directions des messagers pour inviter les tribus amies à une fête appelée potlatch, et a fait préparer une grande quantité de nourriture et de cadeaux pour distribuer aux invités. D'autres biens ont été mis de côté pour être détruits.*

— *Détruits ? Mais c'est incroyable !*

— *Oui. Les riches indiens, surtout chez les Kwakiutl, aimaient bien à l'époque impressionner leurs invités non seulement en leur faisant des cadeaux mais aussi en détruisant de belles choses pour montrer qu'ils étaient si riches que cela les laissait indifférents. Il arrivait ainsi à certains riches de se ruiner par absurde vanité.*

— *Et la guerre avec les tribus de la Côte Nord ?* a demanda Valérie.

— *Pas de problème pour la guerre. Il a retardé d'une semaine ou deux la prochaine campagne militaire. En attendant, il a ignoré ses ennemis. Un chef puissant comme lui pouvait laisser ses ennemis crier leurs provocations et leurs insultes, pendant qu'il célébrait ses chères filles. Après le potlatch, les tribus Kwakiutl payeraient chèrement leur insolence...*

— *Bonne idée de faire une trêve,* a commenté Jacques.

— *Quelques jours avant le potlatch, le Grand*

Chef est allé voir ses filles et leur a dit :

— Vous savez que je vous aime plus que tout au monde ? N'est-ce pas ?

— Oui, père, ont-elles répondu. *Et nous aussi, nous t'aimons beaucoup.*

— Eh bien, a ajouté le vénérable chef indien, *je veux vous offrir un cadeau exceptionnel, extraordinaire... Pensez-y sérieusement. Choisissez n'importe quoi; ce dont vous rêvez depuis longtemps. Dès maintenant, j'accepte votre choix. Je vous donne jusqu'à demain pour y réfléchir.*

Le lendemain, les deux jeunes filles se sont présentées devant leur père :

— Père, nous avons fait notre choix !

— J'en suis très content. Comme je vous l'ai promis, j'accepte à l'avance tout ce que vous voulez. Mais...que désirez-vous ?

— Nous voulons...

— Allez ! Parlez. N'hésitez pas !

— Nous voulons... Tu as promis que tu accepterais...

— Oui ! J'ai promis. Que voulez-vous ?

— Nous voulons que tu invites au grand potlatch...

— Qui donc ?

— Les chefs des tribus de la Côte Nord !

Les deux princesses ont répondu d'une seule voix. Le Grand Chef est resté muet de stupéfaction.

— Père, tu nous as promis...

— Mais... Vous êtes complètement folles.

— Père, tu nous as promis...

— On est en guerre contre eux !

— Père, tu as promis...

— C'est la suggestion la plus extravagante que j'ai jamais entendue !

Finalement, le Grand Chef a fini par se résigner à tenir sa promesse. Il a envoyé des messagers dans le Nord pour inviter les tribus Kwakiutl au potlatch. Mais

les chefs ennemis ont d'abord flairé un piège. Puis, apprenant l'extraordinaire demande des deux princesses, ils ont accepté de participer aux célébrations.

Pendant le potlatch, le Grand Chef des Salish a offert de nombreux cadeaux aux Chefs de la Côte Nord. C'était la tradition. Assises aux places d'honneur sur un trône situé au bord du lagon perdu, les deux princesses pouvaient voir tous ces chefs indiens s'offrir des cadeaux en souriant alors que la semaine précédente ils ne pensaient qu'à se massacrer sans pitié. Et c'est ainsi que la paix s'est installée dans la région. Quelques années plus tard, quand les deux princesses sont devenues très vieilles,...

— *Quelques années ? Papa, tu veux plutôt dire "de nombreuses années" plus tard,* ai-je coupé.

— *La vie paraît très longue quand on est jeune et très courte quand on est vieux. En tout cas ! De nombreuses années plus tard, le Manitou a décidé que les deux princesses devaient rester sur terre pour surveiller la paix dans la région. Il les a donc prises dans ses mains et les a déposées au sommet d'une montagne au nord de Burrard Inlet.*

— *Vraiment ?* a dit Valérie.

— *Vraiment ! Elles y sont encore. Vous les verrez demain depuis vos oies sauvages. Elles sont encore plus belles quand le soleil des soirs d'été les colore de rose et d'ocre. Grâce à elles, Vancouver est devenue une ville propre, sans armes nucléaires. La capitale de Greenpeace, donc de la Paix ! Voilà ! L'histoire est finie,* a conclu mon père.

— *Oh ! C'est triste !* a dit Valérie.

— *Au contraire,* a corrigé maman. *C'est une bien belle histoire !*

— *Oui, mais, ce qui est triste c'est que l'histoire soit finie... et notre voyage presque aussi.*

— *Oui, pour nous ce sera un soulagement. Nous mourrions d'inquiétude de vous savoir Dieu-sait-où ! Maintenant, il faut dormir !*

Les oies dormaient depuis déjà longtemps, leur bec piqué dans les duvets de leur propre dos; comme elles font habituellement, tandis que la lune avait tiré le rideau noir de la nuit pour laisser reposer tous les êtres vivants.

Le soir, j'ai surpris ma mère en train de surveiller les oies sur la terrasse.

— *Que fais-tu Maman ?*

— *Tu vois, je regarde tes oies. Elle dorment avec confiance. En fait, j'étais curieuse de savoir comment elle dormaient.*

— *Bon, pour ma part, je vais me coucher. Il est deux heures du matin. Bonne nuit, Caroline chérie,* m'a-t-elle dit en m'embrassant*. J'ai bien hâte que vous ayez retrouvé votre taille normale.*

— *Bonne nuit, Maman*. *Je t'aime.*

❀

65

Épilogue

Quand j'ai ouvert les yeux, en ce dernier matin de voyage, Jacques était en train d'observer le cocon qu'un papillon naissant essayait de percer. Il y mettait tant d'efforts que mon frère au grand cœur a voulu l'aider. Il a pris des ciseaux et, sans difficulté aucune, a découpé les bords de soie du cocon. Le papillon en est sorti très facilement, mais le pauvre être n'arrivait plus a ouvrir ses ailes qui restaient collées et atrophiées. Alors Valérie qui s'était toujours intéressée aux sciences de la vie a expliqué le pourquoi de ce handicap :

— *Tu vois, tu n'aurais pas dû lui supprimer toutes ses difficultés car c'est en se débattant avec courage, énergie et même violence pour faire son trou dans le cocon, que le papillon renforce ses muscles et fait circuler les fluides corporels qui permettent à son corps de se développer. En supprimant toutes les difficultés de son enfance, on l'a handicapé et désarmé, car maintenant il ne peut plus voler et ne pourra jamais. Et s'il y arrive un jour, ce sera après des efforts épuisants. Ta trop grande gentillesse l'a gardé dans la faiblesse.*

Nous avons déjeuné de céréales, puis les oies nous ont emportés dans le ciel parsemés de petits cumulus blancs et cotonneux, tout à fait inoffensifs et que nous avions appris à aimer car, avec les oiseaux, ils avaient été nos seuls compagnons de voyage dans le ciel, tout au long de cette randonnée. Les cornouillers du Pacifique, symboles de notre province de Colombie-Britannique, fleurissaient le paysage de leurs bouquets blancs. Et puis Victoria s'est offerte à nos yeux.

Nous étions tristes de penser que c'était la fin de notre voyage, en nous rendant à Victoria, la capitale provinciale. Les oies allaient partir vers le sud, continuer leur vie d'errance, et, nous, nous allions reprendre

notre taille humaine et retrouver notre place sur les bancs de l'école au milieu de nos semblables. Nous avions vécu des aventures extraordinaires et nous pensions que personne ne nous croirait s'il nous prenait envie de les raconter. C'est pourquoi j'ai attendu si longtemps avant de me décider à les partager avec mes amis.

Nous avions donné rendez-vous à nos parents devant le monument qui marque le *"Kilomètre 0" ou Kilomètre 7821",* le bout de la Transcanadienne, la plus longue route du monde. Ce monument est érigé dans le parc de Beacon Hill. En tournoyant au-dessus, avant de nous poser, nous avons repéré leur vieille voiture Rideau. Ils nous attendaient, anxieux de nous revoir sains et saufs. Pour eux, cette merveilleuse aventure n'avait été que tourments et angoisse du matin jusqu'au soir. Je ne souhaite à aucun parent de vivre une expérience semblable, mais, paradoxalement, je souhaite à chaque enfant du monde de partir ainsi sur le dos d'oiseaux. Et s'ils ne peuvent trouver, comme nous ou comme Niels Olgerson, un sorcier qui accepte de les transformer en tomtes minuscules, ils peuvent au moins voyager en u.l.m. en compagnie d'oiseaux migrateurs, comme Christian Moullec qui a sillonné le ciel de France, de la Suède et de la Mer Baltique

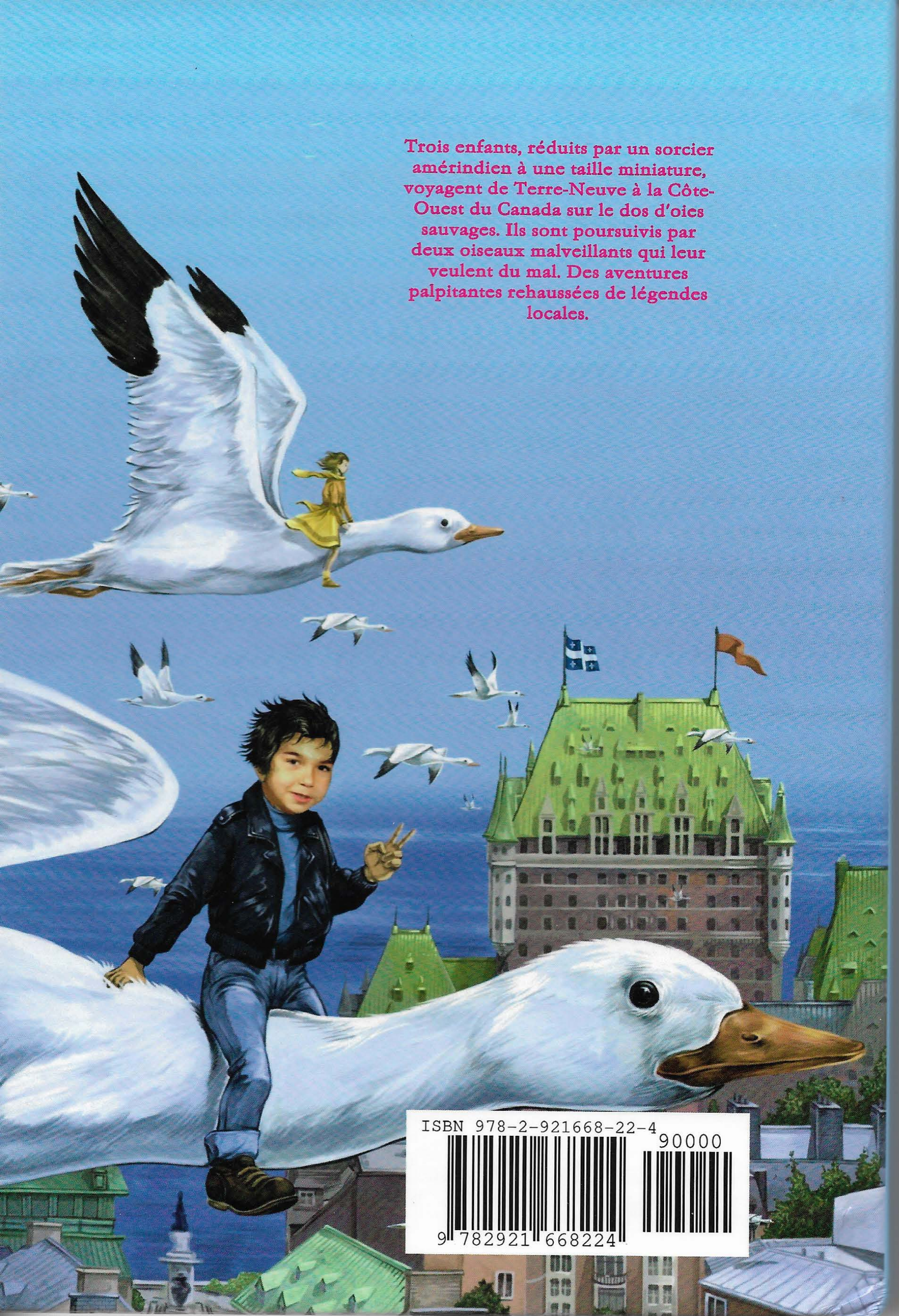
Et puis, il a bien fallu nous résoudre à dire au revoir à nos merveilleuses oies sauvages qui allaient poursuivre leurs lointains voyages vers des rivages encore inexplorés. Tout le monde pleurait; même les oies. Et si un ornithologue vous assure avec aplomb que les oies ne peuvent pas pleurer, moi, je peux vous assurer que je les ai vu verser des larmes. Les bras bien serrés autour de leur cou, nous les avons embrassées. Puis, à travers nos larmes, nous avons vu le Grand V s'élever dans le ciel sans nuage du détroit Juan de Fuca, et, après n'être devenu qu'un point minuscule sur notre rétine, se fondre au-dessus des Monts

Olympiques et du Puget Sound, dans le flou nébuleux de notre esprit.

Voilà ! Ainsi se termine mon journal de voyage. Quelques jours plus tard, nous avons repris notre taille normale. Un matin, en nous réveillant, nous étions grands. En septembre, nous avons commencé notre année scolaire à l'*École Gabrielle-Roy* dans la ville de Surrey. Je suis devenue pilote de ligne pour une grande compagnie canadienne, et il m'arrive souvent de revoir avec émotion un site que j'avais survolé sur le dos de ma chère oie sauvage, Tania de Montmagny. En tout cas, je garderai toujours de ce voyage un souvenir impérissable et je suis heureuse de l'avoir revécu en ta compagnie, cher Lecteur de ce récit.

❀

Trois enfants, réduits par un sorcier amérindien à une taille miniature, voyagent de Terre-Neuve à la Côte-Ouest du Canada sur le dos d'oies sauvages. Ils sont poursuivis par deux oiseaux malveillants qui leur veulent du mal. Des aventures palpitantes rehaussées de légendes locales.



ISBN 978-2-921668-22-4